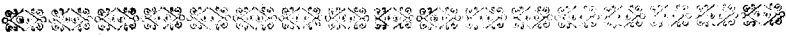


CHARLES RICHARD



Doctus sine libro.

Comment je sais mes dates



LES HOMMES ILLUSTRES
DE TOUS LES TEMPS



LETTRES - SCIENCES - PHILOSOPHIE - POÉSIE
BEAUX-ARTS

PRIX : 10 fr. 00



PARIS
CHARLES RICHARD
1, Rue Ballu, 1

DU MÊME AUTEUR

**Comment
je sais
mes dates.**

HISTOIRE DE FRANCE

395-1899

Laval, le 7 Août 1898.

MONSIEUR Charles RICHARD,

Vous me demandez mon appréciation sur votre méthode mnémotechnique appliquée à l'Histoire de France ; je suis d'autant plus heureux de vous la donner, qu'elle est tout en votre faveur.

Je ne vous cacherai pas que j'éprouvai de prime abord une certaine défiance, craignant de retrouver dans vos ouvrages des procédés purement artificiels comme dans quelques autres méthodes que nous connaissons. Mais je m'empresse d'ajouter qu'après avoir étudié vos procédés si simples, si rationnels et si instructifs au point de vue historique lui-même, je n'ai pas hésité un seul instant à en proposer l'application dans notre collège.

L'expérience a été faite, au cours de l'année scolaire écoulée, dans nos classes de rhétorique et de philosophie et votre méthode, fort goûtée de nos élèves, a donné de tels résultats que nous nous proposons de la mettre en pratique, dès la rentrée, dans les petites classes également.

Veuillez agréer, Monsieur, avec mes plus vives félicitations pour votre travail si ingénieux et si utile, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Alphonse AUGUSTE,
*Licencié ès-lettres, Professeur d'histoire
au Collège de l'Immaculée-Conception.*

Paris, le 20 Juillet 1898.

MONSIEUR,

Après avoir fait une assez longue expérience de votre méthode de mnémotechnie appliquée, je me permets et me crois même obligé de vous témoigner **combien votre œuvre m'a paru utile.**

Ayant pour tâche d'enseigner à des jeunes gens cette aride série de dates que comporte l'Histoire, j'ai été maintes fois à même de constater l'impossibilité pour un élève **de retenir ce canevas indispensable**, sans lequel l'Histoire devient un roman sans valeur et sans utilité.

Par contre, d'après mon expérience personnelle et celle de **mes deux fils, adeptes enthousiastes** de vos doctrines, j'ai pu constater les **résultats brillants** que l'on obtiendrait en appliquant votre méthode à l'enseignement.

Pour un esprit quelque peu éclairé, il ne peut, en effet, y avoir de **comparaison** entre l'ingestion d'une série de chiffres qui ne disent rien à l'esprit et celle d'une petite formule bien tournée à laquelle la forme du vers donne une **facilité d'assimilation incomparable** et que l'élève intéressé par cette structure si délicate et si châtiée apprend **avec plaisir, surtout avec facilité.**

Mais emmagasiner n'est pas tout, il faut encore reproduire. Avec votre méthode, chaque fait, accompagné en plus de sa date par ses principaux détails choisis, il faut le dire, avec un discernement heureux, se présente à l'esprit **sans effort d'intellectualité, sans même d'évocation apparente.** En outre, pas de doute possible : le meilleur historien peut sentir quelquefois sa mémoire se troubler, rebelle au souvenir d'une date d'importance secondaire, le système mnémotechnique assure à qui le possède l'**exactitude mathématique de la date, sans erreur possible**, sans qu'il soit nécessaire d'y apporter de la réflexion.

Pas, non plus de **confusion** dans l'esprit par suite du nombre de dates assimilées. Par l'ingestion directe et laborieuse des chiffres, au bout d'une cinquantaine de dates au maximum, la confusion se produit, inévitable, entraînant l'élève à des erreurs souvent pires que des ignorances. Dans ces conditions, l'élève ne peut se fier à sa mémoire. J'ai pu au contraire, voir mes fils, la veille presque d'un examen, absorber en moins d'une semaine un nombre considérable de dates (quelquefois plus de cinq cents) sans que celles-ci vinssent à se brouiller dans leur esprit au moment propice.

Je dirai plus : la connaissance de vos formules dispense presque entièrement l'élève de l'étude de l'histoire elle-même, grâce aux détails qu'elles comportent, détails plus circonstanciés qu'on ne l'exige généralement pour les divers examens de l'enseignement même secondaire.

En somme, Monsieur, je ne puis que vous témoigner de mon admiration sincère pour cette méthode qui, par l'application d'un mécanisme enfantin auquel l'intelligence la moins facile ne peut se montrer rebelle, ouvre à la mémoire du maître, comme à celle de l'élève, un champ pratiquement illimité.

Veuillez croire, Monsieur, à mes sentiments distingués.

A. REITH,

Professeur à l'École Fénelon.

Nancy, 12 Avril 1899.

MONSIEUR,

Vous me permettrez de vous dire sincèrement ce que je pense de votre méthode de mnémotechnie, appliquée à l'étude des dates. J'ai tardé à vous faire connaître mon sentiment pour une raison que je ne vous tairai point. Longtemps j'ai hésité à regarder votre livre de près dans la crainte d'y trouver ce qu'on rencontre en d'autres méthodes analogues : un essai qui fait honneur à l'imagination ou à l'originalité de son auteur et rien de plus. Mais je l'ai enfin examiné à loisir et, je dois vous l'avouer, l'impression que j'en garde vous est de tout point favorable.

Je ne comparerai point votre système à d'autres, car je n'ai jamais eu la patience d'étudier jusqu'au bout ceux que le hasard m'a fait connaître. C'est donc en lui-même que je me permets de l'apprécier.

Apprendre beaucoup en peu de temps et d'une façon durable, c'est à quoi tend la mnémotechnie ; mais ce résultat, elle doit pouvoir l'atteindre sans violenter les lois de l'intelligence et sans surcharger la mémoire. Votre méthode appliquée aux dates et aux faits de l'histoire remplit ce but et satisfait à cette condition ; elle a pour premier caractère d'être extrêmement simple, avec cela rationnelle et surtout pratique.

Beaucoup de systèmes ne résistent pas à l'application ; il n'en est pas ainsi du vôtre ; l'application le fait comprendre et valoir. Votre mérite, à mon avis, est surtout d'avoir incarné la date dans

★★

le fait historique dont elle devient comme la modalité inséparable. Trois choses, dont deux sont votre trouvaille, vous y aident : l'articulation-chiffre, le mot-nombre et la phrase rythmée. Vous avez, en suivant votre méthode, cité, résumé, expliqué et très souvent dramatisé tous les grands événements de l'Histoire de France. Un détail également qui a son prix : vos vers où vous avez fait entrer les faits avec leurs dates et leurs circonstances caractéristiques, n'ont pas seulement le mérite de la difficulté vaincue ; ils se recommandent encore par leur concision et leur originalité piquante.

Toutes mes félicitations pour votre travail utile autant qu'ingénieux et tous mes vœux pour la rapide diffusion de votre méthode. Presque tous, nous avons dans nos classes parcouru, cent fois repassé le *Jardin des racines grecques* ; les trop peu poétiques décades nous ont été d'un grand secours pour apprendre la langue d'Homère ; je souhaite à votre ouvrage sur l'Histoire le long succès de Lancelot.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

A. THOUVENIN,

Ancien élève de l'École des Carmes.

AVANT-PROPOS

L'excellent accueil que mon premier ouvrage « COMMENT JE SAIS MES DATES » (*Histoire de France 395-1899*), aujourd'hui arrivé à sa quatrième édition, a rencontré auprès du public, m'encourage à publier celui-ci. Et je le fais avec d'autant plus de confiance que je n'en suis pas seul l'auteur : la très précieuse et constante collaboration de MM. Joseph et Albert Moisan, qui m'ont apporté le double concours de leur érudition et de leurs recherches, me fait espérer que cet ouvrage sera encore plus favorablement accueilli que son aîné.

Paris, le 1^{er} juin 1900.

Charles RICHARD.

ADDENDUM

THOMAS MOORE (1780-1852)

Ses inspirations, tour à tour gracieuses ou énergiques, éveillent dans le cœur une foule de sensations et de tendres sentiments... Il pleure sur l'Irlande sa terre natale, et ses pleurs semblent féconder le sol et reproduire des héros ; puis reprenant sa lyre, il chante l'espérance, il appelle au combat les descendants de ces guerriers et braves qui, malgré leurs blessures mortelles, inventaient des moyens pour donner encore à leur patrie la dernière goutte de leur sang.

(Louise SW. BELLOC.)

T'oublier ! ah jamais tant que mon cœur battra, je ne veux t'oublier, ma patrie délaissée, bien plus chère en ton deuil, ta douleur, tes orages que le reste du monde en ses jours de splendeur.

Si conforme à mon rêve, on voyait mon pays libre et grand, resplendir sur la terre et les mers, je pourrais m'incliner plus heureux et plus fier, mais pourrais-je l'aimer beaucoup plus qu'à présent ?

Non ! la chaîne qui brûle et qui ronge ton sang, ta souffrance te rend bien plus chère à tes fils qui, pareils aux petits de l'oiseau du désert, d'amour vont s'abreuver à la plaie de ton flanc.

(*Essai de traduction en prose rythmique, par J. MOISAN.*)

(1) 7 8 0
que fe se

Ce Moore qui faisait | l'éloge de tes cieux,
Erin, éveille en nous | des pensers gracieux.

ve le ne
(1) 8 3 2

LES DISTIQUES BIOGRAPHIQUES

Si j'avais à apprendre à un enfant que Michel-Ange fut à la fois architecte, sculpteur et peintre ; qu'à l'architecte on doit le dôme de Saint-Pierre de Rome ; au sculpteur de nombreux chefs-d'œuvre, en particulier les statues du *Jour* et de la *Nuit* ; qu'au peintre enfin on doit cet admirable *Jugement dernier* où la vengeance d'un Dieu irrité est si magistralement représentée ;

Pour fixer dans la mémoire de cet enfant ces diverses notions, quel meilleur moyen trouverais-je que de lui faire apprendre par cœur le distique suivant :

Érige avec orgueil ton dôme, Michel-Ange,
Sculpte la *Nuit*, le *Jour* ; peins le Dieu qui se venge.

S'il en était besoin, je commenterais ces deux vers ; je pourrais ajouter quelques réflexions sur l'homme, ses travaux, son talent, certain que désormais il ne pourra s'établir dans l'esprit de mon élève aucune confusion entre Michel-Ange et un autre grand artiste ; parce que, dans sa forme à la fois concise et précise, le distique nomme Michel-Ange, caractérise le triple talent de ce grand homme et cite quelques-unes de ses œuvres dans les trois genres.

En généralisant ce procédé, toutes les fois qu'il faudra faire connaître un poète, un artiste, un savant, un philosophe, on pourra confier à la mémoire de l'élève le résumé clair, fidèle et concis d'une notice sous la forme d'un distique tel que celui que nous avons cité.

On ne contestera pas, croyons-nous, l'efficacité d'une semblable méthode. Chacun l'a pu constater, il n'est pas inutile d'avoir appris par cœur l'*Art poétique* de Boileau pour parler de certains poètes qu'il cite.

On ne peut entendre citer par exemple le nom de Malherbe sans qu'aussitôt, par une sorte d'automatisme de la mémoire, les vers de Boileau ne surgissent à la pensée :

Enfin Malherbe vint, et le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence.

Ces réflexions nous ont amenés à consacrer un distique à un certain nombre de grands hommes dont il n'est pas permis d'ignorer le nom.

La réunion des noms que nous avons choisis peut servir de base à une connaissance approfondie de l'histoire de la civilisation.

La poésie, la littérature, la philosophie, les sciences et les beaux-arts sont représentés par leurs célébrités depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

L'ordre chronologique a été adopté comme étant le plus rationnel et le plus utile.

Rien n'est plus important en effet que de placer cha-

que grand homme à l'époque qu'il a éclairée de son génie ou de son talent.

Les siècles ont pour nous une physionomie propre par les grands hommes qui les ont illustrés.

Inversement, on peut dire que chaque grand homme porte le reflet de son époque. Il est donc indispensable de connaître la chronologie ; sans elle, l'histoire des peuples n'est que le chaos. Pas plus que l'histoire des peuples, l'histoire des grands hommes et par conséquent des progrès de l'esprit humain ne peut se passer de dates.

C'est pour cela que nos distiques qui doivent, on l'a vu déjà, caractériser et fixer dans le souvenir le genre de talent ou de génie de chaque homme célèbre, devront en outre servir à la connaissance exacte de la chronologie.

Bien que rien en apparence ne permette de le voir si l'on n'est prévenu, le distique cité plus haut que nous avons consacré à Michel-Ange fait retenir la date de sa naissance et la date de sa mort.

Afin de montrer quel procédé a amené à ce résultat, je transcris ce distique :

Érige avec orgueil		ton dôme, Michel-Ange,
re que le		
4 7 5		
Sculpte la <i>Nuit</i> , le <i>Jour</i> ;		peins le Dieu qui se venge.
le je re		
5 6 4		

On remarquera que sous les articulations des mots

orgueil et le Jour qui sont *re gue lle et le je re on* a écrit les chiffres **4 7 5** et **5 6 4**.

Or Michel-Ange est né en **1475** et mort en **1564**.

On se rend compte que toute la clé du système consiste à connaître le tableau suivant où l'on traduit les neuf chiffres significatifs et le zéro par des articulations correspondantes.

te	ne	me	re	le	ge	que	ve	pe	se
1	2	3	4	5	6	7	8	9	0

Comme on a pu le pressentir, les articulations à traduire en chiffres sont toujours pour chaque date au nombre de trois. Bien qu'en général une date comporte quatre chiffres, il suffit en effet de connaître les trois derniers, le premier quand il existe étant toujours 1.

De plus, les *trois articulations à traduire occupent une place toujours la même* : c'est-à-dire à la fin du premier hémistiché de chaque vers.

Un distique étant appris par cœur, il suffit donc : 1° de prononcer mentalement les trois articulations qui terminent chaque premier hémistiché ; 2° de les traduire en chiffres.

Ces deux opérations n'en font qu'une lorsqu'on connaît très bien le tableau des articulations-chiffres. Pour mieux montrer le mécanisme très simple de cette traduction, nous en donnons ci-dessous quelques autres exemples.

Modeste, tout l'indique, | Ambroise Paré dit :

« C'est moi qui le pansay, | c'est Dieu qui le guarit ».

Prenons les trois articulations qui terminent le premier hémistichede du premier vers : **le, de, que**. Ces trois articulations valent respectivement **5, 1, 7** ; ce sont les trois derniers chiffres de la date de la naissance d'Ambroise Paré : **1517**.

Passons au deuxième vers ; le premier hémistichede se termine par les articulations **le, pe, se** qui valent **5, 9, 0**, trois derniers chiffres de la date de la mort du grand chirurgien : **1590**.

Voici, toujours sous la forme définitivement adoptée du distique, une petite épigramme sur Amyot, le traducteur de Plutarque,

Le style d'Amyot | dans notre langue marque ;
le de me

Naïf, simple, il peint mieux | Amyot que Plutarque.
le pe me

Ici les deux dates sont (1)513 (le, de, me)

et (1)593 (le, pe, me)

Nous bornons là ces exemples que chacun goûtera mieux après avoir vu dans les pages suivantes ce qu'est l'articulation et comment il peut apprendre facilement le tableau des articulations-chiffres que nous avons mis sous ses yeux.

Objet de la méthode.

—0—

La Mnémotechnie a pour but d'introduire et de fixer dans l'esprit, au moyen de procédés faciles, les notions que la mémoire ne peut conserver à cause de leur nature ou de leur nombre.



Les procédés mnémoniques.

—0—

I. — L'articulation-chiffre.

Si l'on prend dans un mot **les consonnes qui se prononcent** et qu'à chacune d'elles on ajoute un *e* muet, on obtient ce que nous appellerons les *articulations* de ce mot.

Les articulations des mots suivants :

ravage,	mur,	pavé,	crème,	tourment,
sont <i>re ve ge,</i>	<i>me re,</i>	<i>pe ve,</i>	<i>ke re me,</i>	<i>te re me.</i>

Si l'on attribue à chaque articulation la valeur d'un chiffre, il suffira d'un mot pour représenter un nombre, d'une phrase pour représenter une longue série de chiffres.

Les dix articulations suivantes ont été choisies pour correspondre aux neuf chiffres significatifs et au zéro :

te	ne	me	re	le	je	ke	fe	pe	ze
1	2	3	4	5	6	7	8	9	0

On retiendra aisément ce tableau en remarquant que :

Dans *te*, *t* n'a qu'un jambage et vaut 1

Dans *ne*, *n* a deux jambages et vaut 2

Dans *me*, *m* a trois jambages et vaut 3

Re est l'articulation qui termine la plupart des mots étrangers qui traduisent 4
(vier, four, quattro, cuatro, quatro, quatuor, τεσσαρα, tchet-tiri, etc.)

Dans *le*, *L*, qui, en chiffres romains, vaut 5 dizaines, vaudra 5

On pensera aux 6 Jours de la création;

Aux 7 Couleurs de l'arc-en-ciel;

On remarquera que *f* en écriture anglaise a la forme du 8.

Pour retenir que *Pe* vaut 9, on pensera aux 9 Planètes (1).

Enfin *ze* qui commence le mot Zéro vaut 0

Ce tableau étant bien su (ce qui ne peut demander un grand effort si l'on a lu avec attention les indications que nous donnons pour le retenir), on verra que toutes les articulations peuvent être ramenées aux dix que nous venons de citer.

La prononciation de certains mots français par les étrangers en donne la preuve.

(1) Les planètes sont au nombre de neuf, en tenant compte du groupe des planètes télescopiques vraisemblablement composé des débris d'une ancienne planète.

Un Allemand dira :

Matame, che suis, au lieu de Madame, je suis.

donc *te* vaut *de* ⁽¹⁾

che vaut *je* ⁽²⁾

fous gombrenez, au lieu de vous comprenez

donc *fe* vaut *ve* ⁽³⁾

gue vaut *ke* ⁽⁴⁾

be vaut *pe* ⁽⁵⁾

Un Flamand prononcera :

boutèle, campane, au lieu de bouteille, campagne.

doñc *lle* vaut *le*, *gne* vaut *ne* ⁽⁶⁾.

Toutes les sifflantes *ze, se, ce, ç* représentent 0.

On complétera donc de la façon suivante le tableau que nous avons donné :

1	2	3	4	5	6	7	8	9	0
te	ne	me	re	le	je	ke	fe	pe	ze
de	gne			lle	ge	que	phe	bé	se
					che	cue	ve		ce
						gue		t (tion)	

(1) Les articulations *de* et *te* sont deux dentales (le mot *dentale* les réunit toutes les deux) donc *de* représentera 1 de même que *te*.

(2) *Che* et *je* qui sont deux articulations presque semblables valent toutes les deux : 6.

(3) *Fe* et *ve* offrent une ressemblance étroite, il y a même identité complète dans la prononciation de *neuf ans* (*neuv ans*). Ces deux articulations traduisent 8.

(4) Les deux gutturales *ke* et *gue* sont équivalentes, comme on le voit dans le mot *eczéma* que l'on prononce *égue-zéma* ; toutes deux représentent 7.

(5) Les deux labiales *pe* et *be* sont si proches parentes qu'on essaierait vainement de prononcer différemment *obtus* et *optus* ; *obtention* et *option*. *Pe* et *Be* valent 9.

(6) *Gne* est la prononciation de l'ñ espagnol ; les illettrés prononcent *feignant* pour *fainéant*, donc *gne* pourra comme *ne* représenter le chiffre 2.

Il est maintenant facile de voir à quel nombre correspond un mot.

Le mot *maman* s'articule *me, me* :

Il vaut donc **33**.

Le mot *matin* s'articule *me, te*, il vaut **31**

Voici quelques autres exemples.

On remarquera que les consonnes redoublées ne comptent que pour un chiffre puisqu'elles ne s'articulent qu'une fois. Ainsi *balle*, qui s'articule *be le* comme *bal*, vaudra comme ce mot, **95**.

Le mot <i>tante</i>	s'articule	<i>te te.</i>	Il vaut : 11
<i>moine</i>		<i>mè ne.</i>	32
<i>rare</i>		<i>re re.</i>	44
<i>Lille</i>		<i>le le.</i>	55
<i>châle</i>		<i>che le</i>	65
<i>doge</i>		<i>de ge.</i>	16
<i>cangue</i> (1)		<i>ke gue.</i>	77
<i>fauve</i>		<i>fe ve.</i>	88
<i>colonne</i>		<i>ke le ne.</i>	752
<i>former</i>		<i>fe re me.</i>	843
<i>papal</i>		<i>pe pe le.</i>	995
<i>vachère</i>		<i>ve che re.</i>	864
<i>dignité</i>		<i>de gne te.</i>	121
<i>Basile</i>		<i>be se le.</i>	905

Ces exemples nous semblent assez nombreux pour la clarté de l'explication, mais le lecteur fera bien, pour acquérir vite

(1) Ce n'est pas, on le voit, la consonne qui a une valeur mais bien l'articulation. Les consonnes s'articulent en effet diversement suivant le cas. Ainsi *lac* vaut **57** et *lycée*, **50**. Le premier de ces mots a pour articulation *le, que*, tandis que le second s'articule *le, se*.

l'habitude de traduire les articulations en chiffres, de s'exercer de la manière suivante sur les mots qui lui viendront à l'esprit :

livre, le ve re, 584 ; lettre, le te re, 514.

Lorsqu'il traduira sûrement et rapidement un mot quelconque de trois articulations, il sera prêt à appliquer notre méthode, et désormais il connaîtra autant de dates qu'il aura appris de nos vers.

Voici un exemple frappant des services que peut rendre le procédé très simple de la conversion du chiffre en articulation.

Sessa, l'inventeur du jeu des échecs, que son souverain voulait récompenser, demanda un grain de blé pour la première case de l'échiquier, deux grains pour la seconde, quatre pour la troisième, huit pour la quatrième et ainsi de suite jusqu'à la soixante-quatrième et dernière case.

Le roi jugeait cette récompense dérisoire et se fâchait presque de la modicité de la demande. Le calcul fait, il dut revenir de son erreur, et reconnaître que les greniers de son royaume et même ceux du monde entier, n'auraient jamais pu contenir la quantité de blé que suppose le chiffre formidable de

18, 446, 744, 073, 709, 551, 615 grains.

Sessa lui dit alors : *Tu vois, roi riche, qui aurait raison et comme quoi ce blé-là t'eût jeté loin.*

Les articulations de la réponse de Sessa (1) donnent exactement le nombre cité plus haut.

Cette réponse est incontestablement plus facile à retenir que :

Dix-huit quintillions, quatre cent quarante-six quatrillions, sept

(1) *le, ve, re, re, he, que, re, re, se, le, me, que, ce, be, le, le, te, je, te, le*

cent quarante-quatre trillions, soixante-treize billions, sept cent neuf millions, cinq cent cinquante et un mille six cent quinze.

Nous citons cette curieuse phrase pour montrer de quelle façon avec l'artifice mnémonique on peut retenir un nombre quelque long qu'il soit, mais, nous le répétons, nous n'avons jamais besoin dans notre méthode de traduire un nombre de plus de *trois chiffres*.



Autre méthode pour retenir le tableau des valeurs numériques des articulations.

Les valeurs *numériques* des dix articulations fondamentales peuvent se retenir par une méthode *exclusivement visuelle* qui, pour un grand nombre d'esprits, est plus promptement assimilable que celle qui vient d'être exposée.

Constatez, comme précédemment, pour les trois premières, que :

Dans <i>te</i> , <i>t</i> n'a qu'un jambage et vaut	1
Dans <i>ne</i> , <i>n</i> a deux jambages et vaut	2
Dans <i>me</i> , <i>m</i> a trois jambages et vaut	3

Pour retenir que *re* vaut **4**, écrivez la lettre *r* en écriture anglaise, puis barrez la liaison finale d'un petit trait vertical : vous reconnaîtrez sans peine le chiffre **4** dans le signe ainsi obtenu.

Pour retenir que *Le* vaut **5** voyez encore un *L* qui, en chiffres romains, signifie **5** dizaines.

Remarquez que, dans *je*, le *j* rappelle un **6** retourné.

Pour retenir que *te* vaut **7**, formez un *K majuscule en écriture anglaise* : vous verrez clairement apparaître le chiffre **7** dans la moitié de gauche de votre majuscule.

Dans *fe*, nous l'avons déjà fait remarquer, la lettre *f*, formée en écriture anglaise, rappelle la forme du chiffre **8**.

Enfin dans *pe* le *p* rappelle un **9** retourné.

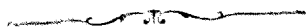
Pour terminer ce qui a trait aux valeurs des articulations et aux différentes manières de les retenir, nous ferons remarquer que la phrase suivante :

Tu nommeras les gens qui vont passer
Te ne me re le ge que ve pe se
1 2 3 4 5 6 7 8 9 0

rappelle les articulations des neuf chiffres significatifs dans leur ordre naturel, suivis du zéro.

Cette phrase, extrêmement facile à retenir, et que nous avons donnée pour la première fois dans les trois premières éditions de notre ouvrage : *Comment je sais mes dates (Histoire de France)*, ne doit être considérée par le lecteur que comme un moyen de retrouver une valeur oubliée dans les premiers temps de son initiation, mais **non pas comme une méthode destinée à apprendre le tableau numérique** ; car, ainsi entendue, elle aurait l'inconvénient d'amener l'élève à compter sur ses doigts pour traduire les mots.

L'élève doit savoir directement la valeur de chaque articulation prise isolément, et ce n'est que de cette façon que sa traduction mentale pourra, dès le début, devenir instantanée.



HOMÈRE (x^e siècle av. J.-C.).

HÉSIODE (ix^e siècle av. J.-C.).

LYCURGUE (ix^e siècle av. J.-C.).

ISAÏE (viii^e siècle av. J.-C.).

ALCÉE (vii^e siècle av. J.-C.).

TYRTÉE (vii^e siècle av. J.-C.).

ÉSOPE (vi^e av. J.-C.).

PYTHAGORE (vi^e siècle av. J.-C.).

SAPHO (vi^e siècle av. J.-C.).

1. Les Grecs comptèrent longtemps par générations ou par les règnes des chefs de leurs petites républiques. De là, confusions nombreuses et impossibilité aux chronologistes de déterminer exactement la plupart des dates, aux premières époques. Nous nous serions reproché de fixer dans la mémoire de nos lecteurs des dates douteuses. Quand nous n'en avons pas de précises, nous nous contentons d'indiquer le siècle au moyen de petites formules spéciales que l'on trouvera à la fin du volume.

SOLON (640-559).

Solon n'était inféodé à aucune faction et par conséquent jouissait d'une entière indépendance par sa position sociale comme par son caractère. Sa réputation de sagesse était faite d'autre part; tout le monde s'accorda donc à le prendre pour arbitre et à le choisir pour donner une constitution à la République... Comme législateur, l'histoire le place au premier rang parmi ceux qui ont fait l'éducation sociale du genre humain. Ses institutions politiques ont été louées par Aristote. Solon avait coutume de dire d'elles : « J'ai armé chaque parti d'un solide bouclier; je n'ai pas permis à l'un de vaincre l'autre injustement ». C'est la vraie notion du droit et de l'indépendance personnelle.

(LAROUSSE.)

Solon, un des sept sages de la Grèce, fut le législateur d'Athènes. « Sa constitution s'efforce de concilier l'aristocratie et la démocratie... Le plus pauvre citoyen peut par son travail s'élever aux premiers rangs de l'État ».

(AMMAN.)

6 4 0
ge re an

Solon, sage, résout | tous les débats sans peine :
C'est le loyal et bon | législateur d'Athène.

le le le
5 5 5

CONFUCIUS (551-479).

Confucius est regardé par les Chinois comme le plus grand des philosophes. Ils l'appellent le maître et le sage par excellence. La philosophie de Confucius est une philosophie morale. On en trouve les principaux traits fidèlement retracés dans le *Hiao-king* (le livre de la piété filiale) ouvrage composé par un des disciples de Confucius nommé Thseng-tseu. Selon Confucius, tous les devoirs découlent d'une seule vertu, la piété filiale. Cette vertu se divise en trois sphères : le respect et le soin des parents, le service du prince et de la patrie, le service du Tien (Seigneur du Ciel). Cette dernière sphère est la plus élevée ; les deux autres lui sont subordonnées, car la loi du Tien est la source et le principe de tous les devoirs (BOUÈDRON).

Les étrangers désignent généralement sous le nom de Confucianisme ce que les Chinois appellent le Jou-kiao, religion des lettrés, appellation qui date du XII^e siècle (1150) et dénote les disciples de Tchou-hi.

(Henri CORDIER.)

	5	5	4	
	le	le	te	
Confucius,	l'élite en Chine a ta morale ;			
Elle honore	oh ! combien la vertu filiale.			
re	cue	be		
4	7	9		

ANACRÉON (560-478).

Anacréon a donné son nom au genre qu'il a cultivé; rien n'égale la grâce et la délicatesse de ses chansons amoureuses et bachiques. Il a tracé de main de maître quelques petits tableaux, tels que l'Amour mouillé, l'Amour piqué par une abeille, qui sont des modèles. Il fallait beaucoup d'art, ou plutôt un naturel charmant, pour sauver le contraste de la volupté et de la vieillesse, de l'ivresse et des cheveux blancs. Il n'y a guère que du vieil Anacréon qu'on ne puisse pas dire :

Triste senile melos; turpe senilis amor.

(GERUZEZ.)

5	6	0	
le	che	se	
Prince de la chanson, Anacréon, ta grâce			
Aux chants d'amour convient et nul ne la sur-			
	re	cue	ve
	4	7	8
			passe.

ESCHYLE (525-456).

Les tragédies d'Eschyle, quoique formant isolément un ensemble, n'étaient que des fractions d'un tout composé de trois parties distinctes. Cette réunion de trois drames ou journées formait une trilogie terminée par un drame satirique. Ces quatre parties prenaient le nom de tétralogie.

(GERUZEZ.)

Eschyle s'appliqua à frapper fortement les spectateurs : c'est la terreur qui domine dans ses tragédies. Il ne négligea rien pour augmenter la pompe du spectacle. Non seulement il introduisit un second, un troisième, quelquefois même un quatrième acteur ; mais pour donner à ses personnages plus de majesté, il leur fit chausser un cothurne élevé, couvrit leur visage d'un masque et les revêtit de longues robes flottantes.

(BLANLŒIL.)

Qu'ils étaient solennels | tes grands acteurs, Es-
5 2 5
le ne le
 Dans ta Tétralogie | en terreur si fertile! chyle.
re le ge
4 5 6

PINDARE (520-442).

Composées pour être chantées devant une assemblée nombreuse (les chants qui nous restent se rapportent pour la plupart aux victoires obtenues dans les jeux publics de la Grèce : olympiques, pythiques, néméens et isthmiques), les odes de Pindare respirent cette dignité qui convient à des monuments publics, à des spectacles nationaux. La suite régulière des strophes, des antistrophes et des épodes leur donne quelque chose de majestueux. Elles tiennent un peu de l'épopée parce qu'à l'éloge du vainqueur le poète rattache celui de ses ancêtres, de sa famille et de sa patrie ; mais leur principal caractère est logique et c'est dans cette partie surtout que le génie du poète est dominé par des mouvements fougueux, fiers, irréguliers : ses images sont grandes et sublimes, ses métaphores hardies, ses pensées fortes, ses maximes étincelantes de traits de lumière.

(SCHOELL.)

5 2 0
le ne se

Pindare que nul n'ose | imiter et n'égale
Se fit un grand renom | dans l'ode triomphale

re re ne
4 4 2

PHIDIAS (500-434).

C'est de l'administration de Périclès que datent ses œuvres les plus célèbres : les frontons, la frise, les métopes et la statue de Pallas du Parthénon... Nous pouvons mieux juger de la frise qui, courant tout le long de la colonnade, représente la procession des Panathénées et fait par conséquent défiler sous nos yeux toute la cité athénienne. Quelle variété de gestes, de groupes et de caractères ! quelle élégance et quelle force ! quelle animation dans ces cavaliers ! quelle grâce dans ces canéphores ! quelle noblesse dans ces vieillards, et comme tout est à la fois vivant et clair ! comme tout est disposé sans effort dans les conditions qui conviennent au bas-relief ! C'est là une des plus grandes compositions qu'un statuaire ait jamais conçues. « Les frontons et la frise du Parthénon semblent marquer pour nous, dit M. de Ronchaud, les limites de l'art, et ce qu'il en reste nous permet de juger du génie de Phidias, de cet artiste incomparable qui unit à un art souverain une souveraine simplicité, et dont la science profonde est toujours vivante. » Cependant les anciens leur préféraient la statue colossale de Pallas qui était à l'intérieur du temple.

(Roger PEYRE.)

5 0 0
le ce se
Phidias, le ciseau | divin du Parthénon
A fait connaître au monde | et pour toujours
re me de
4 3 1
ton nom.

PÉRICLÈS (v^e siècle av. J.-C.).

(Voir la note de la page 1).

HÉRODOTE (484-406).

Les *Histoires* d'Hérodote sont composées un peu à la manière des épopées d'Homère. Dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* tous les faits secondaires se rattachent à un fait principal, la colère d'Achille ou le retour d'Ulysse. C'est ainsi qu'Hérodote a groupé une grande variété d'épisodes autour d'un fait principal, les guerres médiques... S'il nous montre les agrandissements successifs de la puissance des Perses, s'il nous raconte l'histoire de tant de peuples vaincus par eux, c'est pour mieux nous exposer la grandeur de la lutte de la Perse contre la Grèce, et faire ressortir davantage le triomphe de celle-ci, victorieuse de si puissants ennemis... Il ouvre au milieu de son récit comme de larges parenthèses, dans lesquelles il nous décrit l'histoire, la géographie, les usages, les mœurs, la religion, les traditions, les légendes de tous les peuples qui ont eu des rapports avec les Grecs et les Perses.

(BLANLEIL.)

Il narrait les révers | des Perses, Hérodote,
 A l'histoire sachant | mêler mainte anecdote

SOPHOCLE (495-405).

Conduit par sa fille Antigone, Œdipe arrive à Colone, bourg voisin d'Athènes. Il s'arrête à l'entrée d'un bois consacré aux Euménides... Pendant qu'il presse une dernière fois sa fille sur son cœur, une voix divine l'appelle : « Œdipe, Œdipe, crie-t-elle, pourquoi ces délais ? tu te fais bien attendre. » Il s'enfonce plus avant et disparaît soudain.... n'ayant que Thésée pour témoin de sa mort... Thésée console Antigone, ce modèle de la piété filiale, pleine de délicatesse et de dévouement pour son vieux père aveugle.

(BLANCOEIL.)

4 9 5
re be le

**Sophocle, nous tremblons | pour la tendre Anti-
gone.**

Quand Œdipe entre seul | dans le bois de Colone.

re se le
4 0 5

EURIPIDE (480-402).

Iphigénie en Aulide peut être considérée comme le chef-d'œuvre d'Euripide. Racine a traité le même sujet. Le caractère de l'Iphigénie grecque est naturel, touchant et généreux. Avec quelle simplicité elle vient saluer son père à son arrivée ! Elle regrette la vie, elle supplie son père de ne point la lui ravir avant le temps ; elle lui rappelle les douces caresses qu'il lui faisait dans son enfance. Enfin elle se dévoue généreusement pour le triomphe de la Grèce. — L'Iphigénie française est une fille chrétienne ; elle est soumise à son père, elle lui sacrifie son amour pour Achille et sa propre vie.

(BLANLŒIL.)

4 8 0
re fe ce

Belle en son sacrifice, | Elle est dans Euripide
Plustouchante, en Racine | elle est plus intrépide

re ce ne
4 0 2

SOCRATE (470-400).

Il prit pour point de départ l'homme lui-même, mettant en pratique l'inscription du temple de Delphes : « Connais-toi toi-même. » Ce fut par là que la philosophie échappa aux vaines spéculations qui l'avaient égarée précédemment. Par sa méthode, Socrate se proposa deux choses : confondre les sophistes, aider ses disciples à chercher et à trouver eux-mêmes ce qu'ils voulaient savoir. La forme générale qu'il employait était l'*interrogation*, ce qui constituait l'ironie socratique. Avec les sophistes, il feignait de ne rien savoir, et, de questions en questions il les amenait à avouer leur ignorance et le ridicule de leurs prétentions. Avec ses disciples, tout en ayant l'air encore de ne rien savoir, son langage était plus clair et plus simple ; Socrate était pour eux l'accoucheur des esprits, comme il disait par allusion au métier de sa mère. Dans ses entretiens, tantôt il usait de déduction..., tantôt il employait l'induction.

(DEZOBRY et BACHELET.)

4 7 0
re gue ce
L'interrogation | de Socrate est habile,
Sa conversation | est en leçons fertile.
re se ce
4 0 0

THUCYDIDE (474-395).

Thucydide employa dans son *Histoire de la guerre du Péloponèse* le dialecte attique comme le plus pur, le plus élégant et en même temps le plus fort et le plus énergique.

« Il est concis et condensé : *densus et brevis*, dit Quintilien; il est, dit Jean-Jacques Rousseau, le vrai modèle des historiens; il rapporte les faits sans les juger, mais il n'omet aucune des circonstances propres à nous faire juger nous-mêmes. Il met tout ce qu'il raconte sous les yeux du lecteur. Loin de s'interposer entre les événements et les lecteurs il se dérobe : on ne croit pas lire, on croit voir ». « Ce qui orne surtout son Histoire, dit Geruzez, ce sont les harangues dans lesquelles il a su faire entrer la politique, la morale et la tactique militaire; il a y mis son âme tout entière et sa science. »

4 7 1
re cue te

Thucydide est correct | en son attique langue;
Vrai, concis, il me plaît | surtout dans la haran-
 me pe te
 3 9 5 gue.

ARISTOPHANE (452-386).

Si l'on n'est pas d'accord sur les intentions d'Aristophane, personne ne lui conteste ni l'originalité de ses inventions, ni la verve comique qui les vivifie, ni l'admirable pureté du langage. Le sel attique de ses plaisanteries est mêlé de bouffonneries d'un cynisme révoltant. On ne saurait trop admirer la fécondité de son imagination, le mouvement comique de scènes où le dialogue atteint la perfection et dans quelques-uns de ses chœurs l'élévation de la poésie ; mais il ne faut pas y chercher la peinture des mœurs, la vérité des caractères, et moins encore la décence. On se demande comment ce génie si fin, si délicat, dont Platon admirait le langage, a pu descendre parfois à une pareille grossièreté d'idées et d'expressions ; on l'explique par le besoin de plaire à la populace souveraine qui décidait du sort des poètes.

(GÉRUZEZ.)

4 5 2
re le gne

Aristophane, hors ligne | est ta verve comique
Ta licence me fâche : | elle n'est pas attique.

me fe che
3 8 6

HIPPOCRATE (431-357).

Les *Aphorismes* d'Hippocrate consistent dans une suite de propositions relatives à la diététique, à la thérapeutique générale, à l'interprétation des symptômes surtout par rapport au pronostic.

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

Voici l'aphorisme relatif à la diète :

Ὅπότεν δὲ ακμαζῇ τὸ νόσημα, τότε λεπτοτάτη διαίτη
κνιχραῖον χρῆσθαι.

« Quand la maladie est dans sa force, la diète la plus
sévère est alors de rigueur. »

(Traduit par LITTRÉ.)

4 3 1
re me de
Hippocrate a remède | à tout dans la diète;
L'aphorisme légué | par lui nous la décrète.
me le gue
3 5 7

XÉNOPHON (445-355).

L'*Anabase* ou marche vers la haute Asie, contient le récit des expéditions de Cyrus le Jeune et celui de la retraite des Dix Mille. Cyrus, gouverneur de l'Asie Mineure, s'était révolté contre son frère, Artaxerxès II. Il avait à sa solde treize mille mercenaires grecs. Cyrus fut vaincu et tué à Cunaxa. Les dix mille Grecs qui survivaient à cette défaite opérèrent leur retraite à travers six cents lieues de pays ennemis, d'abord sous la conduite de Cléarque et ensuite sous celle de Xénophon lui-même. L'*Anabase* est le chef-d'œuvre de Xénophon. Le style en est simple, pittoresque, animé, varié comme les situations diverses qu'il dépeint. L'auteur, plein de souvenirs, y a retracé toutes ses émotions. On admire son courage héroïque et les ressources étonnantes qu'il trouve pour faire face à tant de dangers.

(BLANLŒIL.)

Xénophon! quel grand rôle | il eut dans la dé-
4 re 4 5 re le
 faite!
 Des fiers Dix-Mille il a | dirigé la retraite.
me le le 3 5 5

PLATON (430-347).

La théorie des idées est fondamentale dans la philosophie de Platon... Les idées sont les pensées de l'intelligence divine, les types exemplaires d'après lesquels Dieu produit toutes les choses mobiles et transitoires. Immuables, éternelles, indépendantes des lieux et des temps, elles constituent un monde intelligible, infiniment supérieur au monde sensible, qui n'en est que l'image et l'ombre... Peu d'hommes s'élèvent, dès cette vie, jusqu'à la vision des idées ; la raison du sage y arrive cependant.

(BOUËDRON.)

Dans tous ses écrits, Platon a employé la forme du dialogue. Chacun de ces dialogues, bien loin d'être une conversation abstraite entre des personnages imaginaires, est un véritable drame conduit avec un art merveilleux. Le cadre en est parfaitement dessiné : ils ont tous une exposition, un nœud, un dénouement.

(BLANLOEIL.)

4	3	0
re	me	se

Platon, ton œuvre immense, | ô grand idéologue,
Ce qui surtout le marque, | est l'art du dialogue.

me	re	que
3	4	7

DIOGENE LE CYNIQUE (414-324).

Diogène poussa jusqu'à l'excès l'affectation d'austérité propre à la secte cynique. On en cite une foule de traits. Il parcourait les rues d'Athènes, un flambeau à la main, en plein jour, sous prétexte de chercher un homme. Il parlait avec insulte du prétendu faste de Platon. Il refusa d'aller au devant d'Alexandre avec les autres philosophes de Corinthe, et quand Alexandre vint le voir, il le pria de s'ôter de son soleil... Il logeait dans un tonneau, il n'avait pour tout bien qu'une besace, un bâton, une écuelle et un manteau troué. L'école cynique était une école exclusivement morale. Elle affectait le plus profond mépris pour les richesses et les plaisirs. Elle mettait au-dessus de tout le reste l'accomplissement du devoir, mais elle n'en comprit pas bien la nature. Les cyniques furent les prédécesseurs des stoïciens.

(BOUÉDRON.)

4 1 4
re te re

Tu veux nous convertir, | austère Diogène!
Mais il ne mène à rien | ton cynique sans-gêne

me ne re
3 2 4

DÉMOCRITE (IV^e siècle av. J.-C.).

(Voir la note de la page 1.)

DÉMOSTHÈNE (385-322).

Démosthène paraît sortir de soi et ne voir que la patrie : il ne cherche point le beau; il le fait sans y penser, il est au-dessus de l'admiration. Il tonne, il foudroie. C'est un torrent qui entraîne tout. On ne peut le critiquer parce qu'on est saisi, on pense aux choses qu'il dit et non à ses paroles. On le perd de vue; on n'est occupé que de Philippe qui envahit tout.

(FÉNÉLON.)

La lutte de ce fier génie amoureux de gloire et de liberté, se débattant seul contre Philippe et contre un siècle avili, et, pour échapper à la tyrannie enfin victorieuse, n'hésitant pas à se réfugier dans la mort, sera toujours un des plus sublimes spectacles que puisse offrir l'histoire à l'admiration des siècles. Athènes éleva à l'illustre martyr une statue de bronze que Plutarque avait vue et sur laquelle on lisait : « Si la force de ton bras, Démosthène, avait égalé ton génie, jamais le Mars macédonien n'aurait asservi les Grecs. »

(Un million de faits.)

3 8 5
me ve le
« Veillons, amis, veillons, | s'écriait Démosthène
« Vite démenons-nous | pour le salut d'Athène! »
me ne ne
3 2 2

ARISTOTE (384-321).

Pour Aristote, le monde, Kosmos ou l'ensemble des êtres sujets au changement, est lui-même éternel et immuable; la terre est le point central, le ciel est la limite... L'âme est exclusivement et par excellence le principe actif de la vie, la forme première de tout corps physique capable de vie, c'est-à-dire organisé. L'âme est une, distincte du corps, mais comme forme elle en est inséparable. Les facultés de l'âme sont la génération et la nutrition, la sensibilité, la pensée, la volonté ou le mouvement. Il y a dans l'âme une intelligence passive et une intelligence active : celle-ci, semblable à l'élément des étoiles, a le privilège d'être impérissable (immortalité sans conscience ni mémoire).

(Un million de faits.)

... Quant au Dieu d'Aristote, moteur immobile du monde, activité pure éternellement en acte, unité absolue de l'intelligence et de l'intelligible, « pensée de la pensée » « jouissant de sa propre contemplation, mais indifférent au monde qui gravite vers lui », on l'a comparé à un roi solitaire, « relégué sur le trône d'une éternité silencieuse ».

(LABBÉ.)

	3		8	4
	me		ve	re
Moteur sans se mouvoir,				
De notre humanité	me	ne	te	
	3	2	1	

| Aristote, ton Dieu se préoccupe peu.

APELLE (360-300).

Apelle, célèbre peintre grec, recherchait la critique et exposait ses ouvrages en public pour en mieux connaître les défauts. Un jour, un cordonnier ayant critiqué la chaussure d'une de ses figures, Apelle corrigea ce défaut sur-le-champ ; mais l'ouvrier, encouragé par tant de docilité, ayant voulu pousser la censure jusqu'à la jambe, le peintre l'arrêta par cette repartie que les Latins ont traduite avec beaucoup de précision : *Ne sutor ultrà crepidam* (Savetier, garde-toi de t'élever au-dessus de la chaussure).

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

« Chez Apelle, dit M. Beulé, la science dominait l'imagination, la grâce l'emportait sur la fécondité, l'esprit sur la force, l'habileté sur l'invention. »

	3	6	0	
	me	ge	ce	
Le grand magicien de la peinture, Apelle				
Fut un homme sensé : plus d'un trait le rap-				
	me	se	se	
	3	0	0	

pelle.

PYRRHON (340-288).

Ayant étudié les divers systèmes de philosophie, et n'en trouvant aucun qui le satisfait, Pyrrhon conclut que le plus sage était de douter de tout. Il eut un grand nombre de partisans que l'on désigna sous le nom de sceptiques ou de pyrrhoniens.

Le vice radical du scepticisme n'est pas de prétendre qu'il est impossible de tout démontrer, mais de ne reconnaître pour certain que ce qui est démontré. Il est évident, en effet, qu'il y a au moins une vérité qu'il faut admettre sans autre preuve que l'intuition même de l'esprit qui la perçoit. En contester, pour cette raison, la certitude serait nier l'intelligence même de l'homme et tomber ainsi dans la plus étrange de toutes les contradictions.

(Prælectiones philosophicæ.)

	3	4	0	
	me	re	ce	
Douter de tout, merci,	Pyrrhon, l'épreuve est			
				rude!
Je sais que nous vivons;	j'en ai la certitude.			
	ne	ve	ve	
	2	8	8	

THÉOPHRASTE (374-287).

Aristote, charmé de la facilité de son esprit et de la douceur de son élocution, lui changea son nom qui était Tyrtaine, en celui d'Euphraste qui signifie Celui qui parle bien ; et ce nom ne répondant point assez à la haute estime qu'il avait de la beauté de son génie et de ses expressions, il l'appela Théophraste, c'est-à-dire un homme dont le langage est divin. Théophraste a puisé son *Traité des caractères, des mœurs*, dans les *Éthiques* et dans les *Grandes Morales* d'Aristote dont il fut le disciple : les excellentes définitions que l'on lit au commencement de chaque chapitre sont établies sur les idées et sur les principes de ce grand philosophe, et le fond des caractères qui y sont décrits est pris de la même source. Il est vrai qu'il se les rend propres par l'étendue qu'il leur donne et par la satire ingénieuse qu'il en tire contre les vices des Grecs et surtout des Athéniens.

(Discours de LA BRUYÈRE sur Théophraste.)

	3	7	4	
	me	que	re	
Théophraste est moqueur	par goût, par caractè :			
Ce parleur magnifique	inspira La Bruyère.			
	gne	fe	que	
	2	8	7	

EUCLIDE (323-283).

On sait seulement de sa vie qu'il enseigna à Alexandrie sous Ptolémée I^{er} (306-283) et qu'il y fonda la plus célèbre école de géométrie de l'antiquité... Euclide est surtout connu par ses *Éléments* qui devinrent classiques presque aussitôt après leur apparition (Archimède les cite) et qui servent encore aujourd'hui à l'enseignement de la géométrie en Angleterre. Ils se composent de trois parties bien distinctes : les six premiers livres, géométrie plane : la différence la plus saillante qu'ils offrent quant à l'ordre des matières avec les ouvrages élémentaires maintenant suivis en France consiste en ce qu'Euclide ne fait intervenir la notion de rapport et la théorie des proportions (qui fait l'objet spécial du V^e livre) que pour traiter des figures semblables (VI^e livre) et qu'il démontre, indépendamment de ces notions, toutes les propriétés dans l'énoncé desquelles elles ne figurent pas. L'ensemble de ces livres est un modèle de clarté et de rigueur qui n'a pas été surpassé.

(Paul TANNERY.)

3	2	3	
me	ne	me	
Esprit éminemment géométrique, Euclide			
Se fit un nom fameux ; son livre encor nous			
ne	fe	me	
2	8	3	guide.

ÉPICURE (344-270).

Pour Épicure et son école, l'homme considéré par rapport à lui-même n'a d'autre obligation, d'autre devoir, que de tendre au bonheur. Or, dit-il, le bonheur consiste dans la volupté, par laquelle il faut entendre l'absence de souffrance pour le corps et de trouble pour l'âme. La prudence est la première de toutes les vertus et l'un de ses premiers fruits est la modération. L'homme n'est tenu envers ses semblables à aucun devoir qui puisse être dit découler de la loi naturelle, tous les liens qui unissent les hommes entre eux provenant d'une convention primitive entièrement fondée sur l'utilité individuelle.

(Prælectiones philosophicæ.)

	3	4	1	
	me	re	te	
Epicure m'irrite		avec sa volupté;		
Plus d'abnégation :		 tout à l'utilité!		
	ne	gue	ce	
	2	7	0	

ZÉNON (360-263).

Pour Zénon et son école, le bien consiste dans la fin assignée à chaque être par la nature. Tendre à sa fin par ses actes est donc l'unique devoir de l'homme en cette vie. C'est là ce qui constitue cette conformité avec la nature, dans laquelle se trouve la suprême perfection... Si l'unique bien se trouve dans la conformité avec la nature, on ne doit appeler mal que ce qui s'oppose à cette conformité. Donc le seul mal est le péché, et ce que les hommes appellent d'ordinaire de ce nom, comme les maladies, les pertes, les accidents de la vie, ne sont point des maux véritables et le sage doit les mépriser. Si la douleur lui semble intolérable, il peut même s'en délivrer par le suicide et cet acte de désespoir est pour le stoïcien le plus haut degré de la vertu.

(Prælectiones philosophicæ.)

	3	6	0	
	me	che	se	
Quand un homme choisit,	Zénon, ta fin stoïque			
Le sens en nous gémit	de son acte illogique.			
ne	ge	me		
2	6	3		

(Voir la note de la page 1.)

Archimède mit son génie au service de sa patrie attaquée par les Romains et pendant trois ans les machines de guerre qu'il inventa tinrent en échec la flotte de Marcellus; il construisit de formidables engins pour lancer des projectiles; des crampons de fer saisissaient les vaisseaux ennemis et les abîmaient dans les flots.

Les soldats n'osaient plus approcher : au moindre objet qui paraissait sur la muraille, ils tournaient le dos en criant que c'était encore une invention d'Archimède.

2 8 7
 ne ve cue
 Porté de nouveaux coups, | Archimède, aux Ro-
 mains.
 Ton génie étonnant | paralyse leurs mains.
 ne te ne
 2 1 2

PLAUTE (254-184).

Molière après Rotrou a imité l'*Amphytrion* de Plaute : il lui a emprunté l'*Avare*, tiré de l'*Aulularia*. Rotrou et Regnard ont traité les *Ménechmes*, l'un comme traducteur ou à peu près, l'autre en poète original.

(GÉRUZEZ.)

Plaute est par excellence le poète du peuple ; de là des grossièretés qui ont choqué Horace et beaucoup de modernes ; mais il est plein de gaieté et de verve ; ses intrigues sont vives et piquantes, ses dialogues animés, ses personnages infiniment variés dans leurs nuances, bien observés et bien saisis.

(DEZOBRY et BACHELET.)

2	5	4	
ne	le	re	

De Plaute nous louerons : | Menechmes, Aululaire,
 Amphytrion, chefs d'œuvre | où tout est popu-
 de ve re laire.
 1 8 4

TÉRENCE (192-159).

C'est Ménandre, comique grec dont il nous reste quelques courts fragments que Térence imite le plus souvent.

(BLANLŒIL.)

Térence, c'est le poète de la bonne compagnie, du beau monde, aimé des premiers rangs qu'il fait sourire, déserté de la foule dont il ne tient guère à provoquer la grosse gaieté ; il ne peint que des vices aimables, d'intéressants désordres ; il se complaît surtout dans la peinture naïvement élégante des affections les plus générales, les plus universelles du cœur humain, de celles qui résultent pour l'homme de la différence des sexes, de la diversité des âges, des rapports de famille.

(GÉRUZEZ.)

	1	9	2	
	te	be	ne	

Tu dois aux Grecs ta bonne | et fine humeur, Té-
Et pour modèle on peut | prendre ton élégance.

de	le	pe
1	5	9

POLYBE (205-124).

Quel dommage qu'une histoire comme celle de Polybe ait été perdue ! Qui apporta jamais plus d'attention et d'exactitude à s'assurer des faits que lui ? Pour ne pas se tromper dans la description des lieux, chose très importante dans le récit militaire d'une attaque, d'un siège, d'une bataille ou d'une marche, il s'y était transporté lui-même et avait fait dans cette seule vue une infinité de voyages. La vérité était son unique étude. C'est de lui qu'on tient cette maxime célèbre, que la vérité est à l'histoire ce que les yeux sont aux animaux ; que comme ceux-ci ne sont d'aucun usage dès qu'on leur a crevé les yeux, de même l'histoire sans la vérité n'est qu'une narration amusante et infructueuse.

(ROLLIN.)

2 0 5
ne se le
En toi nous saluons, | Polybe, le témoin
Des faits que tu narra^{te}is | avec un si grand soin.
1 2 4

LUCRECE (95-51).

Lucrèce avait étudié la philosophie à Athènes. Il en rapporta une vive admiration pour le système de Démocrite et d'Épicure et une conviction profonde. Il composa son poème sur la *Nature des choses* autant par prosélytisme que par inspiration. On pense que Lucrèce est mort fou. L'athéisme eût suffi à troubler sa raison et il y ajouta l'intempérance.

(GÉRUZEZ.)

M. Villemain qui n'a pas ménagé les doctrines de Lucrèce admire le poète aussi vivement qu'il blâme le philosophe : « Quelle passion, s'écrie-t-il, et quelle poésie Lucrèce n'a-t-il pas mêlées aux dogmes d'Épicure ! avec quelle inimitable énergie et quel sombre pathétique n'a-t-il pas décrit la formation et les souffrances de la société ! Saint-Lambert a rencontré le même sujet dans son quatrième chant ; mais où est la poésie de Lucrèce ? où sont ces vers qu'on n'oublie pas ; ces expressions qui animent la Nature, et cette sensibilité qui la divinise pour le poète athée ? »

0 9 5
 ce be le
J'aime Lucrèce habile | à peindre la Nature
Mais non pas l'exalté | disciple d'Épicure.
 ze le te
 0 5 1

CÉSAR (JULES) (100-44).

Dans les *Commentaires sur la guerre des Gaules*, César raconte en suivant l'ordre chronologique ses campagnes en Gaule, en Bretagne et en Germanie. Dans les *Commentaires sur la guerre civile*, il raconte la guerre qu'il soutint contre la République depuis son entrée en Italie jusqu'à la bataille de Pharsale et la mort de Pompée assassiné en Égypte.

(BLANLOEIL.)

Jules César s'est placé au premier rang des historiens latins en ne croyant écrire que des mémoires. Il a mis dans ses *Commentaires* écrits sans apprêt, et pour ainsi dire, au cours de ses victoires, la supériorité de son génie. La clarté, la rapidité, l'héroïque simplicité de la narration, l'exactitude des détails stratégiques font de ces mémoires le plus précieux monument de l'histoire romaine.

(GÉRUZEZ.)

1	0	0
de	se	se
Peins les dissensions, peins la Gaule, César;		
Vois Clio te sourire et couronner ton char.		
se	re	re
0	4	4

CICÉRON (106-43).

... Le vigilant consul, entretenant des intelligences parmi cette foule d'hommes pervers, était averti de leurs projets, et assistait, pour ainsi dire, à leurs conseils... Deux chevaliers romains promettent d'assassiner le consul dans sa propre maison ; Cicéron est instruit de tous les détails par Fulvie, maîtresse de Curius, un des conjurés. Deux jours après, il assemble le sénat au Capitole. Ce fut là que Catilina, qui dissimulait encore, ayant osé paraître comme sénateur, le consul l'accabla de sa foudroyante et soudaine éloquence. Catilina, troublé, sortit du sénat en vomissant des menaces, et dans la nuit partit pour l'Étrurie avec trois cents hommes armés. Le lendemain, Cicéron convoque le peuple au Forum, l'instruit de tout, et triomphe d'avoir ôté aux conjurés leur chef et réduit le chef lui-même à faire une guerre ouverte.

(VILLEMAIN.)

¹ ⁰ ⁶
 de ce ge
 Avec prudence agit | Cicéron, et le traître
 Qui dans l'ombre s'armait | au grand jour va pa-
 se re me raître.
 u 4 1

AULUS CELSE (III^e siècle av. J.-C.).

(Voir la note de la page 1.)

CATULLE (86-40).

Dans ses odes et ses élégies, Catulle se livre à son imagination et à sa sensibilité ; il a une grâce naïve et une élégance charmante... Dans ses épigrammes on lui reproche avec raison la crudité de ses expressions... il ne respecte pas assez ses lecteurs. (L'abbé BLANLŒIL.)

Nous avons essayé, en nous servant du vers blanc rythmique, de traduire son élégie sur la mort du moineau de Lesbie :

Pleurez, Amours, gémissiez, Grâces,
Hommes sensibles, pleurez tous !
Car il est mort, le passereau,
L'oiseau, délices de ma belle,
Qu'elle prisait plus que ses yeux :
Lui si gentil, qui la suivait
Comme une fille suit sa mère,
Qui ne quittait jamais son sein :
Mais sautillant de ci, de là,
Pour elle seule gazouillait.
Las ! il a pris la route sombre
D'où ne revient jamais personne.
Soyez maudit, funeste Erèbe,
Qui dévorez toute beauté,
Qui m'avez pris ce bel oiseau.
O triste fin ! pauvre moineau !
C'est pour toi seul que mon amie
A ses beaux yeux gonflés de larmes. (J. MOISAN.)

0 8 6
se ve che

Catulle, si vos chants | plaisent par leur cadence
Leur valeur se ressent | souvent de leur licence

se re se
0 4 0

SALLUSTE (86-34).

Salluste naquit l'an 86 avant J.-C. à Amiterne, dans la Sabine, d'une famille plébéienne. Il reçut une brillante éducation, mais eut une jeunesse fort dépravée. Questeur et ensuite tribun du peuple, il servit les fureurs de Clodius, et, après le meurtre de ce dernier, souleva la populace contre Milon et Cicéron. Ses mœurs étaient si mauvaises que les censeurs le chassèrent du Sénat. Il passa dans la retraite les deux années qui suivirent et composa l'histoire de la conjuration de Catilina. Après la victoire de Pharsale, César fit rentrer Salluste au Sénat. Il redevint questeur et obtint la préture (47 av. J.-C.). Lieutenant de César dans la guerre contre Juba, il fut ensuite nommé par le dictateur proconsul et gouverneur de la Libye. A l'exemple de Verrès, il pilla sa province. Il en revint rapportant les matériaux de son *Histoire de Jugurtha*, et, en même temps d'immenses richesses; il les consacra à élever un palais magnifique et des jardins fameux qui gardèrent le nom de jardins de Salluste.

(BLANLŒIL.)

0	9	6	
se	fe	che	
Salluste s'afficha par ses mœurs, ses bassesses;			
Nouveau Verrès, au Maure il vola ses richesses			
	se	me	re
	0	3	4

VIRGILE (70-19).

Virgile composa le distique suivant renfermant l'éloge d'Auguste et l'attacha aux battants d'une porte sans nom d'auteur :

Nocte pluit tota ; redeunt spectacula mane :
Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.

Auguste chercha longtemps, sans pouvoir découvrir quel était l'auteur de ces vers. Bathylle, poète médiocre, voyant tout le monde se taire, les revendiqua et César le combla de présents et d'honneurs. Virgile, indigné, cette fois afficha sur les mêmes portes ce commencement des vers répété quatre fois : *Sic vos non vobis*. Auguste demanda qu'on achevât ces vers et, plusieurs l'ayant inutilement tenté, Virgile, après avoir écrit au-dessus le deux vers que Bathylle s'était attribués, compléta le *Sic vos non vobis* comme on le voit ci-dessous :

Hos ego versiculos feci, tulit alter honores ;
Sic vos non vobis nidificatis, aves ;
Sic vos non vobis vellera fertis, oves ;
Sic vos non vobis mellificatis, apes ;
Sic vos non vobis fertis aratra, boves.

Ce fait une fois connu, Bathylle fut quelque temps la fable de la ville.

(DONAT.)

0 7 0
se cue se
Virgile, sans excuse | est le vol de Bathylle ;
Tu confonds son toupet | par ton « sic vos » habile.

se te pe
0 1 9

TIBULLE (43-18).

Tibulle, dit La Harpe, a moins de feu que Propertius ; mais il est plus tendre, plus délicat : c'est le poète du sentiment... Son style est d'une élégance exquise, son goût est pur, sa composition irréprochable.

(LA HARPE.)

Tibulle, plein d'abandon et d'une douce sensibilité, laisse échapper d'un cœur vraiment épris les chants que l'amour inspire... Mais hélas ! pourquoi faut-il qu'il souille si souvent sa muse, en chantant les honteux plaisirs et les plus dégradantes passions !

(L'abbé BLANLŒIL.)

Oh ! puissé-je te voir, à mon heure dernière,
Et garder dans ma main défaillante ta main.
Quand je serai placé sur le bûcher, Délie,
Tu gémeras, mêlant à tes baisers tes larmes,
Tu gémeras, ton sein n'est pas cerclé de fer,
Et de silex n'est pas formé ton cœur aimant.

(J. MOISAN.)

(Traduit de Tibulle, livre I, *Élégie I.*)

	0	4	3	
	se	re	me	
Tibulle, assurément	tous	ne	doivent	pas lire
Tous les vers sans défaut	qu'un	cœur	trop ten-	dre inspire.
	se	de	le	
	0	1	8	

PROPERCE (52-14).

Ses trois premiers livres d'*Élégies* sont tout entiers consacrés à chanter ses plaisirs, et surtout Cynthia... Tantôt il vante sa beauté égale à celle d'une déesse, tantôt il se plaint de sa dureté, de ses caprices, de ses infidélités ; il maudit ce joug qu'il porte, mais ce joug lui est toujours cher.

(L'abbé BLANLŒIL.)

O mon âme, à quoi bon tant orner ta coiffure,
 Et draper de Cos les tissus légers ?
 Verser sur tes cheveux les parfums de l'Oronte,
 Trafiquer des dons des pays lointains,
 Sous un luxe vénal avilir la nature,
 Et voiler l'éclat de tes propres charmes ?
 Crois-moi bien, aucun fard ne convient à tes traits :
 L'amour n'aime pas la beauté fardée.
 Vois quels tons séduisants la campagne nous offre,
 Le lierre seul pousse plus touffu,
 L'arbousier est plus beau dans les antres déserts,
 Et l'eau suit son cours sans l'avoir appris.
 Les cailloux primitifs embellissent les plages
 Et nul chant n'est doux comme un chant d'oiseau.

(J. MOISAN.)

(Traduit de Properce, livre I, *Élégie* II.)

	0	5	2	
	se	le	gne	
Quand Cynthia s'éloigne,				il te semble, Properce,
Que l'Amour de ses traits				les plus cruels te
	so	te	re	
	0	1	4	perce.

HORACE (65-8).

Horace mourut avant Auguste, et ce fameux empereur, que le poète instituait son légataire universel, accepta volontiers ce testament d'un homme qui avait été l'ornement de sa toute puissance et par de magnifiques obsèques il réunit dans le même tombeau ces deux amis qui s'étaient si bien entendus : Mécène pour le conseiller, Horace pour chanter sa louange éternelle.

(Préface traduction Jules JANIN.)

Dans les *Odes* d'Horace on trouve l'esprit, l'imagination, la grâce, la délicatesse, l'aisance et le naturel. C'est dans ses odes badines qu'Horace montre le plus de talent et d'originalité. Dans son *Art poétique* qui n'est pas un traité régulier mais une longue épître (l'*Épître aux Pisons*), Horace ne marque ni ses divisions, ni ses transitions ; un mot amène une digression, puis il revient à son sujet qu'il semblait avoir oublié ; il s'étend longuement sur la tragédie et la comédie ; il omet certains genres et effleure les autres. C'est une causerie charmante, spirituelle, pleine d'esprit et de goût.

(BLANLOËIL.)

0	6	5	
se	je	le	
Ton ode si jolie, Horace, charme Auguste.			
Ton art persuasif prouve un goût sûr et juste.			
se	so	le	
0	0	8	

OVIDE (av. J.-C. 43-17 ap. J.-C.).

Riche, admiré pour ses talents, recherché de la ville et de la cour, jouissant de la faveur d'Auguste et de celle de la famille impériale, Ovide semblait au comble du bonheur, quand il le vit soudain s'évanouir. Un édit impérial l'exila de Rome et le relégua à Tomes, sur le Pont-Euxin, à l'extrémité de l'empire. La licence de ses écrits servit de prétexte à sa disgrâce ; on ignore quelle en fut la véritable cause. Ovide sollicita vainement d'être rappelé de son exil ou, du moins, d'être relégué dans des lieux moins affreux ; Auguste et Tibère furent sourds à ses supplications. Il mourut à Tomes après huit ans de souffrances.

(BLANLOEIL.)

0	4	3
se	re	me

Scandalisant Rome, | Ovide s'expose (1) ;
Cet auteur peu stoïque | en exil est morose.

se	te	que
0	1	7

(1) Le premier vers est de dix pieds et le second de douze. Cette irrégularité voulue est destinée à rappeler au mnémoniste que la première date est *antérieure* et la seconde *postérieure* à la première année de l'ère chrétienne.

TITE-LIVE (av. J.-C. 59-19 ap. J.-C.).

Pour Tite-Live, Rome est la plus belle des choses, *rerum pulcherrima Roma*. Doué d'une imagination puissante, il revoit en esprit les siècles primitifs de Rome, « il se fait un esprit antique » selon son expression. Il crée des tableaux vivants et dramatiques, il redonne la vie aux hommes et aux événements du passé. Tite-Live a mis à composer ses harangues tout son talent, tout son orgueil d'écrivain, la beauté de la parole s'y trouve unie à l'ampleur des idées. Il est habile à garder toutes les vraisemblances : son éloquence semble jaillir sur-le-champ inspirée par les circonstances.

(BLANLŒIL.)

0 5 9
se le pe
L'orgueil cisalpin | plaît en Tite-Live (1) ;
Sur Rome et ses débuts | son récit nous captive.
se de be
0 1 9

(1) Voir la note de la page 39.

PHÈDRE (av. J.-C. 30-44 ap. J.-C.).

Phèdre déclare dès le commencement de son ouvrage que son petit livre a deux avantages, qui sont d'amuser et d'égayer le lecteur et de plus, de lui fournir de sages conseils pour la conduite de la vie :

Duplex libelli dos est, quod risum movet,
Et quod prudenti vitam consilio monet.

(ROLLIN.)

Le principal mérite de Phèdre consiste dans l'élégance et la sobriété. Il a peu d'invention. Cependant il dispose habilement ses personnages, il les fait parler à propos. Il a la répartie courte mais juste; il est très sobre d'images. Ses descriptions ne sont que d'un ou deux vers. Ses épithètes sont heureuses et variées. Son style est à la fois concis et clair, travaillé et facile, sobre sans sécheresse.

(BLANLŒIL.)

	0	3	0
	se	me	se

Phèdre nous amuse : | on trouve en sa fable (1)

	se	re	re
	0	4	4

La concision rare | et la morale aimable.

(1) Voir la note de la page 39.

PERSE (34-62).

Perse, doué d'une âme élevée, doux et mélancolique, était d'une faible santé. Il mourut à l'âge de vingt-huit ans. La principale qualité de son style est la concision. Ses raisonnements sont serrés, ses expressions souvent fortes et énergiques :

Perse en ses vers obscurs, mais serrés et pressants,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

C'est en ces termes que Boileau résume ses qualités et ses défauts. Perse, en effet, est obscur. On a voulu expliquer son obscurité par la nécessité où il se trouvait de voiler ses allusions satiriques. Mais ce défaut tient plutôt à sa manière naturelle d'écrire. Quelque sujet qu'il traite, il est toujours obscur.

(BLANLOËIL.)

	0		3		4
	se		me		re

Très jeune Perse est mort. | Il eut le sens très sûr
Mais l'on se sent gêné | par son vers trop obscur.

se	ge	ne
0	6	2

SÉNÈQUE (2-65).

Sénèque, précepteur de Néron, s'occupa plutôt à former l'esprit que le cœur de son élève.

Appelé à le diriger dans l'exercice de sa puissance, Sénèque n'eut pas assez de courage pour combattre ses mauvais penchants et lutter contre ses résolutions les plus infâmes. Le meurtre de Britannicus et surtout celui d'Agrippine sont des crimes monstrueux qui pèsent sur la mémoire de Sénèque aussi bien que sur celle de Néron.

Son célèbre traité de la *Clémence* adressé à Néron ne dut pas produire une grande impression sur l'esprit du tyran qui finit par ordonner la mort de son précepteur.

(W. D'HALLUVIN.)

0 0 2
se se ne
Devant l'assassinat | Sénèque est sans défense,
Car Néron, ce jaloux, | n'a pas lu la Clémence.
ce je le
0 6 3

PLINE L'ANCIEN (23-79).

Pline l'Ancien surnommé le Naturaliste travaillait partout, la nuit, le jour, au bain, à la guerre, à table. Un jour son lecteur ayant mal prononcé quelques mots, un des convives voulut l'obliger à recommencer : « Non, non, s'écria Pline, qu'il continue ! votre interruption nous a déjà fait perdre plus de dix lignes. »

(Un million de faits.)

Il commandait à Misène la flotte qui gardait la Méditerranée occidentale lorsqu'arriva la grande éruption du Vésuve qui ensevelit Herculaneum et Pompéi. Il aborda en Italie pour étudier de près le phénomène. Son corps fut retrouvé trois jours après sous la cendre.

(Dictionnaire GUÉRIN.)

0	2	3	
ce	ne	me	

Pline l'Ancien n'aimait | que l'étude : pour elle
On sait qu'il succomba | victime de son zèle.

se	cue	be
0	7	9

PLINE LE JEUNE (62-115).

Pline le Jeune fut successivement sous Trajan préfet du trésor de Saturne, préfet du trésor militaire, consul et gouverneur de Bithynie. Il aimait Trajan qui méritait d'ailleurs et son estime et son attachement. Aussi dans le *Panégyrique* de ce prince, il le loue avec raison et oppose ses vertus aux vices des empereurs qui l'ont précédé, mais les éloges sans cesse répétés qu'il lui donne deviennent fastidieux et monotones.

(BLANLŒIL.)

« Jamais accusateur, dit M. Demogeot, ne mit tant d'habileté à inventer des crimes que Pline à trouver des vertus. Toutes les paroles, tous les pas, tous les mouvements du prince sont présentés avec une adresse infinie sous leur côté le plus flatteur. Étant donné un acte quelconque de Trajan, Pline se charge de le faire admirer. »

0 6 2
se je ne
C'est Pline qui sut, jeune | et loyal courtisan,
Longuement détailler | les vertus de Trajan.
de te le
1 1 5

JUVÉNAL (42-120).

Juvénal flagelle avec une grande énergie les vices de la société au milieu de laquelle il vivait. En lisant ses satires, on croirait entendre le réquisitoire d'un accusateur public qui n'admet pas de circonstances atténuantes. Ses accents sont ceux d'un honnête homme indigné, qui ne trouve pas de termes assez forts pour flétrir les monstrueux désordres de son siècle. Doué d'une imagination ardente, il trace les plus sombres tableaux. Son style, le plus original de l'époque de la décadence, est énergique et véhément. Il abonde en expressions fortes. Il écrivit ses premières satires sous Domitien. Ce fut sous Adrien qu'il les récita en public. Mais l'empereur vit dans les traits mordants lancés contre l'histriion Pâris, favori de Domitien, des allusions à un certain Antinoüs qu'il avait lui-même affranchi pour en faire son conseiller intime. Sous prétexte d'honorer Juvénal, alors âgé de quatre-vingts ans, il l'envoya en Égypte avec le titre de préfet d'une cohorte. Il y mourut bientôt de chagrin et d'ennui.

(BLANLŒIL.)

0 4 2
 ce re gne
Lorsque le vice règne | il faut un Juvénal
Pour oser dénoncer | puis flageller le mal.
 de ne ce
 1 2 0

QUINTILIEN (42-120).

L'*Institution oratoire* est un excellent traité de rhétorique. Quintilien y défend généralement les principes formulés et suivis par Cicéron, mais il attache moins d'importance que lui à la philosophie. Il s'élève d'ailleurs rarement à la conception des principes généraux et se montre, sous ce rapport, inférieur à Aristote. Mais il résume très habilement les idées de ceux qui avaient écrit avant lui sur les mêmes matières ; il y ajoute des réflexions fort judicieuses, dictées par son expérience.

...Dans cet ouvrage, Quintilien se propose de former un orateur parfait, et il prétend qu'il n'y a que l'homme de bien qui le puisse être. Il prend au berceau le futur orateur et il le conduit jusqu'à sa formation complète. Le premier livre traite de l'éducation primaire de l'enfant.

(BLANLŒIL.)

Les jeunes gens entraient ordinairement en rhétorique, à treize ou quatorze ans et y demeuraient jusqu'à dix-sept ou dix-huit ans. Ce long espace de temps ne doit pas nous étonner parce qu'à Rome aussi bien qu'à Athènes l'éloquence ouvrant la porte aux premières dignités de la République, l'étude de cet art y faisait la principale occupation de la jeunesse.

(ROLLIN.)

0 4 2
ce re ne

Très apte à discerner | le vrai, Quintilien
Aura déniaisé | maint rhétoricien.

de ne se
1 2 0

TACITE (54-130).

Témoin ou à peu près des temps les plus malheureux, Tacite en a laissé la plus impérissable peinture. Jamais la dignité de la conscience n'a protesté plus éloquemment contre la servilité et l'oppression. Ses écrits sont la voix du genre humain dégoûté par la bassesse des flatteurs, et effrayé par la hideuse cruauté d'un Néron, par les désordres d'un Vitellius et la folie d'un Domitien... Inimitable dans la narration, inimitable dans l'art de saisir et de représenter les mouvements divers qui passionnent les foules, il l'est plus encore pour pénétrer les replis tortueux d'une âme perverse. Peut-on rien imaginer qui dépasse la vivacité des portraits qu'il nous laisse? Où trouver qui puisse égaler les touches dont il a su peindre Tibère, Séjan, Agrippine, Helvidius Priscus, Thraséas, Cremutius, Cordus, Agricola, les sénateurs et les prétoriens?

(GIDEL.)

0 5 4
ce le re

Pour les grands scélérats | Tacite n'est pas ten-
dre;

Néron, Domitien, | qu'il excelle à les rendre!

de me ce
1 3 0

PLUTARQUE (50-140).

Le parallélisme est le trait caractéristique des biographies de Plutarque : en les opposant les uns aux autres, il fait mieux ressortir la physionomie et le caractère des grands hommes. Mais il arrive souvent que le parallèle est plus ingénieux que vrai. « L'exactitude, condition première de toute comparaison, dit M. Talbot, manque à ces rapprochements essayés sur une longue série de grands hommes, et le biographe est conduit tantôt à fausser les traits pour créer des ressemblances, tantôt à raffiner pour expliquer les différences. Afin que cette parité fût juste et complète, il faudrait supposer que la Providence, par une sorte de jeu ou de mécanisme uniforme, s'est plu à faire paraître sur deux théâtres divers et éloignés des personnages et des scènes identiques, et à donner deux fois au monde le même spectacle... » On lui reproche en outre de trop négliger les grands faits, de ne pas contrôler avec assez de soin ses anecdotes, d'être crédule, de viser à l'effet, de sacrifier parfois la vérité à l'envie de plaire, enfin d'aimer trop les digressions morales.

(BLANLOEIL.)

0	5	0
se	le	se

Plutarque, s'il a su | dans maint beau parallèle
Toujours intéresser, | fut-il toujours fidèle ?

le	re	se
1	4	0

PTOLÉMÉE (100-170).

Suivant Ptolémée, la Terre est au centre de l'Univers et tous les astres tournent autour d'elle, d'abord chaque jour, ensuite dans des espaces de temps égaux à cause de leurs révolutions apparentes, suivant des courbes épicycloïdales, uniquement engendrées par des cercles qui roulent les uns sur les autres.

(Un million de faits.)

Ce système entièrement basé sur les apparences fut renversé par Copernic, qui trouva une explication simple et rationnelle du mouvement planétaire en plaçant le soleil au centre de notre système.

(Dictionnaire GUÉRIN.)

4 0 0
 de ce se
Ta thèse audacieuse | et pleine, ô Ptolémée,
De contradictions, | ne fut pas confirmée.
 de cue ce
 1 7 0

MARC-AURÈLE (121-180).

Au milieu des périls de la guerre contre les Marc-mans, sur les rives du Danube, l'empereur Marc-Aurèle écrivit les admirables maximes de la sagesse stoïcienne dans les douze livres de son ouvrage intitulé : *Εἰς ἑαυτόν*. Pour lui la vertu était l'unique bien, le mal l'unique peine. Tout le reste était indifférent. Il était sévère pour lui-même, juste et bienveillant pour les autres, excepté pour les chrétiens, contre lesquels il ordonna la quatrième persécution.

(DURUY.)

	1	2	1	
	dé	nè	te	
Tes écrits dénotaient la vertu, Marc Aurèle;				
Mais au Christ tu faisais une guerre cruelle.				
	te	fe	se	
	1	8	0	

GALIEN (131-201).

Galien expliquait tous les phénomènes physiologiques et morbides avec la théorie des quatre humeurs fondamentales (sang, bile, atrabile et pituite dont la crase était le juste tempérament).

Sa doctrine fut acceptée par les Arabes et par eux transportée en Occident. C'est seulement vers le xvi^e siècle que le galénisme a disparu effacé par les doctrine chimiques.

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

^{1 3 1}
 de me de
 Galien, démodé, | sur quatre humeurs se base :
 Leur empire est funeste : | il recherche leur
^{ne se te}
^{2 0 1} crase

TERTULLIEN (160-240).

Après avoir écrit l'*Apologétique* qu'il adressa aux proconsuls romains, non pour leur demander grâce, mais pour leur faire comprendre tout ce qu'il y avait d'odieux et d'insensé dans la haine qu'ils portaient aux chrétiens, après avoir écrit le livre des *Prescriptions* où il réfutait à l'avance toutes les hérésies, en leur opposant un raisonnement inexpugnable contre lequel elles devaient toujours échouer, Tertullien eut le malheur de tomber lui-même dans l'hérésie des montanistes. Il est vrai qu'il les abandonna plus tard mais sans rentrer dans le sein de l'Église, hors de laquelle il n'y a point de salut.

(MAUNOURY.)

1	6	0	
te	che	se	
Pour les catéchisés plaida Tertullien ;			
Plus tard d'une hérésie il se fit le soutien.			
ne	re	se	
2	4	0	

ORIGÈNE (185-253).

L'écrit le plus célèbre d'Origène est celui qu'il publia contre Celse, philosophe épicurien, pour réfuter les calomnies que ce philosophe païen avait publiées contre les chrétiens. On regarde cet ouvrage comme l'apologie la plus complète de la religion chrétienne qui nous soit restée de l'antiquité.

(MAUNOURY.)

1 8 5
de ve le
Origène dévoile | en Celse le sophiste;
Nous chrétiens, nous l'aimons, | c'est notre apo-
ne le me
2 5 3 logiste.

ATHANASE [Saint] (296-373).

Saint Athanase aida au triomphe de l'orthodoxie contre Arius qui attaquait la personne du Fils de Dieu et son essence égale à celle du Père. Sa vie tout entière fut consacrée à cette grande cause pour laquelle il souffrit sans jamais céder. Saint Alexandre, en mourant, le désigna comme son successeur au siège épiscopal d'Alexandrie; le clergé et le peuple ratifièrent ce choix. Alors commença pour lui cette vie d'orages et de combats en faveur de l'orthodoxie dont il fut l'intrépide défenseur. Calomnié, poursuivi, exilé, il resta inébranlable comme la vérité dont il était l'organe. Cinq fois il fut dépossédé de son siège, et, pendant quarante-six années d'épiscopat, il en passa vingt en exil, mais il ne sut ni dévier, ni transiger, ni se laisser décourager et abattre. Est-il un plus noble caractère, un exemple plus grand de l'intrépidité appuyée sur la conviction et la conscience!

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

	2	9	6	
	ne	be	je	
Souffrant pour un objet	grandiose, Athanase			
Flétrit les manquements	d'Arius qui l'écrase.			
me	que	me		
3	7	3		

AMBROISE [Saint] (340-397).

...Le paganisme, qui désormais était moins un culte qu'un parti, fit un dernier effort, soutenu par l'éloquence de Symmaque, sénateur et préfet de Rome. Il demandait le rétablissement de l'autel de la Victoire, supprimé par Gratien... On conçoit aisément combien saint Ambroise, animé de la ferveur et de la sainte jalousie de son culte, devait repousser avec avantage les faibles assertions de Symmaque... « Comment puis-je vous croire, vous qui confessez que vous ne savez pas ce que vous adorez? » Combien ces vives affirmations, cette certitude de croyance, ne donnaient-elles pas d'ascendant à saint Ambroise ! La victoire du christianisme est là. Ses disciples étaient fervents et convaincus ; ils savaient, ils croyaient, ils voulaient ; tandis que leurs adversaires erraient, accablés d'avance par le doute, entre les fables insoutenables du polythéisme et les subtiles explications de la philosophie, à la lueur faible d'un déisme qu'ils n'osaient avouer.

(VILLEMAIN.)

3	4	0	
me	re	se	
Ambroise, ma raison approuve qu'on attaque			
Jupin ; j'aime beaucoup ta réponse à Symmaque.			
me	be	cue	
3	9	7	

JEAN CHRYSOSTOME [Saint] (347-407).

Le plus célèbre des Pères grecs, saint Jean Chrysostome ou Bouche d'or, passa par le barreau avant d'aborder la chaire chrétienne dont il fut l'oracle pendant la révolte d'Antioche, sa ville natale, pour apaiser les passions du peuple, consoler ses misères et calmer les ressentiments de Théodose. Appelé plus tard au siège de Constantinople, il y déploya le même zèle et la même éloquence ; mais les intrigues d'une cour corrompue parvinrent à le déposséder, et ce glorieux apôtre de la foi chrétienne mourut dans l'exil, abreuvé d'outrages. Cette vie de dévouement et d'éloquence, terminée par le martyre, est une des plus belles pages de l'histoire du christianisme, comme les discours de l'orateur sont les plus magnifiques monuments du génie chrétien.

(GÉRUZEZ.)

3 4 7
me re que
Ta parole homérique | était d'or, Chrysostome,
Tu bravas la bourrasque : | on t'exila, saint
re se que
4 0 7 homme.

JÉRÔME [Saint] (340-420).

Le pape Damase confia à Jérôme la correspondance avec les évêques et le chargea en même temps d'une révision critique des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ce grand travail avait pour but de restaurer le texte biblique, de le traduire en latin, soit sur le texte hébreu, soit sur le texte grec des *Hexaples* d'Origène. C'est cette version que l'Église catholique a adoptée sous le nom de *Vulgate*. Jérôme joignait à ces occupations la direction des âmes ; il assistait de ses conseils et de ses pieuses exhortations d'illustres dames romaines telles que Marcella, Albina, Asella, Paula avec ses filles Blesilla et Eustochia.

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

Dans ses *Lettres* tout tourne à l'instruction morale, à la direction de l'âme, l'éloge comme la censure. Aussi les orateurs sacrés du XVII^e siècle, Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, les ont-ils profondément méditées et souvent citées.

(CHARPENTIER.)

	3	4	0
	me	re	ce

Jérôme, ton commerce | est salubre à l'âme :

L'Église se prononce | et la Vulgate acclame.

re	ne	ce
4	2	0

AUGUSTIN [Saint] (354-430).

Sainte Monique par ses prières et ses larmes demandait à Dieu la conversion de son fils ; mais Augustin, retenu par ses honteuses passions, résistait à la grâce. Un jour qu'il se trouvait seul au fond d'un jardin, en proie à une vive agitation, il entendit une voix qui lui dit : « Prends et lis. » Il ouvrit au hasard les Épîtres de saint Paul, et lut ces paroles : « Ne vivez pas dans les festins, dans l'ivresse, dans les plaisirs et les impudicités : mais revêtez-vous de Jésus-Christ. » Convaincu que ces paroles lui étaient adressées, Augustin résolut de recevoir le baptême. Dans ses *Confessions* il nous raconte lui-même ses fautes, ses regrets, ses aspirations, ses déceptions, ses luttes intérieures avant sa conversion : son cœur est agité jusqu'à ce qu'il trouve en Dieu son repos. Ces *Confessions* renferment des pages touchantes ; elles nous révèlent toutes les belles qualités de l'âme de saint Augustin, particulièrement son affection pour sa mère, ainsi que la sollicitude de la pieuse Monique pour la conversion de son fils.

(BLANLOEIL.)

3	5	4
me	le	re

Augustin malheureux | s'amende et se confesse
Grâce à tes Oremus, | Monique, à ta tendresse.

re	me	se
4	3	0

JUSTINIEN (484-565).

Théodose II chargea huit jurisconsultes de réunir toutes les lois antérieures à son règne en un code méthodique : ce fut le Code Théodosien. Justinien reprit cette idée. Tribonien, aidé d'une commission de dix jurisconsultes, rédigea un recueil des constitutions impériales, qui désormais eut seul force de loi. C'est le Code Justinien (529), dont la révision, faite six ans plus tard par Tribonien et Dorothee, nous est seule parvenue... La législation de Justinien consacre les doctrines les plus hautes de la philosophie et du christianisme : l'homme est naturellement libre ; l'esclavage est contraire au droit ; la femme et les enfants sont protégés ; tous les enfants ont droit à une part égale de l'héritage paternel ; la propriété est inviolable, etc. Justinien est resté pour tout le moyen âge la personnification de la jurisprudence ; la célèbre fresque de Raphaël, où l'on voit Tribonien remettant à l'empereur les tables du Code, en fait foi. On a pu saluer le droit romain du nom de raison écrite ; le monde moderne vit encore sur ses principes.

(JALLIFFIER et VAST.)

⁴ ⁸ ⁴
 re fe re
Pour ton code très fort, | faisons, Justinien,
Ton éloge, louons | aussi Tribonien.
 ^{le} ^{ge} ^{le}
 ⁵ ⁶ ⁵

GRÉGOIRE LE GRAND [Saint] (540-604).

Le chant de saint Grégoire ou chant grégorien a sa tonalité, son rythme et sa notation. Ayant absorbé ou éclipsé l'*ambrosien* en usage à Milan, il devint le chant de toute l'Église latine. La notation grégorienne n'était à l'origine qu'une simple accentuation, une combinaison d'accents graves ou aigus, répondant aux sons graves et aigus qui sont les éléments à la fois mélodiques et rythmiques du chant. Cette notation dite *neumatique* fut remplacée au XI^e siècle par la notation *guidonienne* qui tout en marquant comme l'ancienne le rythme ou le phrasé du chant précisait de plus les intervalles des sons.

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

5	4	0	
le	re	se	
Tu régularisas le chant, grand saint Grégoire,			
D'Arezzo chassera ton neume transitoire.			
che	se	ra	
6	0	4	

MAHOMET (570-632).

Grâce à sa merveilleuse éloquence, à son art délicat de séduire et de charmer les âmes, Mahomet sut faire des Arabes un peuple qui prit conscience de son unité et qui, bien que dispersé, retrouva toujours dans la Mecque sa première patrie et dans le *Coran* son *credo* religieux et son code politique.

Dès le lendemain de la mort de Mahomet commença la conquête arabe qui, pendant un siècle, se répandit avec une irrésistible violence depuis l'Indus jusqu'aux bords de la Loire.

(JALLIFIER et VAST.)

	5	7	0	
	le	que	ce	
Grâce à ton éloquence,				au Coran, Mahomet,
L'Arabe au loin chemine				et les peuples soumet.
	che	me	ne	
	6	3	2	

CHARLES MARTEL (689-741).

Il y eut sept jours d'attente solennelle; pendant sept jours le Nord et le Midi s'observèrent avec haine et terreur. Enfin la rencontre eut lieu entre Poitiers et Tours; les Sarrasins multiplièrent les charges contre la rude infanterie des Francs, sans pouvoir l'entamer. Tout à coup ils tournèrent bride en apercevant derrière eux leur camp au pillage. Eudes les avait tournés. Ils ne réussirent pas à sauver leur butin. Le lendemain ils avaient abandonné ce qui restait de leur camp. Charles, qui les avait écrasés de son marteau d'armes, mérita à la suite de cette mémorable journée le surnom de Charles Martel.

(JALIFFIER et VAST.)

	6	8	9
	che	fe	pe
Honneur au chef pieux, gloire à Charles Martel			
Qui sauva les chrétiens du Sarrasin cruel.			
	ke	re	te
	7	4	1

ALCUIN (735-804).

Alcuin fonda, sous les auspices de Charlemagne, plusieurs écoles à Paris, à Tours, à Aix-la-Chapelle et dirigea lui-même l'école dite palatine qu'il tenait, dans le palais du prince, et à laquelle étaient jointes une bibliothèque et une sorte d'académie dont l'empereur lui-même faisait partie. Charlemagne l'employa dans diverses négociations et lui donna plusieurs riches abbayes.

Théologien, philosophe, grammairien, poète, mathématicien, astronome, il savait l'hébreu, le grec, le latin ; il possédait, en un mot, toutes les connaissances de son temps. Il composa de nombreux ouvrages. Ses poésies sont assez remarquables et sa correspondance avec Charlemagne est curieuse pour l'histoire de son temps.

(DEZOBRY et BACHELET.)

7	3	5
ke	me	le

Alcuin cumulait : | diplomate, linguiste,
Eminent professeur, | abbé, poète, artiste.

fe	se	re
8	0	4

ALFRED LE GRAND (849-901).

Alfred le Grand luttait contre les Danois, maîtres d'une grande partie de l'Angleterre. D'abord vaincu, obligé de fuir, il se cacha chez un pâtre, attendant le moment favorable. Quand il le crut arrivé, il se déguisa en scalde, pénétra dans le camp des ennemis, vit leurs positions, apprit leurs plans, les attaqua à la tête des siens, les défit, les chassa de son royaume et repoussa également les pirates normands conduits par Hastings. Dans son *Testament*, souvent imprimé, on lit ces paroles remarquables : « Les Anglais doivent être aussi libres que leurs pensées. »

(GUÉRIN.)

	8	4	9	
	fe	re	pe	
Alfred le Grand	frappa		le Danois, le Normand.	
L'Angleterre	possède		encor son testament.	
	pe	se	de	
	9	0	1	

FERDOUCY (940-1020).

Le véritable nom du grand poète de la Perse est Aboul-Kasim-Mansour. Ferdoucy qui veut dire « paradisiaque » est un titre d'honneur décerné au poète et ce titre est devenu son nom populaire. Le *Châh-Nâmeh* n'est pas une épopée au sens propre du mot. C'est plutôt une composition mystique et historique qui puise son inspiration dans le sentiment national, enfermant dans son plan poétique-ment conçu le mythe, la légende et l'histoire et les subordonnant à une unité artificielle. Ferdoucy fait preuve d'une étonnante variété de talent et ne montre pas moins d'art à passer du terrible au gracieux, de l'héroïque à l'idyllique, du tragique au romanesque.

(Charles SIMOND.)

9 4 0
 pe re se
 Le poète persan | « Ferdoucy », bien nommé
 Charma sa nation | avec son « Châh-Nâmeh ».
 se ne ce
 (1) 0 2 0

ANSELME [Saint] (1033-1109).

Le célèbre argument de saint Anselme, qu'on appelle preuve ontologique, reproduit par Descartes, peut se résumer de la manière suivante : « L'insensé qui rejette la croyance en Dieu conçoit cependant un être élevé au-dessus de tous ceux qui existent, ou plutôt tel qu'on ne peut en imaginer un qui lui soit supérieur. Seulement il affirme que cet être n'est pas. Mais par cette affirmation il se contredit lui-même, puisque cet être, auquel il accorde toutes les perfections, mais auquel en même temps il refuse l'existence, se trouverait par là inférieur à un autre qui à toutes ces perfections joindrait encore l'existence. Il est donc, par sa conception même, forcé d'admettre que cet être existe, puisque l'existence fait une partie nécessaire de cette perfection qu'il conçoit. »

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

(1) 0 3 3
se me me

On retrouve en soi-même, | Anselme, ton idée
Qui réfute si bien | la thèse de l'athée.

te se be
(1) 1 0 9

ABÉLARD (1079-1142).

Abélard, célèbre par sa passion pour Héloïse, son élève, combattit le réalisme en lui substituant un autre système : le conceptualisme d'après lequel les universaux sont considérés comme des conceptions de l'esprit. Ses doctrines, se rapprochant de l'arianisme sur la grâce, du nestorianisme sur la personne de Jésus-Christ, furent condamnées au concile de Soissons et à celui de Sens.

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

(1) 0 7 9
se cue pe

Abélard s'occupa | puis s'éprit d'Héloïse
Ses concepts, sa doctrine | irritèrent l'Eglise.

te re ne
(1) 1 4 2

BERNARD [Saint] (1091-1153).

...Abélard se plaignit des attaques de saint Bernard et demanda lui-même une discussion publique sur ses doctrines devant le concile de Sens. Saint Bernard, quoique moins exercé que son adversaire aux finesses de la dialectique, accepta la lutte et fit le procès aux erreurs d'Abélard devant cette assemblée solennelle à laquelle assistait le roi de France avec tout ce qu'il y avait de distingué dans l'Église et dans l'État. Il paraît que ses arguments furent vigoureux et irrésistibles puisqu'Abélard ne sut rien y répondre, qu'il resta interdit, confus, et se contenta d'en appeler au pape. Il n'en fut pas moins condamné par le concile et la sentence fut ratifiée à Rome.

(GUÉRIN.)

Saint Bernard est le plus grand nom du XII^e siècle. On le trouve mêlé à toutes les affaires importantes de son temps... Les rois le consultent et le chargent des négociations les plus délicates. En France, à Vézelay; en Allemagne, dans un grand nombre de villes, il prêche la guerre contre les infidèles : à sa voix, Louis VII et Conrad III entreprennent la seconde Croisade.

(BOUÉDRON.)

(1) 0 9 1
se pe te
Saint-Bernard qui dispute | à Sens contre Abélard
D'une croisade est l'âme, | il parle et Conrad part.
de le me
(1) 1 5 3

VILLEHARDOUIN (1155-1213).

Les *Mémoires* de Villehardouin sont le récit de la quatrième Croisade, dont le but était la délivrance de la Terre Sainte, et qui eut pour résultats la prise de Constantinople et l'établissement d'un empire français en Orient. Narrateur sincère, Villehardouin ne parle que de ce qu'il a vu, ou, s'il parle sur ouï-dire, il nomme et compte ses témoignages.

(NISARD.)

Il n'embarrasse jamais son récit de ses réflexions personnelles : il reproduit les faits nettement et sans commentaires. Son style est grave, concis. Il a une certaine roideur militaire qui tient au caractère de l'homme et à l'enfance de la langue. Les phrases sont courtes et nettes, les tournures vives et peu variées ; elles ont quelque chose de l'allure brusque et anguleuse du soldat.

(DEMOGEOT.)

(1) 4 5 5
de le le

**Croisé rude, loyal, | Geoffroy Villehardouin
Raconte nettement | ce dont il fut témoin.**

ne le me
(1) 2 1 3

THOMAS [Saint] (1227-1274).

Saint Thomas a été surnommé le Docteur angélique, l'Ange de l'école. De tous les scolastiques il est sans contredit le plus profond, le plus judicieux et le plus net... Son œuvre est le plus grand effort du génie du moyen âge pour concilier deux éléments qui semblent pourtant bien différents, la philosophie humaine et la philosophie divine, Aristote et le christianisme : fixer sur tous les points l'orthodoxie religieuse et l'orthodoxie philosophique, voilà le but de la *Somme de théologie* : elle nous révèle toute la philosophie de saint Thomas, en même temps qu'elle est le reflet complet et fidèle de la scolastique; c'est-à-dire de la théologie considérée comme science universelle... C'est à proprement parler le catéchisme de la foi : « la foi, dit le Père Lacordaire, y est ramenée à la raison, et la raison à la foi avec une suite et un empire qui ne sont comparables à rien et qui resteront à jamais le désespoir des apologistes autant que la source où puisera leur génie. »

(GUÉRIN.)

(1) 2 2 7
ne ne que

Toujours très canonique | est, Saint-Thomas, ta
Tuparles, nous croyons; angélique on te nomme.

ne cue re
(1) 2 7 4

BACON (1214-1294).

Roger Bacon, moine franciscain, eut le premier l'idée de la réforme du calendrier Julien, exécutée deux siècles plus tard par le pape Grégoire VIII : il signala à Clément IV l'erreur qui provenait d'un écart de onze minutes dans le comput adopté et qui produisait un jour de trop au bout de cent trente années. Bacon saisit aussi le côté faible du système de Ptolémée, et présagea de loin les grandes découvertes de Copernic, de Galilée et de Newton. Il devina la réflexion et la réfraction de la lumière, sa propagation, les causes de l'arc-en-ciel, le mécanisme de l'œil, les lois du microscope et du télescope ; il expliqua le flux et le reflux de la mer par l'attraction de la lune. En chimie, il donna la formule de la poudre à canon, qu'il avait sans doute puisée chez les Arabes et il présagea la machine à vapeur ; en alchimie, il crut à la transformation des métaux en se basant sur les opérations que produit la nature.

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

(1) 2 4 4
ne te re

**C'est un divinateur, | Roger Bacon, un sage,
C'est par lui qu'on apprend | de la poudre l'usage.**

(1) 2 9 4
ne pe re

JOINVILLE (1224-1319).

Grâce à Joinville on peut suivre le roi saint Louis dans son intérieur, dans ses habitudes de conversation et de propos, aussi bien que dans ses exploits et dans ses guerres. Si la figure de ce saint est devenue aussi reconnaissable et presque aussi populaire que celle de Henri IV, c'est à Joinville qu'on le doit.

(SAINTE-BEUVE.)

Sa facile et vive gaieté se répand sur son récit et l'âme de ce tour d'esprit que La Fontaine appelait enjouement. Tout est nouveau, tout est extraordinaire pour lui : le Caire, c'est Babylone ; le Nil, c'est un fleuve qui prend sa source dans le paradis ; il a de ces notions particulières sur beaucoup de choses ; mais, quant aux faits véritables, on ne saurait trouver plus naïf témoin.

(VILLEMAIN.)

(1) 2 2 4
ne ne re

Joinville nous narra | les gestes de Louis ;

Il vit le monde en beau | dans ses naïfs récits.

(1) 3 1 9
me de be

DANTE ALIGHIERI (1265-1321).

Après avoir combattu contre les Gibelins proscrits de Florence, Dante favorisait le parti des Blancs de Pistoia qui étaient Gibelins, et, quand il se forma à Florence un parti des Blancs, Dante y entra ouvertement. Les Noirs, c'est-à-dire les Guelfes exaltés, l'accusèrent d'avoir vendu la justice, l'éloignèrent sous prétexte d'une ambassade auprès de Boniface VIII qui était son ennemi, et le condamnèrent en son absence à une amende énorme de 5.000 florins, payables en trois jours, faute de quoi ses biens seraient pillés, détruits et confisqués. Florence fut en ce moment en proie à une épouvantable guerre civile de cinq mois, mais où les Guelfes l'emportèrent. De ce moment date le long exil du Dante qui ne finit qu'avec sa mort. Il voulut d'abord revenir de force avec les Gibelins proscrits. Repoussé, il s'éloigna seul et pour toujours. Il composa, dit-on, lui-même son épitaphe qui est un dernier cri de haine contre son ingrate patrie. « Ci-git Dante, le proscrit, l'enfant de Florence qui fut pour lui une dure marâtre. »

(Henri VAST.)

(1) 2 6 5
 ne je le rence.
Ces gens haineux, jaloux, | Dante, tiennent Flo-
Leur inhumanité | t'ôte toute espérance.
 me ne le
 (1) 3 2 1

PÉTRARQUE (1304-1374).

L'absence n'avait pu guérir Pétrarque de son amour ni adoucir les rigueurs de Laure. Il la retrouva aussi réservée, aussi sévère qu'auparavant. Ce fut alors qu'il prit plus de goût pour la solitude et pour le séjour enchanté de Vaucluse. Il s'y retirait souvent : il errait au bord des eaux, dans les bois, sur les montagnes. Il calmait les agitations de son âme en les exprimant dans ses vers. Ceux qu'il fit à cette époque de sa vie ont cette expression vraie et mélancolique qui ne peut venir que d'un cœur profondément touché. Il cherchait inutilement des consolations dans la philosophie ; il essaya d'en trouver dans la religion. Il avait connu à Paris un religieux augustin nommé Denis de Robertis, l'un des plus savants hommes de son temps. Charmé de trouver un compatriote dans un pays qu'il regardait comme barbare, il lui avait ouvert son cœur. ... Il en obtint sans doute de très bons conseils, et prit pour se guérir de son amour d'excellentes résolutions, mais il suffisait d'un coup d'œil de Laure pour les faire évanouir.

(GINGUENÉ.)

(1) 3 0 4
me se re

L'amour démesuré | de Pétrarque pour Laure
Le mine, l'amaigrir | mais fait ses chants éclore.

me gue re
(1) 3 7 4

BOCCACE (1313-1375).

Boccace a recueilli ses *Nouvelles* dans les vieux contes gaulois, dans les fabliaux en vogue, et aussi dans le domaine public. Ses récits sont très variés : ils sont pleins de naïveté, de grâce et de naturel. Le *Decaméron* fut pour la prose italienne ce que la *Divine Comédie* avait été pour la poésie : il la fixa. Cet ouvrage a donc une grande importance au point de vue de la langue. Son influence s'exerça d'ailleurs bien au delà des bornes de l'Italie ! Le *Decaméron* fut imité dans toutes les langues de l'Europe. En Angleterre Shakspeare, Chaucer, Dryden ; en France, la reine de Navarre en composant ses *Cent Nouvelles nouvelles*, La Fontaine en écrivant ses *Contes*, Voltaire, Alfred de Musset s'inspirèrent des contes de Boccace... Mais on ne saurait trop flétrir l'immoralité de Boccace ; ils donnent une triste idée des mœurs du xiv^e siècle. Les *Contes* de Boccace furent mis à l'index par l'autorité ecclésiastique, et ils ne purent circuler qu'après de nombreux retranchements.

(BLANLŒIL.)

(1) 3 4 3
me de me
Nous flétrissons, Madame, | en Boccace un auteur
Dans ses thèmes galants | démoralisateur.
me que le
(1) 3 7 5

FROISSART (1337-1410).

Le mérite de Froissart, c'est d'avoir été le peintre fidèle de la vie féodale de son temps. Fêtes, tournois, carrousels, brillantes chevauchées, voilà ce qu'il décrit avec la vivacité d'un témoin enthousiaste de ces sortes de spectacles ; il nous remet sous les yeux la vive image des cours d'alors avec leur galanterie, leurs mœurs et leurs costumes. Non moins vrai est le tableau qu'il trace de la vie des camps, des guerres sans cesse renaissantes, des prouesses chevaleresques, comme aussi de l'incendie des villes et des massacres. En un mot, tout le monde féodal du xiv^e siècle avec ses vices et ses vertus, ses misères et ses grandeurs, revit dans le récit vif, animé et pittoresque de Froissart. Son style est brillant, plein de mouvement et de couleur. La diffusion et la prolixité sont ses plus grands défauts. Ce charmant conteur se laisse entraîner par sa verve et prend plaisir à tout dire.

(BLANLŒIL.)

(1) 3 7
me me gue

**Vrai, vif et même gai, | le chroniqueur Froissart
Rend les traditions | du châtelain soudart.**

re de de
(1) 4 1 0

GERSON (1363-1429).

Dans son principal ouvrage, la *Théologie mystique*, Gerson s'attache à montrer combien la théologie mystique l'emporte sur la spéculative. La théologie spéculative ne parle qu'à l'esprit de l'homme ; la théologie mystique, en même temps qu'elle parle à son esprit en lui donnant l'intuition de la vérité, parle surtout à son cœur en y faisant naître l'amour ; or, l'amour vaut mieux que la simple connaissance. La théologie mystique est seule propre à rendre l'homme heureux en mettant dans son âme une paix parfaite ; la science spéculative au contraire est souvent pleine de trouble et ne produit que des fatigues sans fruit.

(*Prælectiones philosophicæ.*)

(1)	3	6	3
	me	je	me
Gerson n'aima jamais la Spéculation,			
Lui qui prônait bien haut la Contemplation			
	re	ne	be
(1)	4	2	9

ORLÉANS [CHARLES D'] (1391-1465).

Ce qui distingue particulièrement les poésies du duc Charles d'Orléans entre toutes les autres, c'est la délicatesse dans le sentiment, la grâce dans la pensée, le bon goût dans l'expression; la recherche dans le style.

(CHAMPOLLION-FIGEAC.)

Les poésies de Charles d'Orléans manquent un peu d'originalité et de variété. On lui reproche avec raison ses froides allégories empruntées au *Roman de la Rose*.

(BLANLŒIL.)

Il a composé plus de trois cents rondels.

(1) 3. 9 1
me be te

D'Orléans m'habitue | au rondel gracieux,

Il a des vers jolis | mais combien d'ennuyeux !

re je le
(1) 4 6 5

GUTENBERG (1400-1468).

...Alors commença pour Gutenberg une succession de dégoûts sans nom et d'injustices sans égales. Fust, par d'odieux artifices, le dépouilla, l'expulsa de Mayence, le condamna à une vie errante et misérable ; et tandis que l'invention prospère et va bientôt remplir le monde, l'inventeur expire, tardivement arraché par l'archevêque de Mayence à une détresse profonde. Peut-être son nom, disgracié comme lui, aurait péri si Jean Schœffer, fils de l'associé Schœffer, dans un élan de justice qu'on peut dire providentiel, n'eût écrit ces mots sur un livre sorti de ses presses en 1505 : « C'est à Mayence que l'art admirable de la typographie a été inventé par l'ingénieux Jean Gutenberg, l'an 1450, et postérieurement amélioré et propagé pour la postérité par les travaux de Fust et de Schœffer. »

(Hippolyte DURAND.)

(1) 4 0 0
re ce se

Gutenberg, précieuse | est ton invention.

Mais que d'ouvrages vains | vont à l'impression!

(1) 4 6 8
re ge ve

VILLON (1431-1484).

Villon, bachelier et maître ès-arts à vingt ans, se jeta dans une vie de plaisirs et de désordre qui le mena au pied de la potence vers 1459. Le Parlement commua sa peine, à la prière de Charles d'Orléans. Deux ans plus tard, Louis XI, « le bon roi Louis XI », délivrant divers prisonniers après son sacre, le tira de la prison épiscopale de Meung-sur-Loire... Au milieu des excès, des misères, des hontes d'une telle vie, la muse garde à Villon ses caresses ; elle ne l'abandonne ni au cabaret, où il chante, ni dans la prison où il regrette « sa jeunesse folle ». C'est que ce misérable, marqué par le fouet du bourreau, est faible plutôt que vicieux, dévoyé plutôt que pervers. Il s'attendrit quand il parle de sa mère, « la povre femme » ; il a des réveils d'honneur ; il n'oublie pas Jeanne la Lorraine « qu'Anglais bruslèrent à Rouen ». Il vaut mieux que sa destinée. La *Ballade des Dames du temps jadis* mérite d'être dans la mémoire de tous les gents de goût.

(BYAIS.)

(1) 4 3 1
re me te

**Villon fut tourmenté, | marqué, mis au carcan ;
Pardonnons ses travers | au poète d'antan.**

re ve re
(1) 4 3 4

COLOMB [CHRISTOPHE] (1436-1506).

Après huit années d'une lutte héroïque contre la misère, les refus, les outrages et les railleries, Colomb obtint de la reine Isabelle les moyens de découvrir le nouveau monde. Au retour de son troisième voyage, il fut ramené en Espagne chargé de chaînes par les ordres du commissaire royal Boabdilla. Le peuple brisa ses chaînes et Isabelle l'accueillit avec faveur. Mais Ferdinand refusa de lui rendre ses titres d'adelantado et de vice-roi. Après son dernier voyage, il revint pauvre, fut disgracié par Ferdinand et mourut dans la misère à Séville, exigeant qu'on plaçât avec lui dans la tombe les fers qu'il avait portés. Christophe Colomb était assez grand pour avoir mérité l'ingratitude de ses contemporains.

(VAST.)

(1) 4 3 6
 re me ge vers
 Au lieu de rendre hommage | à Colomb, un per-
 Que l'Espagne le sache ! | apporte quoi?...des fers!
 le se che
 (1) 5 0 6

COMMINES (1445-1509).

L'histoire se révèle dans les *Mémoires* de Philippe de Commines... Nous avons affaire à un homme d'État, qui juge les hommes et les choses sans s'amuser de sa matière, comme Froissart, et sans la travestir, comme Christine de Pisan et les chroniqueurs bourguignons. ... Je vois dans Commines, des causes et des effets, les passions et ce qu'elles font faire de fautes, les desseins secrets sous les apparences publiques ; moins de costumes que dans Froissart, mais plus d'hommes ; je vois les mobiles politiques de l'époque semblable à ceux de toutes les époques : je vois pourquoi certaines entreprises échouent et pourquoi d'autres réussissent ; lequel eût le mieux valu, dans certaines affaires, du courage et de la prudence. Je n'assiste plus, comme dans Froissart, à un vain spectacle dont le sens et la moralité m'échappent. Je sens mon jugement se fortifier du jugement d'un homme supérieur qui m'apprend à connaître mon temps par le sien.

(NISARD.)

(1) 4 4 5
re re le

Historien réel, | homme d'État, Commine

Nous fait voir qu'il sait bien | vers quel but il chemine.

le se he
(1) 5 0 9

ALBUKERQUE (1453-1515).

Alphonse d'Albuquerque fut le véritable créateur de l'empire portugais des Indes. Il prit et fortifia Socotora, à l'entrée de la mer Rouge, Ormuz à l'entrée du golfe Persique. Le roi de Perse lui réclamait un tribut : il lui montra ses boulets et ses grenades : « Voilà, dit-il, les tributs du roi de Portugal. » Il fit de Goa la grande capitale des établissements portugais. La prise de Ceylan et de Malacca, des tributs imposés aux rois de Pégou et de Siam, des établissements créés dans les îles de la Sonde complétèrent la conquête.

(VAST.)

Parti pour les Indes en 1506 avec Tristan d'Acunha, il fonda avec lui une forteresse dans l'île de Socotora; puis avec six navires alla saccager et presque détruire Mascate, soumettre Ormuz malgré sa flotte et ses armements formidables et se rendre ainsi maître de la navigation du golfe Persique comme par Socotora il surveillait la mer Rouge.

(DEZOBRY ET BACHELET.)

(1) 4 5 3
re le me

**Des Indes brillamment, | Albuquerque, tu fais
Avec une flottille | un pays portugais.**

le te le
(1) 5 1 5

VINCI [LÉONARD DE] (1452-1519).

Léonard de Vinci, admirablement doué, ardent et infatigable, avait également étudié la poésie, la musique, les mathématiques, l'architecture, la sculpture et la peinture et il ne possédait pas ces sciences diverses superficiellement, mais il devançait ses contemporains en chacune d'elles... Dans un concert où l'on avait fait un appel à tous les artistes d'Italie, il chante des vers de sa composition, accompagnant sa voix avec une lyre qu'il avait perfectionnée et remporte la palme... Il exécute des travaux curieux de mécanique, comme ce lion automate, qui vint au devant de Louis XII, lors de son entrée à Milan, et qui s'ouvrit le flanc pour laisser voir l'écusson de France... Il fait le modèle de la statue colossale de François Sforza à cheval, pour laquelle 200.000 livres de bronze devaient être employées, et il rédige à cette occasion un traité complet de l'anatomie du cheval. A Milan, il peint, pour le couvent de Sainte-Marie des Grâces, la *Cène*, son chef-d'œuvre, maintenant bien dégradée, sorte de belle ruine, où l'on fait volontiers pèlerinage artistique, comme au Colisée.

(GABORIT, Henri VAST.)

(1) 4 5 2
re le gne
Vinci, sculpteur hors ligne, | habile en mécani-
Pince le luth et peint | sa Cène magnifique. que
le te pe
(1) 5 1 9

RAPHAEL (1483-1520).

Dans la décoration des galeries que l'on a appelées *Loges*, nous voyons cinquante-deux compositions prises dans la suite de la Bible jusqu'à Notre Seigneur, qui est représenté dans la *Cène* avec ses apôtres... Dans les quatre salles que l'on appelle *Stanzes*, Raphaël continue cette histoire de la religion envisagée au point de vue le plus élevé... Dans une autre salle ce sont les fruits de la civilisation et, par là-même du christianisme : *La Théologie, la Philosophie, la Poésie, la Jurisprudence*. ...Après avoir produit tous ces chefs-d'œuvre, qui eussent suffi à illustrer bien des artistes, Raphaël est surtout resté le peintre des Madones. En ce genre, plus qu'en aucun autre, il n'a point eu de rivaux... Il a laissé au moins cinquante toiles où la Vierge figure avec l'Enfant Jésus. La disposition générale de ces tableaux lui était en quelque sorte imposée par la tradition chrétienne et la tradition artistique, et cependant il a su la varier avec une fécondité inépuisable qui donne un cachet distinct à chaque nouvel ouvrage.

(GABORIT.)

(1) 4 8 3
re fe me

**Par son œuvre fameux | Raphaël nous étonne
Mieux que lui nul n'a su | nous rendre la Madone.**

le ne se
(1) 5 2 0

MAGELLAN (1470-1521).

Après avoir fait plusieurs voyages aux Indes, pour le compte du roi de Portugal, Magellan passa au service de Charles-Quint. Il en obtint une escadre de cinq navires, pour faire le tour du monde.

(VAST).

La petite flotte longea la côte orientale d'Amérique, passa l'hiver dans la baie de Saint-Julien, entra dans le détroit auquel il a donné son nom, doubla le cap de la Victoire et aborda aux Philippines, mais Magellan fut massacré par les sauvages de l'île Zébu.

(Dictionnaire GUÉRIN.)

L'un de ses navires conduit par son courageux lieutenant Sébastien del Cano revint à Séville après avoir parcouru plus de 15.000 lieues pendant une traversée de près de trois ans. Charles-Quint donna à Sébastien del Cano un globe d'or qui portait cette inscription flatteuse : « Tu as le premier parcouru ma circonférence ».

(VAST.)

(1) 4 7 0
re cue ce

Sous ta direction, | Magellan, si féconde,
Parcourant la planète, | on montra qu'elle est
ronde.

(1) le ne ie
5 2 1

GAMA [VASCO DE] (1469-1524).

Vasco de Gama, navigateur portugais, doubla le premier, après une expédition des plus périlleuses, le cap de Bonne-Espérance et ouvrit ainsi la voie des Indes par l'Océan.

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

A Mozambique et à Mombaza il fut très étonné de retrouver des Maures musulmans contre lesquels il dut engager de véritables combats. Enfin après treize mois de traversée, sa petite escadre jeta l'ancre dans la rade de Calicut, la plus riche ville de la côte occidentale de l'Inde.

(VAST.)

(1) 4 6 9
re che pe

D'un très riche pays | Vasco trouva la route,

Et jusque chez les noirs | mit le Maure en dérouté.

le ne re
(1) 5 2 4

MACHIAVEL (1469-1527).

Le Prince est un traité de la tyrannie dont l'auteur indique tous les procédés. A ses yeux, le pouvoir est un but. Pour l'atteindre et l'assurer, tout est bon : cruauté, parjure, hypocrisie, les pires des vices. Sans doute, Machiavel ne conseilla nulle part à Laurent de Médicis, à qui il a dédié son ouvrage, de devenir le tyran de l'Italie ; il se contente de lui indiquer scientifiquement quels sont les moyens à mettre en pratique pour l'être sans péril et pour réussir à coup sûr. Le dix-huitième chapitre du *Prince* est l'aveu le plus franc et le plus éhonté de cette politique que la postérité a stigmatisée sous le nom de Machiavel. C'est là que l'on peut lire ce passage célèbre sur la manière dont les princes doivent tenir leur parole, et cette maxime monstrueuse dont certains gouvernements se sont inspirés même de nos jours : « Il y a deux façons de combattre, l'une avec les lois, l'autre avec la force. La première est propre à l'homme, la seconde aux bêtes ; mais parce que souvent la première ne suffit pas, il convient de recourir à la seconde. »

(Charles SIMOND.)

(1) 4 6 9
re ge he
Si le peuple regimbe, | écrit Machiavel,
L'acte cruel, inique | est seul rationnel.
le ne que
(1) 5 2 7

ALBERT DURER (1471-1528).

L'École germanique n'a pas cessé de reconnaître ce chef majestueux, tantôt naïf, tantôt terrible, toujours grand. Cornelius, Overbeck sont ses descendants en ligne directe. Elle est encore ce que Dürer l'a faite : spiritualiste, patiente, minutieuse et un peu gauche. Les détails sont précis, tandis que la pensée est nuageuse.

(Alfred DES ESSARTS.)

Que de virginité, que d'onction divine,
 Dans ces pâles yeux bleus, où le ciel se devine !
 Comme on sent que la chair n'est qu'un voile à l'esprit !
 Comme sur tous ces fronts quelque chose est écrit,
 Que nos peintres sans foi ne sauraient pas y mettre,
 Et qui se lit partout dans ton œuvre, ô grand maître !

(Th. GAUTIER.)

(1) 4 7 1
 re gue te

**Albert Durer, Gautier, | de ton œuvre gothique,
 Ou terrible, ou naïf, | voit le côté mystique.**

le ne fe
 (1) 5 2 8

ARIOSTE [L'] (1474-1533).

On peut distinguer dans la fameuse épopée romanesque de l'Arioste, *Orlando furioso*, trois parties, trois actions principales : l'une qui est comme le centre et la base du poème, ce sont les exploits et les amours de Roger et de Bradamante ; la guerre de Charlemagne contre les Sarrasins et le siège de Paris par ces derniers forment l'entrée en matière et le prologue ; enfin l'amour de Roland pour la belle Angélique, sa folie furieuse quand il l'a perdue ; son retour à la raison, puis la défaite et la mort d'Agramant forment le corps principal de l'œuvre et amènent le dénouement. La conversion de Roger, les grandes fêtes que donne Charlemagne à Paris pour célébrer sa victoire s'y ajoutent, comme un brillant épilogue. Telle est en résumé cette épopée en cent actes divers, où se meuvent une multitude de personnages épisodiques avec des héros tels que Roland, Roger, Renaud et sa sœur Bradamante, l'audacieux Rodomont, roi d'Alger, Marsile, Ferragus, Brandimart, Gradasse, Sacripant, etc.

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

(1)	4	7	4
	re	cue	re
Que de héros créa l'Arioste : Agramant,			
Rodomont, Roland même, un furieux amant !			
	le	me	me
(1)	5	3	3

CORRÈGE (Ant. ALLEGRI dit le) (1494-1534).

Le Corrège a été le maître du clair-obscur et il n'a de rival sur ce point (dans un sentiment bien différent, il est vrai) que Rembrandt. Tandis qu'avant lui on cherchait à opposer la clarté à l'ombre, Corrège a démontré le premier par ses œuvres que les effets les plus puissants et les plus heureux pouvaient provenir des analogies aussi bien que des contrastes et que, comme le dit M. Ménard, la magie du clair-obscur résulte des juxtapositions de l'ombre avec l'ombre, de la lumière avec la lumière, disposées par grandes masses et graduées progressivement. Mais les ombres du Corrège sont lumineuses, transparentes ; nul n'a su mieux fondre dans l'atmosphère et la lumière ambiante les personnages de ses tableaux. Il est aussi un des maîtres du raccourci et il passe pour le premier qui ait su faire plafonner ses figures. Enfin les types de femmes et surtout d'enfants qu'il a créés n'ont d'égaux, avec leur profond et doux sourire que ceux de Léonard.

(Roger PEYRE.)

(1) 4 9 4
re pe re

Corrège dont le propre | était le clair obscur
Graduait sa lumière | avec un goût très sûr.

(1) le me re
5 3 4

ERASME (1467-1536).

Son *Éloge de la Folie* « Moriaë encomium » fut dédié à Thomas Morus dont le nom ressemblait à Moria (« folie » en grec), bien que Morus fût le moins fou des hommes. Terrible petit livre qui vit encore un peu, grâce aux illustrations de Holbein, et qui dut faire un singulier effet, au commencement du xvi^e siècle ; toute la société y passait comme sur le « Vaisseau des fous » de Sébastien Brant. Seulement ici la satire tombe de plus haut, c'est la Folie elle-même qui parle en bon latin et fait sonner son grelot avec une franchise superbe : « Bien qu'on parle partout de moi et que mon nom sonne mal, même aux oreilles des plus fous, c'est moi, je vous le dis, c'est moi seul qui réjouis les hommes et les dieux. » ... On raconte que lorsqu'il alla voir le célèbre grand chancelier Thomas Morus, celui-ci qui ne le connaissait pas, fut tellement enthousiasmé de sa conversation qu'il s'écria : « Vous êtes Erasme ou un démon ».

(Ch. SIMOND.)

(1) 4 6 7
re che cue
Tu censurais chacun | dans ta « Folie », Erasme,
Morus en eut l'hommage, | il goûtait ton sar-
 le me ge
(1) 3 3 3 3
 casme.

COPERNIC (1473-1543).

Le *De Revolutionibus orbium celestium*, l'Almageste moderne est dédié au pape Paul III et comprend six livres. Le premier est le plus important. Les chapitres I à III sont consacrés à la démonstration de la sphéricité de la terre. Les chapitres IV à VIII expliquent le mouvement diurne par la rotation de la terre autour de son axe en vingt-quatre heures et réfutent les objections présentées contre cette rotation. Puisque les apparences se trouvent vérifiées dans les deux hypothèses, dit en substance l'auteur, n'est-il pas plus naturel de supposer que la terre, faible point dans l'univers tourne sur elle-même en vingt-quatre heures plutôt que de faire décrire pendant cette même et unique durée des cercles immenses à des corps diversement éloignés?... Dans le chapitre X, Copernic partant de ce principe que les orbes augmentent en grandeur quand les révolutions sont plus longues, arrive à l'exposition de son système du monde... La lune tourne autour de la terre, le soleil occupe le centre du monde qu'il illumine et gouverne : *In solio regali, sol residens circum agentem gubernat astrorum familiam.*

(LÉON SAGNET.)

4, 1, 7, 3
es que me

**Catégoriquement | Copernic dit : Tout tourne
orbiculairement ; | le soleil seul séjourne.**

4, 1, 7, 3
es que me

HOLBEIN (1498-1543).

Jusqu'à ces dernières années on ignorait la date de la mort d'Holbein, ou plutôt on la plaçait en 1554. On sait aujourd'hui que le grand artiste mourut en 1543, de la peste, à l'âge de quarante-cinq ou quarante-six ans seulement. C'est à Bâle, pour les imprimeurs de cette ville ou pour ceux de Lyon, que Holbein exécuta la plupart de ses gravures sur bois, ou plus exactement de ses dessins destinés à être gravés sur bois par des artistes spéciaux ; il déploya dans ce domaine une activité prodigieuse : on ne lui doit pas moins de 315 gravures sur bois environ, non compris une vingtaine d'alphabets. Les plus célèbres de ces suites sont les *Simulacres de la Mort*, terminés avant 1527 mais publiés en 1538 seulement à Lyon.

(Eugène MUNTZ.)

Sa triste position en Suisse, le caractère opiniâtre de sa femme et l'espoir d'améliorer son sort, le conduisirent en Angleterre en 1526. Il fut bien reçu par le roi Henri VIII qui l'occupa souvent, ainsi que les plus riches seigneurs du royaume.

(DEZOBRY ET BACHELET.)

(1) 4 9 8
re he ve
Holbein, peintre bien vu | d'Henri Huit, fut célèbre
Particulièrement | par sa Danse funèbre.
le re me
(1) 5 4 3

MAROT (1495-1544).

Imitons de Marot l'élégant badinage.

(BOILEAU.)

C'est en effet par la grâce, l'esprit, le naturel, « l'élégant badinage » que brille ce poète ; il est parfait dans le genre familier. Son style est clair, dégagé, ennemi de la pompe, de la recherche, du pédantisme, mais spirituel et plein de finesse. Marot est plus un homme d'esprit qu'un homme de génie. Il est l'héritier de l'esprit gaulois des auteurs de fabliaux du moyen âge, il montre qu'il appartient aux temps modernes par la précision et la clarté du langage, mais les sujets élevés ne sont pas de son domaine. Ce n'est que dans l'épître, la satire, l'épigramme que son esprit se meut à l'aise et se livre librement à son « élégant badinage. » (BLANLOEIL.)

Marot et Rabelais sont inexcusables d'avoir semé l'ordure dans leurs écrits : tous deux avaient assez de génie et de naturel pour pouvoir s'en passer, même à l'égard de ceux qui cherchent moins à admirer qu'à rire dans un auteur.

(LA BRUYÈRE.)

(1) 4 9 5
 re pe le
De Marot rappelons | « l'élégant badinage ».
Notons son talent rare | et ... son libertinage
 le re re
 (1) 5 4 4

LUTHER (1483-1546).

Le chef de la Réforme opéra toute une révolution dans la langue comme dans la religion : il eut ainsi sur les lettres une influence considérable. Bossuet reconnaît lui-même le génie du Réformateur : « Luther, dit-il, eut de la force dans le génie, de la véhémence dans le discours, une éloquence vive et impétueuse qui entraînait les peuples et les ravissait, une hardiesse extraordinaire quand il se vit soutenu et applaudi, avec un air d'autorité qui faisait trembler devant lui ses disciples, de sorte qu'ils n'osaient le contredire, ni dans les grandes choses ni dans les petites ». (BLANLŒIL.)

Au point de vue littéraire son œuvre capitale est la traduction de la Bible en langue vulgaire avec l'aide de Mélanchton et d'autres amis ; elle parut de 1522 à 1532 ; il y employa le dialecte haut saxon dont il fit la langue classique de l'Allemagne, en lui infusant des qualités de force, de noblesse, d'élégance et de clarté inconnues avant lui.

(Dictionnaire GUÉRIN.)

(1) 4 8 3
re fe me

Martin Luther fit mieux | que de briller en chaire
par sa Bible enrichit | fort l'allemand vulgaire.

(1) 5 4 6
le ie che

RABELAIS (1493-1553).

François Rabelais, moine cordelier, médecin, savant entre les savants du xvi^e siècle, écrivit une œuvre étrange, « monstrueux assemblage de génie et de grossièreté, » « une œuvre inouïe, dit Sainte-Beuve, qui vous saisit et vous déconcerte, vous ennuie et vous dégoûte. » C'est la vie de Gargantua et de Pantagruel dont nulle analyse ne saurait donner une idée. L'invraisemblable, le bouffon, le sensé, le comique, le délicat, les contes « pantagruéliques » et les fantaisies « rabelaisiennes », tout se mêle dans ce roman ou cette épopée, où Pantagruel, fils de Gargantua, et petit-fils de Grandgousier, voyage en compagnie de Panurge, de frère Jean des Entommeures et autres bons vivants, à la recherche de l'oracle de la Dive Bouteille.

(BYAIS.)

(1) 4 9 5
re le le

L'œuvre de Rabelais, | monstrueux assemblage
L'or gît dans le limon ; | il faut faire un triage.

le le me
(4) 5 5 3

IGNACE DE LOYOLA (Saint) (1491-1556).

C'est pendant son séjour à Paris qu'Ignace de Loyola réunit ses premiers compagnons, le Savoisien Pierre Le-fèvre, les Espagnols Lainez, François Xavier, Salmeron, Boabdilla et Rodriguez, dans la crypte de l'église de Montmartre. Ils jurèrent obéissance au pape et firent vœu de partir pour la Terre Sainte. L'ordre était fondé. Il reçut, en 1537, le nom de Compagnie de Jésus ; en 1540, il fut approuvé, non sans quelque hésitation par Paul III. Les jésuites sont les soldats du Christ, sans famille, sans patrie, toujours aux ordres de leurs supérieurs et du pape : Ignace de Loyola est resté soldat sous la robe de moine.

(JALLIFIER et VAST.)

(1) 4 9 1
re pe te

**L'ordre si réputé | que saint Ignace fonde
Devient la légion | de Jésus dans le monde.**

le le ge
(1) 5 5 6

MICHEL-ANGE (1475-1564).

Architecte, Michel-Ange jette dans les airs la prodigieuse coupole de Saint-Pierre, la construction la plus hardie qu'aucun architecte ait jamais tentée. Il sculpte dans le marbre de la chapelle Sixtine Julien, fils de Laurent le Magnifique et Laurent, père de Catherine de Médicis, plus connu sous le nom du Pensiero. L'un représente l'action, l'autre la pensée. A leurs pieds sont ces belles allégories de l'Aurore et du Crépuscule, du Jour et de la Nuit, d'une si grande perfection de style et d'une mélancolie si sombre, qui reflètent si bien les hautes pensées de Michel-Ange (VAST).

Il peint la fresque immense du *Jugement dernier* dans laquelle il représente le Sauveur comme un juge irrité et se joue des difficultés que les plus habiles dessinateurs oseraient à peine aborder.

(GABORIT.)

(1) 4 7

re gue le

Érige avec orgueil | ton Dôme, Michel-Ange,

Sculpte la Nuit, le Jour; | peins le Dieu qui se venge.

le je re
(1) 5 6 4

CALVIN (1509-1564).

Calvin a donné son nom à sa religion. Le calvinisme n'est pourtant pas une invention qui lui soit propre. Calvin n'imagina rien. Il se contenta de tirer les conséquences des principes posés par Luther. Le système de Luther était, à beaucoup d'égards, une transaction; le système de Calvin fut un changement radical... Parmi tant d'écrits sortis de la plume de Calvin un seul subsiste et le place au rang des grands écrivains : c'est l'*Institution chrétienne*... Calvin ne perfectionna pas seulement, en l'enrichissant, l'idiome national, il créa un langage particulier, dont les formes, très diversement appliquées, n'ont pas cessé d'être les meilleures, parce qu'elles ont été tout d'abord les plus conformes au génie de notre pays, je veux dire le langage de la polémique.

(NISARD.)

(1) 5 0 9

le se pe

Si Calvin mit la sape | en l'Eglise régnante,

Il sut guider le char | de la langue naissante.

le che re

(1) 5 6 4

CELLINI [BENVENUTO] (1500-1571).

Voici l'opinion de Vasari sur cet artiste :

« Cellini n'eut point d'égal dans l'orfèvrerie quand il s'y appliqua dans sa jeunesse, et fut peut-être maintes années sans en avoir, de même que pour exécuter les petites figures en ronde-bosse et en relief et tous les autres ouvrages de cette profession. Il monta si bien les pierres fines et les orna de chatons si merveilleux, de figurines si parfaites et quelquefois si originales et d'un goût si capricieux, que l'on ne saurait imaginer rien de mieux. Il fit à Rome pour le pape Clément VII un bouton de chape dans lequel il représenta un Père éternel d'un travail admirable. Il y monta un diamant taillé en pointe entouré de plusieurs petits enfants ciselés en or avec un rare talent, ce qui lui valut, outre son salaire, une charge de massier. »

(1) 5 0 0
le ce se

Ton merveilleux ciseau | suppose, Cellini,

Une main délicate, | un talent infini.

(1) le cue te
5 7 4

GOUJON [JEAN] (1515-1572).

Jean Goujon, le plus célèbre des sculpteurs français, exécuta entre autres chefs-d'œuvre les cariatides de la salle des Cent-Suisses au Louvre. Ce sont bien là les femmes robustes que réclame l'architecture, inébranlables comme les colonnes, qu'elles ne remplacent bien qu'à la condition d'en égaler la solidité, en même temps qu'elles les surpassent en grâce. Fermes sur leurs jambes, fortes et souples sur leurs pieds de déesses, sérieuses mais non stupides, immobiles mais non inertes, dans le plein épanouissement d'une jeunesse florissante et vigoureuse, ces cariatides sont une des plus merveilleuses productions de la Renaissance.

(C. LEVESQUE.)

(1) 5 1 5
le de le
Il cherchait l'idéal | , Goujon, dans ses sculptures.
Au Louvre, il a connu | l'art des grandes figures.
le cue ne
(1) 5 7 2

TITIEN (LE) (1477-1576).

Charles-Quint qui avait déjà deux fois fait venir le Titien, l'appela auprès de lui à Inspruck. Le Titien fit son portrait pour la troisième fois et il eut la satisfaction d'entendre l'empereur lui dire en présence de sa cour : « C'est pour la troisième fois que vous me donnez l'immortalité. » Non content de lui avoir accordé des pensions Charles-Quint voulut encore lui donner la croix de chevalier et le diplôme de comte palatin.

(VALENTIN.)

Tout le monde connaît le mot de l'empereur à ses courtisans qui s'étonnaient des honneurs extraordinaires rendus à l'artiste : Je puis bien créer un duc mais où trouverais-je un autre Titien ? — Il alla même dans son admiration jusqu'à ramasser un jour le pinceau échappé des mains du peintre troublé, en disant avec une courtoisie pleine de grandeur : « Titien ne mérite-t-il pas d'être servi par César ? »

(1) 4 7 7
 re que gue
O monarque engoué | de l'art du Titien.
J'admire ton langage | au grand Vénitien !
 le gue ge
 (1) 5 7 6

DELORME (PHILIBERT) [1518-1577].

Il est l'inventeur d'un système de charpente qui porte son nom (le comble Philibert-Delorme) et se compose d'une combinaison de petites pièces, même pour de très grandes portées. Le dôme de la Halle au blé de Paris était ainsi construit avant l'incendie qui le dévora en 1802.

(DEZOBRY et BACHELET.)

Son traité sur la coupe des pierres et la conduite des bâtiments montre son esprit inventif et la grande intelligence qu'il avait des principes de son art.

(VAST.)

Architecte de François I^{er} et d'Henri II, il fut en outre nommé conseiller et aumônier ordinaire du roi, abbé commendataire de Gaveton, de Saint-Éloi de Noyon, d'Ivry près d'Évreux, de Saint-Serge près d'Angers et chanoine de la cathédrale de Paris.

(*Dictionnaire* GUÉRIN.)

(1) 5 1 8
le de fe

Delorme l'édifie | avec succès son comble;

Par son talent conquis | d'honneurs François le
le cue que
(1) 5 7 7 **comble.**

CAMOENS [1525-1579].

Le vrai monument élevé à la gloire de Camoëns est son poème des *Lusiades* où il a chanté, idéalisé l'histoire entière de son pays... On croit généralement que Vasco de Gama en est le héros ; c'est une erreur. Les voyages et découvertes du grand navigateur servent, il est vrai, de cadre à cette épopée, mais elle a pour objet l'histoire entière du Portugal. Là est l'unité de cette œuvre où partout circule l'enthousiasme patriotique. Il en résulte sans doute un défaut d'ensemble, une marche peu régulière dans l'action, un excès de détails historiques et de descriptions géographiques ; mais Camoëns rachète ces défauts par une puissante originalité ; il est sans rival dans la description des phénomènes maritimes qu'il revêt d'une vérité, d'une grandeur incomparables. Ce qu'il peint il l'a vu et senti... S'il n'a pas l'art idéal et la perfection de Virgile, son maître et son modèle, il l'a parfois surpassé par l'essor grandiose de sa riche imagination.

(Dictionnaire GUÉRIN.)

(1) 5 2 5
le ne le

Camoëns, solennel | auteur des Lusiades,

A chanté les combats | des siens dans ses tirades.

le cue he
(1) 5 7 9

RONSARD (1524-1585).

Charles IX, qui lui montra une affection toute particulière, ne voyageait point sans lui, voulait qu'il logeât sous le même toit et lui prodiguait les pensions et les bénéfices. Il fut vain de sa naissance, de ses bonnes fortunes et de ses vers, « gourmand de gloire » et « glouton de louange », comme il disait lui-même, comblé d'honneurs et de distinctions par ses contemporains.

(DEZOBRY et BACHELET.)

Boileau le traita avec le plus méprisant dédain.

(BRACHET.)

« Ronsard qui le suivit (Marot) par une autre méthode
 « Régla tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,
 « Et toutefois longtemps eut un heureux destin.
 « Mais sa muse en français parlant grec et latin
 « Vit, dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
 « Tomber de ces grands mots le faste pédantesque. »

(BOILEAU.)

(1) 5 2 4
 le ne re
Faveur royale, honneurs, | tout échut à Ronsard
Que Boileau malveillant | traite sans nul égard.

 le ve le
 (1) 5 8 5

VÉRONÈSE (1528-1588).

« On sait, dit M. Viardot, que sous prétexte de ses scènes évangéliques, Véronèse peignait tout simplement les festins de son époque avec l'architecture et les costumes de Venise au ^{xvi}^e siècle, avec concerts, danses, pages, enfants, bouffons, chiens et chats, fruits et fleurs. En faisant toutes réserves sur la manière de concevoir et de rendre les sujets, manière évidemment défectueuse, comme contraire aux sentiments religieux et à la vérité historique, même en dépouillant ces compositions où tout est insensé et ravissant de leurs noms évangéliques pour les appeler simplement des repas vénitiens, on ne peut trop louer dans ces grandes machines de Véronèse la somptueuse et magnifique ordonnance théâtrale, la beauté des encadrements d'architecture, la vérité et la variété des portraits, la recherche et l'élégance des ornements, la justesse et l'ampleur du dessin, le charme et la vivacité de sa couleur d'argent opposée à l'or du Titien et à la pourpre du Tintoret ; enfin la connaissance profonde et la pratique consommée de toutes les qualités qui forment l'art de peindre. »

(1) 5 2 8
 le ne ve
L'œil ébloui ne voit, | Véronèse, en tes Cènes,
Ces grands tableaux vivants, que de profanes
 le ve ve scènes.
 (1) 5 8 8

PALISSY (BERNARD) [1511-1590].

La vie de Bernard Palissy est une longue lutte qui semble justifier sa mélancolique devise : « Pauvreté empêche bons esprits de parvenir. » La vue d'une coupe de terre tournée et émaillée lui suggéra l'idée de faire des émaux. Longtemps il chercha la fabrication de l'émail blanc, qui est le fond des émaux. Il résista courageusement pendant seize ans à sa femme, qui l'accablait de reproches et de mépris, à sa troupe d'enfants qui lui réclamaient du pain ; vers la fin de ses recherches, il était obligé de brûler pièce à pièce les poutres et les meubles de sa pauvre demeure. Mais il tourmenta si bien l'argile qu'il réussit à fabriquer ses belles poteries émaillées.

(VAST.)

(1) 5 1 1
le te de

**Palissy longtemps dut | pour créer ses émaux
Vivre dans le besoin, | supporter tous les maux.**

le be se
(1) 5 9 0

PARÉ [AMBROISE] (1517-1590).

Ses prédécesseurs, étonnés de l'aspect que présentaient les blessures faites par les armes à feu, s'étaient imaginés qu'elles étaient empoisonnées. Ils cautérisaient donc les plaies avec de l'huile bouillante, ce qui ne pouvait qu'augmenter les souffrances et la mortalité des blessés. Paré fit d'abord comme eux ; mais un jour que l'huile manquait, il se contenta de panser ses blessés avec de la charpie. Il passa la nuit dans l'anxiété, s'attendant à les trouver morts le lendemain. A sa grande surprise, ils étaient en bien meilleur point que ceux qu'on avait traités par l'ancienne méthode. Dès lors, il renonça à une pratique barbare et uniquement fondée sur la routine. Il ne demanda plus qu'à l'observation les moyens de faire avancer la science. C'est lui qui guérit Henri le Balafre, duc de Guise, d'une blessure regardée comme mortelle. En un mot, de la *barberie* ou art du chirurgien barbier, il fit sortir une science : la *chirurgie*.

(RAMBAUD.)

Il disait modestement, en parlant de chaque malade qu'il avait arraché à la mort : « Je le pansai, Dieu le garit. »

(GUÉRIN.)

(1) 5 4 7
le di que

Modeste, tout l'indique, | Ambroise Paré dit :

« C'est moi qui le pansai ; | c'est Dieu qui le garit ».

(1) 5 9 0
le pe se

MONTAIGNE (1533-1592).

Quel est l'objet des *Essais*?

« C'est un livre de bonne foy, lecteur. Il t'advertit dès l'entrée que je ne m'y suis proposé aucune fin, que domestique et privée, je suis moi-même la matière de mon livre. » Montaigne se juge avec tant d'impartialité qu'on croirait qu'il parle d'un autre ; il s'analyse avec tant de finesse qu'on voit bien qu'il s'est étudié lui-même ; et par un rare bonheur, telles sont l'étendue de ses facultés, la mobilité de ses goûts, la combinaison de ses défauts, de ses qualités, de ses penchants de toute sorte, qu'il semble rassembler en lui seul toutes les variétés de notre nature et nous offrir dans sa personne l'homme tout entier, cet être si merveilleusement ondoyant et divers... En religion, en politique, en littérature chacun disait : Je sais tout ; Montaigne prit pour devise : Que sais-je ? Sa réserve, toutefois, ne va pas jusqu'au pyrrhonisme : Montaigne n'a jamais douté de Dieu ni de la vertu.

(DEMOGEOT.)

(1) 5 3 3
le me mo
Montaigne est bien lui-même | en ses doctes essais
Pour le doute il opine ; | il ne dit pas : Je sais.
le pe ne
(1) 5 9 2

AMYOT (1513-1593).

La traduction des *Vies des Hommes illustres* de Plutarque est le chef-d'œuvre d'Amyot ; elle a toute la valeur d'une œuvre originale. Il est bon de remarquer toutefois que c'est moins une traduction littérale qu'une imitation libre de Plutarque. On a noté dans le sens une multitude d'inexactitudes. Le traducteur va même jusqu'à intercaler dans le texte des explications de sa façon. Bien plus, Amyot a changé la physionomie de son modèle ; il a donné à Plutarque une simplicité, une naïveté, une bonhomie qu'il est loin d'avoir. C'est d'ailleurs cette simplicité, cette naïveté qui fait le principal charme de cette traduction. En la faisant, Amyot a, en outre, puissamment contribué à former et à enrichir notre langue ; il y a introduit une foule de tours, d'expressions, d'alliances de mots nouvelles qui lui ont donné de la souplesse et de la grâce.

(BLANCOEIL.)

4. 5. 1. 3.
1^{er} de me

Le style d'Amyot | dans notre langue marque ;
Naïf, simple, il peint mieux | Amyot que Plutarque.
 1^{er} 2nd 3rd 4th

PALESTRINA (1524-1594).

« C'est une chose merveilleuse, dit M. Fétis, à l'occasion de la troisième messe écrite par Palestrina dans ce fameux procès de la musique, c'est une chose merveilleuse que de voir comment l'illustre compositeur a su donner à son ouvrage un caractère de douceur angélique par des traits d'harmonie large et simple mis en opposition avec des rentrées fuguées riches d'artifice, et donnant par là naissance à une variété de style inconnue jusqu'alors. Quant à la facture, à la pureté de l'harmonie, à l'art de faire chanter toutes les parties d'une manière simple et naturelle et de faire mouvoir six parties avec toutes les combinaisons des compositions scientifiques dans l'étroit espace de deux octaves et demie, quant à toutes ces qualités, elles sont au-dessus de nos éloges. C'est le désespoir de quiconque a étudié sérieusement le mécanisme et la difficulté de l'art d'écrire. »

(1) 5 2 4
 le ne re
Palestrina, l'honneur | d'avoir du contrepoint
Créé le style pur, | je ne te l'ôte point.
 le pe re
 (1) 5 9 4

TASSE [LE] (1544-1595).

... Nous sommes aujourd'hui trop éloignés des temps dont nous parlons pour être en état de porter un jugement équitable sur la conduite du duc de Ferrare¹ à l'égard du Tasse. Tant que celui-ci avait conservé toute la liberté de son esprit, le duc lui avait donné des preuves d'une admiration constante pour ses talents et d'une généreuse affection pour sa personne; même après les écarts où l'entraînèrent les premiers accès de sa mélancolie, Alphonse avait montré beaucoup d'indulgence, mais la rigueur du traitement que ce prince fit éprouver à la fin au même homme qu'il avait si longtemps traité comme son ami, ne peut guère se concilier avec des idées de justice et de générosité... On ne peut point expliquer, encore moins justifier les indignités que le Tasse eut à souffrir dans cette humiliante détention. Il resta plusieurs mois dans un tel abandon, dans un dénuement si absolu qu'il paraît avoir manqué des secours les plus nécessaires... Il fut mis en liberté après sept ans et deux mois de prison.

(SUARD.)

(1)	5	4		4
	le	re		re
De ta colère on rit, pauvre Tasse à Ferrare				
Dans ta geôle oublié par d'Este le barbare.				
		le	be	le
(1)	5		9	5

(1) Alphonse d'Este.

REGNIER (1573-1613).

La IX^e satire de Regnier, « Le critique outré à M. Rapin », est dirigée contre Malherbe et son école.

(BYAIS.)

Il prend hautement contre lui la défense de Ronsard et de la Pléiade, ainsi que celle de Desportes. « Leur savoir, dit-il, en parlant de Malherbe et de ses disciples, ne s'étend qu'à regratter un mot douteux ; ils rampent bassement et n'ont point d'invention et s'ils font quelque chose,

« C'est proser de la rime et rimer de la prose. »

(BLANLŒIL.)

(1) 5 7 3
le que me

Regnier éloquemment | se sert de la satire
Au désenchantement | de Rapin qu'il déchire.

che te me
(1) 6 1 3

BRANTÔME (1540-1614).

Brantôme a tracé dans un style piquant le tableau fidèle de la société et des mœurs de son temps ; les portraits qu'il fait des personnages sont peints d'après nature. Toutefois c'est plutôt un chroniqueur qu'un historien. Il se montre plus curieux des anecdotes que de la vérité : une anecdote lui paraît toujours assez vraie pourvu qu'elle soit intéressante. Brantôme en général semble prendre plaisir à raconter toutes les histoires scandaleuses. Châteaubriand l'appelle « un raconteur cynique qui moulaît les vices des grands comme on prend l'empreinte du visage des morts. »

(BLANLŒIL.)

(1) 5 4 0
le re ce
Nous trouvons les récits | de Brantôme piquants.
Mais nous ajouterons | qu'ils sont assez cho-
je to re quants.
(1) 6 1 4

CERVANTES (1547-1616).

Cervantès combattit vaillamment à la célèbre bataille de Lépante gagnée par Don Juan d'Autriche ; il y reçut trois coups d'arquebuse, dont l'un lui fit perdre la main gauche... Le but que s'est proposé Cervantès en composant son *Don Quichotte* a été de tourner en ridicule les romans de chevalerie ; il y réussit si bien que l'on cessa de publier et de lire en Espagne des ouvrages de ce genre... Cervantès ne se borne pas à la critique d'un travers particulier, il peint avec fidélité les deux tendances opposées de la nature humaine : d'un côté, Don Quichotte avec ses nobles aspirations, ses sentiments d'honneur, son dévouement, son abnégation ; de l'autre, Sancho avec ses instincts bas, vulgaires, son égoïsme, sa gourmandise, mais aussi son gros bon sens. Les deux caractères du chevalier et de l'écuyer forment un parfait contraste ; le bon sens de l'un corrige la folie de l'autre, comme aussi les sentiments élevés de Don Quichotte font ressortir l'égoïsme de Sancho.

(BLANLŒIL.)

(1)	5	4	7	
	le	re	que	
Cervantès, l'héroïque et trompeuse chimère,				
Pour l'un objet touchant, à l'autre semble				
	je	te	che	
(1)	6	1	6	amère.

SHAKSPEARE (1564-1616).

On ne saurait douter qu'entre les pièces historiques et la tragédie proprement dite, le génie de Shakspeare ne se portât de préférence vers le dernier genre. Le jugement général et constant qui a placé *Roméo et Juliette*, *Hamlet*, le *Roi Lear*, *Macbeth* et *Othello* à la tête de ses ouvrages suffirait pour le prouver (Guizot). Aussi puissant et aussi vrai dans le tragique que dans le comique, scrutateur pénétrant et profond du cœur et de l'âme, peintre énergique et vrai des caractères, tour à tour terrible, gracieux, délicat, bouffon et sublime, Shakspeare a mis sur la scène l'humanité tout entière, sous toutes ses formes, sous tous ses aspects.

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

Lessing, Herder, Goethe, Schiller, Schlegel virent dans Shakspeare la personnification du génie du Nord et proclamèrent son théâtre bien supérieur au théâtre français. Ces éloges ouvrirent les yeux aux Anglais sur le mérite de leur poète ; à leur tour ils se mirent à l'étudier et à le commenter. En 1864, ils célébrèrent à Stratford un jubilé, pendant lequel ils rendirent à la mémoire de Shakspeare les plus grands honneurs.

(BLANLŒIL.)

	(1)	5	6	4	
		le	che	re	Roméo
Shakspeare aux Anglais	cher,		crée	Hamlet,	
Au langage touchant,		Macbeth,	Lear,	Othello.	
	ge	te	che		
	1	6	4	6	

BACON [FRANÇOIS] (1560-1626).

Accusé de concussion et de vénalité dans l'exercice de ses fonctions, Bacon fut cité devant la Chambre. Il y parut en coupable, avouant tous les faits qui lui étaient reprochés et implorant la clémence des juges. Il fut condamné à 40.000 livres d'amende, à la perte de ses emplois et à la prison pour le temps qu'il plairait au roi ; il était de plus déclaré inhabile à toute fonction publique... Cet homme faible et misérable, dénué de conscience et d'honneur, était pourtant un grand et puissant esprit, un chercheur, un travailleur infatigable... En dressant un plan d'ensemble pour l'édifice de la science, il ne prétendait point, comme il le dit, éclairer tel ou tel endroit du temple, mais allumer un grand flambeau qui illuminât tout l'édifice. Tel est le but et l'objet de son principal ouvrage écrit en latin : *Instauratio magna*, ou la Grande restauration des sciences. On y trouve la fameuse classification des sciences subordonnée aux trois facultés que Bacon reconnaît à l'intelligence : entendement, mémoire et imagination.

(GUÉRIN.)

(1) 5 6 0 |
le ge ce
Bacon, logicien, | grand classificateur,
Dans sa charge n'agit | pas en homme d'honneur.

(1) ge ne ge
6 2 6

MALHERBE (1555-1628).

Boileau apprécie ainsi Malherbe comme réformateur de la poésie :

« Enfin Malherbe vint, et le premier en France
 « Fit sentir dans les vers une juste cadence,
 « D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir
 « Et réduisit la Muse aux règles du devoir.
 « Par ce sage écrivain la langue réparée
 « N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée :
 « Les stances avec grâce apprirent à tomber,
 « Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber :
 « Tout reconnut ses lois, et ce guide fidèle
 « Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle. »

Cet éloge est parfait. Ronsard, il est vrai, avait avant Malherbe fait « sentir dans les vers une juste cadence », mais il n'avait pas su, comme lui, épurer la langue et réduire la Muse aux règles du devoir... Malherbe toutefois n'est pas sans défauts. Ses ennemis parmi ses contemporains, et dans notre siècle, les Romantiques lui ont reproché durement son peu d'inspiration, son esprit étroit, son intolérance systématique, le ton peu varié et solennel de ses odes.

(BLANLŒIL.)

(1) 5 5 5
 le le le

De son rôle on le loue, | on le blâme, Malherbe,
 Quant à moi je ne vois | que sa stance superbe.

 je ne ve
 (1) 6 2 8

KÉPLER (1571-1630).

Képler eut la gloire de donner une très belle théorie de la planète Mars et d'énoncer les lois dites de Képler d'où Newton sut dégager le grand principe de l'attraction universelle :

1° Les orbites planétaires sont des ellipses dont le soleil occupe un des foyers ; 2° les aires décrites par les rayons vecteurs sont proportionnelles aux temps ; 3° les carrés des temps des révolutions planétaires sont proportionnels aux cubes des grands axes de ces orbites.

(LAROUSSE.)

Képler soutint que les mouvements planétaires devaient être rapportés au centre du soleil vrai. Pour expliquer ses observations, il entreprit des calculs longs et pénibles qui le conduisirent enfin à la vérité.

(DEZOBRY et BACHELET.)

(1) 5 7 1
le cue de

Par le calcul conduit | à ses trois Lois, Képler
Dans le ciel, page immense, | a le premier vu
 ga me se
(1) 6 3 0 clair

LOPE DE VÉGA (1562-1635).

C'est sur le théâtre dont il fut le fondateur après Cervantès que cet étonnant Protée de la littérature déploya avec toutes les ressources de l'art l'exubérante richesse de ses facultés poétiques, dans des milliers de drames (2.200 ?) héroïques, comiques ou mixtes, effrayante masse de 21.000.000 de vers qu'on peut ouvrir au hasard et qui charment toujours sinon par la beauté de la composition, du moins par l'invention et la force dramatique, par un coloris et une verve incomparables. Pourquoi M. Schlegel, l'Aristote du Romantisme, n'a-t-il cité nulle part ces paroles plus que naïves de Lope de Véga : « Je n'ignore point les préceptes de l'art, Dieu merci ! Mais quelqu'un qui les suivrait serait sûr de mourir sans gloire et sans profit... Quand je vois les monstruosité aux-quelles accourent le vulgaire et les femmes, je me fais barbare à leur usage... J'enferme les règles, sous six clefs, et je jette loin de moi Plaute et Térence, car la vérité crie dans les livres muets. »

(Un million de faits.)

(1) 5 6 2
le ge ne
Dénier le génie | à Lope de Véga ?
Qu'on songe aux millions | de vers qu'il nous lé-
ge me le
(1) 6 3 5 **gua !**

CALLOT (1593-1635).

Les souffrances, les désespoirs du peuple au temps de Richelieu et de la Fronde trouvèrent leur expression puissante dans l'œuvre d'un grand artiste, le dessinateur Jacques Callot. Les bohémiens, les petites et les grandes misères de la guerre, les supplices sont de véritables pages d'histoire populaire. Les étranges vagabonds qui suivent les armées et s'attachent à leur fortune, les gaietés terribles des soudards, le pillage, le viol, l'incendie, les tortures raffinées, c'est bien là le tableau de cette société qu'un demi-siècle de guerre ramenait à la barbarie et où la férocité, comme la charité, était devenue ingénieuse.

(JALLIFIER et VAST.)

(1) 5 9 3
le be me

Tous les bohémiens, | tous les gueux, ô Callot,
Les soudards chamaillant, | pour ton crayon
quel lot!

((1) che me le
6 3 5

RUBENS (1577-1640).

Le rôle de Rubens dans l'histoire de l'art est de la plus haute importance. Il est le chef d'une école qui changea et renouvela la face de la peinture. Bien qu'il ait étudié avec un soin extrême les écoles italiennes, il ne relève, dans aucune de ses compositions, ni de Rome, ni de Florence, ni de Venise... Ce qui constitue l'individualité de Rubens, c'est que, le premier entre les modernes, il a cherché la grandeur et la beauté ailleurs que dans l'idéalisation : c'est qu'il a accepté franchement la nature telle qu'elle s'offrait à ses yeux, pleine de sève et d'énergie et que, loin de corriger ce qu'elle pouvait avoir d'exubérant, il a au contraire quelquefois exagéré ses modèles. .

(VALENTIN.)

Voyez l'agitation, le mouvement de ses martyrs ensanglantés, de ses bourreaux, de ses combattants frémissants, de ses déesses débordantes, leur geste, leur élan, leur pause, leur vie : corps irrités, bras crispés, torses ondulés ; on crie, on blasphème, on se tue, on se pâme.

(WAUTERS.)

Sur un sujet quelconque | il est, Rubens, unique :
Jamais de nécheresse | on ce peintre énergique

DOMINQUIN [DOMINICO ZAMPIERI, dit LE] (1584-1644).

Le Dominquin, né à Bologne, que Poussin estimait le plus grand peintre après Raphaël, fut toute sa vie en butte à la haine de Lanfranc. Celui-ci, bien inférieur par le talent, mais insinuant et audacieux, eut l'existence la plus brillante, tandis que le Dominquin vécut dans la tristesse et le dénûment. L'œuvre la plus célèbre du Dominquin est la *Communion de saint Jérôme* placée au Vatican en face de la *Transfiguration de Raphaël*.

(GABORIT.)

(1) 5 8 1
le ve te

Bologne le vantait, | ce grand Dominquin
Dont l'éloge irritait | Lanfranc, esprit mesquin.

ge re te
(1) 6 4 1

VAN DICK (1599-1644).

... Charles 1^{er} fit à Van Dyck l'accueil le plus honorable ; il le créa chevalier de l'ordre du Bain, et lui fit présent de son portrait enrichi de diamants, suspendu à une chaîne d'or. De ce moment sa réputation s'accrut de telle sorte, qu'à peine son étonnante facilité put-elle suffire à l'empressement de la cour et de toutes les notabilités, qui voulurent leurs portraits de sa main. Un mariage très illustre que lui fit contracter le duc de Buckingham avec la fille unique de Lord Ruthwen, comte de Gorée, le lia aux principales maisons des trois royaumes. La fortune l'accablant de tous ses dons, il vécut à Londres avec une somptuosité dont les annales des arts offrent bien peu d'exemples. Il tenait table ouverte et avait coutume de retenir à dîner les personnes qu'il peignait, quel que fût leur rang. Des musiciens à sa solde égayaient par leurs accords harmonieux les festins délicats qu'il offrait à ses convives. Rien n'eût donc manqué au bonheur de l'artiste, si son extrême prodigalité, son goût pour les prestiges des alchimistes et l'excès du travail n'eussent épuisé ses forces et dévoré l'or que lui procuraient ses ouvrages.

(VALENTIN.)

(1) 5 9 9
 le pe pe
Van Dyck aimait la pompe | et les mets excellents.
Que d'hommages rendus | par Charles à ses ta-
 ge re de
 (1) 6 4 1
 lents!

GALILÉE (1564-1642).

En soutenant l'opinion du mouvement de la terre et l'immobilité du soleil, Galilée ne faisait que développer la doctrine de Copernic émise dans son traité *De revolutionibus corporum coelestium*. Mais la profession de cette vérité souleva contre lui l'animadversion des scolastiques et de la cour de Rome et pour l'atteindre, on dénonça comme hérétique le système de Copernic. Galilée, sommé de ne plus professer cette doctrine, promit tout ce qu'on voulut; mais, revenu à Florence, il réunit dans un livre toutes les preuves de la vérité du système. Invité à comparaître devant le tribunal du Saint-Office, il se rendit à Rome; son procès se termina par la condamnation de son livre. Il dut abjurer à genoux devant ce tribunal sa prétendue hérésie. L'on rapporte qu'en prononçant la formule d'abjuration, Galilée fit entendre cette parole célèbre: « *E pur si muove!* » (Et pourtant elle tourne!)

(Dictionnaires GUÉRIN et LAROUSSE.)

(1) 5 6 4
le che re

Rien ne peut les fléchir, | Galilée, on t'ajourne (1),
Contre toi l'on s'acharne | ... « et pourtant elle
che re ne tourne! »

(1) 6 4 2

(1) Ajourner : assigner quelqu'un à certain jour en justice.

VOITURE (1598-1648).

Voiture vécut sur le pied de l'égalité avec les plus grands noms et fut l'idole de l'hôtel de Rambouillet, qui mourut pour ainsi dire avec lui. Il écrivit comme il fallait écrire pour charmer ses aimables et spirituelles correspondantes. Ne lui demandez ni le sérieux de la pensée ni la gravité du langage. Tout ce qu'il en dit n'est que « pour trouver moyen de remplir ses lettres. Et en vérité n'est-il pas excusable ? Car, pour parler franchement, on est souvent bien empêché à trouver que dire, et, sans quelques inventions comme cela, des personnes qui n'ont ni amour, ni affaires ensemble ne se peuvent écrire souvent. » Une spirituelle enfant de douze ans, M^{lle} de Bourbon, qui devint M^{me} de Longueville, a caractérisé Voiture mieux que tous les critiques ; elle était d'avis qu'il fallait le conserver dans du sucre.

(DEMOGEOT.)

(1) 5 9 8
le he ve

**Voiture est le bien vu | près de nos Précieuses ;
Son langage ravit | ces belles orgueilleuses.**

(1) 6 4 8
ge re ve

DESCARTES (1596-1650).

Descartes, considérant qu'il n'est absolument certain d'aucune de ses connaissances, prend le parti de les rejeter toutes. Mais douter, c'est penser. Or pour pouvoir penser, il faut exister. D'où il conclut : Je pense, donc je suis. Le voilà en possession d'une première vérité, celle de son existence ; et en même temps, il a trouvé un moyen infaillible d'en découvrir d'autres, la certitude. Prenant pour point de départ la réalité de sa pensée, il arrive à connaître l'existence et la nature de son âme. Puisqu'il pense il faut donc que l'âme soit immatérielle, spirituelle. Les imperfections qu'il remarque dans son âme l'amènent à reconnaître l'existence d'un Être souverainement parfait, c'est-à-dire Dieu. Enfin, comme il n'a pas plus de raison de douter de l'existence des êtres qui l'entourent que de la sienne propre, il arrive à constater d'une manière certaine la réalité du monde physique. C'est ainsi qu'il reconstitue tout l'édifice de ses connaissances sur une base désormais inébranlable, la certitude.

(BLANLŒIL.)

(1) 5 9 6
le he che

Descartes clot la bouche | à l'homme au doute enclin :
Je pense, je le sais, | donc je suis, c'est certain."

je le se
(1) 6 5 0

GASSENDI (1592-1655).

Apologiste d'Épicure, Gassendi s'était proposé d'ajuster le système du philosophe grec au niveau du christianisme aussi bien que de la raison. Il admet, comme Épicure, le vide et les atomes, mais non l'espace infini ni le nombre infini des atomes. Il explique à la manière d'Épicure comment les corps se forment des atomes; mais il repousse le hasard et l'éternité des atomes et rapporte l'origine du monde à Dieu créateur. S'il conserve la distinction entre l'âme raisonnable et l'âme non raisonnable, il n'accorde pas que l'âme raisonnable soit comme l'autre un composé d'atomes. Dans l'Éthique il revient à son guide pour ne plus s'en séparer.

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

(1) 5 9 2
le pe ne

Gassendi, s'il opine | au fond comme Épicure,

Du chrétien, je l'en loue, | a la raison plus sûre.

(1) je le le
6 5 5

LESUEUR (1616-1655).

Eustache Lesueur, d'une nature douce et mélancolique, vécut à l'écart des intrigues et des faveurs de la cour. D'une inaltérable bonté, il disait des rivaux dont la haine le poursuivait même dans sa solitude : « J'ai tout fait et je ferai tout pour en être aimé. » Son œuvre la plus connue est la *Vie de Saint Bruno* représentée en vingt-deux tableaux... Devant l'Apollon du Belvédère on se redresse, dit-on, comme pour se mettre à l'unisson de cette pose si fière du dieu qui vient de frapper le serpent Python : mais devant la galerie de Saint Bruno, bien mieux encore que devant la statue antique, on ne songe plus à la forme, on oublie toutes les discussions d'art et de métier pour suivre avec recueillement ces scènes de la vie du cloître, que le peintre nous met sous les yeux.

(GABORIT.)

(1) 6 1 6
je te che

**Prends tes sujets touchants | au cloître, Lesueur,
Homme sage, loyal, | peintre plein de candeur.**

(1) 6 5 5
ge le le

HARVEY (1578-1658).

Le sang qui renferme les éléments de la nutrition, parcourt sans cesse les régions du corps, porté du centre à la circonférence par les artères et ramené par les veines : tel est le phénomène de la circulation. Inconnu des anciens, ce fait a été signalé d'abord par Servet au seizième siècle, puis confirmé et développé par Harvey au dix-septième dans son *Exercitatio anatomica*. Cette découverte fit grand bruit et partagea l'Europe savante en deux écoles : les circulateurs et les anti-circulateurs.

(*Un million de faits.*)

(RAMBAUD.)

(1) 5 8
 le que ve
 Harvey, c'est lui qui vit | du sang tout le mystère :
 Ou noir ou rouge il va | dans la veine ou l'artère.
 ge le ve
 (1) 6 5 8

VINCENT DE PAUL [Saint] (1576-1660).

L'effroyable misère du milieu du dix-septième siècle provoqua un admirable élan de charité. Celui qui en prit la direction fut Vincent de Paul; l'Eglise en a fait un saint; l'histoire ne doit pas hésiter à le mettre au rang des grands bienfaiteurs.

(JALLIFIER et VAST.)

Avec M^{me} Legras (Louise de Marillac), femme pieuse et dévouée, il fonda l'admirable institution des Sœurs de la Charité pour le service des pauvres malades. On lui doit les hôpitaux de Bicêtre pour les aliénés; de la Pitié, de la Salpêtrière pour les pauvres; du Saint-Nom de Jésus pour les vieillards, et bien d'autres encore. C'est lui qui créa un établissement pour les enfants trouvés. Il secourut d'une façon prodigieuse la Picardie, la Champagne et surtout la Lorraine désolées par la guerre, la famine et la peste; il put distribuer dans cette dernière province deux millions en argent et en effets.

(Dictionnaire GUÉRIN.)

(1) 5 7 6
le cue che

Vincent de Paul cachant | sa tendre charité,
Nourrit, logea, chaussa | l'enfant déshérité.

(1) 6^{ge} 6 che se
6 6 0

VELAZQUEZ (1599-1660).

Pendant son séjour à Rome, Velazquez peignit le portrait du souverain pontife, Innocent X, portrait qui reçut les honneurs de la procession et du couronnement. En qualité de maréchal des logis du palais il entreprit le voyage d'Irun, lorsque Philippe IV conduisit sa fille Marie-Thérèse à Louis XIV. Velazquez fut chargé de préparer dans l'île des Faisans le pavillon où se rencontrèrent les deux monarques. Il parut dans les cérémonies dont il était l'ordonnateur avec toute la pompe vaniteuse de la noblesse espagnole.

(VALENTIN.)

Velazquez a peint avec un égal succès le paysage, le portrait, les animaux, les intérieurs et les fruits. Rien n'égale le bonheur inouï qu'il porte dans l'imitation de la nature humaine, si ce n'est toutefois la franchise et l'audace avec lesquelles il en aborde les plus difficiles aspects. S'il fallait caractériser le talent de Velazquez, je l'appellerais comme Jean-Jacques l'homme de la nature et de la vérité.

(VIARDOT.)

(1) 5 9 2
le pe pe

Velazquez peint le Pape | et Philippe son roi;
En tout sujet, je sens | qu'il prit le Vrai pour loi

(1) 6 6 6

PASCAL (1623-1662).

Pascal à douze ans avait trouvé seul et sans livres les éléments de la géométrie : à seize ans, il composa son *Traité des sections coniques*. A dix-neuf ans, il inventa la machine arithmétique pour aider dans ses calculs son père devenu intendant à Rouen. Un peu plus tard, il compléta les recherches barométriques de Torricelli et publia (1647) ses *Expériences* touchant le vide; créa le calcul des probabilités; démontra par sa fameuse expérience sur le Puy-de-Dôme la pesanteur de l'air; imagina le haquet et donna en 1658 la théorie de la cycloïde ou roulette. Il publia en 1656 ses *Lettres Provinciales*; sa gloire comme écrivain est surtout d'avoir fixé la langue. Son style en effet a eu l'étonnant privilège de rester intact; pas un seul mot qui, depuis plus de deux siècles, se soit ressenti des changements qui souvent altèrent les langues vivantes.

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

(1) 6 2 3
 jo ne me
 Pascal tout jeune, mais | déjà grand géomètre,
 Prodigeux génie, | en tout se montre un maître.
 ge ge ne
 (1) 6 6 2

POUSSIN [NICOLAS] (1594-1665).

Nicolas Poussin contemplait à loisir les belles ruines de Rome quand il fut sollicité par M. Desnoyer, secrétaire de l'État, et par Louis XIII lui-même de venir se fixer à Paris pour travailler au Louvre. Après deux années, lassé des intrigues jalouses dont il se voyait l'objet, Poussin reprit le chemin de Rome pour y retrouver une vie moins brillante, mais plus indépendante et plus calme.

(GABORIT.)

Ce qui caractérise le génie de Poussin, c'est la belle ordonnance du sujet, l'art de la composition, l'élévation de la pensée, la pureté du dessin, l'entente de la perspective aérienne et du clair-obscur. On l'a surnommé le Philosophe de la peinture.

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

(1) 5 9 4
le be re

**Décorant les lambris | de nos palais, Poussin
Trouva des gens jaloux | de son parfait dessin.**

(1) ^{ge}6 ^{je}6 ^{le}5

ROSA [SALVATOR] (1615-1673).

Salvator Rosa était fier, noble, et mettait à tous ses tableaux un prix très élevé, moins par le désir d'amasser que pour faire honneur à son art. Ses ennemis ayant voulu rabaisser son talent, il composa son poème de l'*Envie*, abondant en traits violents et hardis, et qui fit taire ses détracteurs.

(VALENTIN.)

Salvator Rosa peignait avec une verve et une vigueur incomparables. Ses sujets préférés sont des haltes de brigands dans des paysages de la plus âpre nature ; on n'y voit que des roches éboulées, des torrents s'échappant d'une caverne et versant dans l'abîme leurs flots écumeux, des troncs noueux dépouillés de leur écorce et portant vers les nues leurs cimes battues par la tempête : là, point de ces frais ombrages qui invitent les bergers au repos, de ces eaux limpides auxquelles les troupeaux aiment à se désaltérer.

(GABORIT.)

(1) 6 4 5
che te le rude.
Homme fier, chatouilleux, | Rosa, ton pinceau
Rend énergiquement | une âpre solitude.

(1) 6 7 3
ge que me

MOLIÈRE (1622-1673).

...La société était pour lui un vaste champ d'études. S'il y découvrait rarement le bien, il était très habile à en surprendre les vices et les ridicules. C'est à la justesse de ses observations qu'il a dû de présenter des peintures si vraies. Il a su d'ailleurs, en traçant les caractères de ses personnages, montrer en eux les défauts communs de l'humanité et les travers particuliers des hommes de son temps.

(BLANLŒIL.)

...C'est un génie qui pleure sous le masque du rire. Mais la vertu n'en est pas moins vengée par ses tirades cha-leureuses qui la louent et par ces invectives, d'autant plus puissantes qu'elles sont mesurées, qui flétrissent le vice dans un magnifique langage.

(JEANNIARD DU DOT.)

(1)	6	2		2	
	ge	ne		ne	
Un grand génie est né dans Paris, c'est Molière,					
	ge	gue	me		
(1)	6	7	3		
Il fustigea gaîment l'homme qu'il n'aimait				guère.	

REMBRANDT (1606-1674).

Tour à tour arrêté et flottant, mystérieux et ingénu, il a donné, dit M. Michel, une âme à la lumière, et l'a fait correspondre aux douces émotions de l'âme humaine ; il a su mettre les palpitations de la vie dans les formes inertes ; il a su exprimer sous des traits sensibles ce qui de sa nature est immatériel et insaisissable... Nul n'a possédé au plus haut point la science des contrastes dans la composition comme dans le faire. Nul n'a su mieux graduer l'intérêt par l'exécution même. Dans l'*Ange Raphaël quittant Tobie*, par exemple, l'Ange, qui est le personnage principal, est exécuté avec le plus grand soin ; les autres figures sont traitées d'une façon suffisamment nette, mais rien de plus. Quant au paysage, au terrain, il n'est indiqué que d'une façon sommaire. L'œil est invinciblement attiré par le messager céleste qui s'envole dans un éclat lumineux et quitte la terre, où il n'a fait que passer. L'harmonie de l'ensemble n'en est pas moins complète, grâce à cette admirable distribution de la lumière et des ombres, grâce à ce clair-obscur où il est resté inimitable.

(Roger PEYRE.)

(1) 6 0 6
 ge se je
 Personnages, sujets | nous offrent chez brandt
 Un relief qui, je crois, | ne peut être plus grand.
 (1) 6 7 4

MILTON (1608-1674).

...Sa vue, qu'il avait naturellement faible, s'était usée dans d'immenses lectures. A la cécité complète vint bientôt s'ajouter la ruine apparente de la cause pour laquelle il avait combattu. La mort du Protecteur qu'il aimait malgré les caractères militaires de son despotisme, et la Restauration firent crouler tous ses rêves. Échappé, par une tolérance qu'on ne s'explique guère, à la prison, il se réfugia dans la retraite et dans la poésie, sans « discuter la volonté du ciel », sans « diminuer d'un iota » ses espérances ni son courage. C'est la plus sombre et la plus glorieuse portion de cette héroïque existence. La nature l'avait privé de la vue, et les événements de tout ce qui donne de la valeur à la vie : son art et son Dieu lui restaient ; cela suffisait à l'indomptable pitié de son âme. « Aveugle mais content », il ouvrit sur le mystère de la création et de la chute de l'homme cet œil de l'esprit dont parle Hamlet, et l'éclatante vision du *Paradis perdu* se déroula devant eux.

(LÉON BOUCHER.)

(1) 6 0 8
ge se ve

Milton, l'ange suave | à ta voix descendu
Te montre en ton chagrin | le Paradis perdu

che que re
(1) 6 7 4

SPINOZA (1632-1677).

Il n'existe, selon Spinoza, qu'une substance, cause éternelle et immanente d'elle-même et de toutes choses, nature naturante et nature naturée, Dieu et monde à la fois. Cette chose, qui existe par soi, possède un nombre infini d'attributs se développant eux-mêmes en une infinité de modes. Deux de ces attributs seulement nous sont connus : l'étendue dont les modes sont les corps, la pensée dont les modes sont les âmes. De ces principes, Spinoza tire hardiment toutes les conséquences : la négation du libre arbitre, de la personnalité divine et humaine, de l'immortalité consciente, des causes finales et de la Providence en psychologie et en théodicée ; l'irresponsabilité en morale ; le despotisme en politique. On voit que ce n'est pas sans raison que spinozisme et panthéisme sont devenus deux termes synonymes.

(LABBÉ.)

(1) 6 3 2
che me ne

**Spinoza s'achemine | où ? droit au panthéisme,
Avec les gens conquis | par son noir fatalisme.**

(1) 6 7 7
ge cue que

HOBBS (1588-1679).

Suivant la morale égoïste de Hobbes, il n'existe pas pour l'homme d'autre bien ni d'autre mal moral que le plaisir et la douleur : il agit bien toutes les fois qu'il fuit celle-ci et qu'il recherche celui-là, quels que soient les moyens dont il se serve pour arriver à ce but ; car par cela seul que ces moyens procurent son bien-être, ils sont bons et légitimes. Chaque individu étant seul en état de juger ce qui peut lui procurer du plaisir est aussi le seul arbitre de la bonté et de la malice de ses actions, ou plutôt tout ce qu'il fait est bon par cela seul qu'il le fait ; et comme le bien-être est divers selon les divers individus, le bien et le mal moral seront aussi quelque chose de divers, c'est-à-dire qu'il y aura autant de lois naturelles opposées entre elles que d'individus.

(*Prælectiones philosophicæ.*)

(1) 5 8 8
le ve ve

**Hobbes pour les vivants | n'est pas très rigoriste ;
Il a tort, je combats | sa morale égoïste.**

je cue be
(1) 6 7 9

LA ROCHEFOUCAULD (1613-1680).

...Dans La Rochefoucauld, le philosophe est loin de valoir l'écrivain. Ses *Maximes* ne sont guère qu'une perpétuelle variante de cette pensée fausse, c'est-à-dire outrée, que toutes les actions humaines n'ont pour mobile que l'amour-propre. L'auteur ne voit qu'un des deux côtés de la nature morale. Il sépare les deux instincts qui la composent, et retranche absolument le plus noble. Il prend l'accident pour la règle et nie la vertu parce qu'il y a des cœurs vicieux. Au reste, pour corriger son erreur, il suffit de restreindre ce qu'il généralise et d'entendre de quelques individus ce qu'il affirme de la nature humaine. La Rochefoucauld était un courtisan plutôt qu'un philosophe. Il avait vécu dans un monde égoïste au milieu des mesquines agitations de la Fronde. Il connaissait les hommes : il s'est trompé en croyant connaître l'homme.

(DEMOGEOT.)

(1) 6 1 3
che te me

**Quel désenchantement | chez La Rochefoucauld,
Dont tout l'ouvrage vise | en l'homme le défaut !**

(1) 6 8 0
ge ve se

CALDERON (1600-1681).

L'œuvre de Calderon se présente sous trois aspects différents, les drames, les comédies de cape et d'épée et les pièces religieuses ou *autos*. Et cependant chacune des formes de ce génie original et puissant — dont on a pu dire qu'il est le Shakespeare de l'Espagne — est empreinte de la même touche qui semble le stigmaté caractérisant l'œuvre : le caractère espagnol avec ses fougues, ses grandeurs, ses haines, et un sentiment religieux, profond, réel qui anime chacune de ses compositions... « *La Vie est un songe* » (*La vida es un sueño*), comédie de cape et d'épée, passe pour le chef-d'œuvre du poète, tant il a su mettre d'imagination et de vérité dans cette peinture de la fragilité du bonheur terrestre.

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

(1) 6 0 0
che se se

**Calderon, choisissant | dans ton œuvre, je songe
A l'ouvrage vanté | « L'existence est un songe ».**

ge ve le
A) 9 0 1

LORRAIN [LE] (1600-1682).

Le Lorrain se promenait souvent dans la campagne romaine avec Poussin, recevant ses conseils, observant avec lui les aspects variés de la nature. Nul mieux que le Lorrain n'a su rendre les effets de la lumière aux différentes heures du jour. Il fit un grand nombre de paysages et de marines.

(GABORIT.)

« Regardez, dit Victor Cousin, ces belles et vastes solitudes éclairées par les premiers rayons du soleil ; dites-moi si ces campagnes, ces arbres, ces eaux, ces montagnes, cette lumière, ce silence, si toute cette nature ne vous impressionnent pas, si derrière ces horizons lumineux et purs vous ne remontez pas involontairement, en d'ineffables rêveries, à la source invisible de la beauté et de la grâce. »

(1) 6 0 0
che se se

Lorrain, tu choisissais | surtout tes paysages,
Ces ouvrages finis, | sur les latins rivages.

(1) 6^{ge} 8^{fe} 2^{ne}

MURILLO (1618-1682).

« Les qualités de Murillo sont, dit Ch. Blanc, la fécondité, la souplesse, une incomparable facilité à tout peindre, une merveilleuse flexibilité de coloriste... Tout ce qu'a touché Murillo se tourne en douceur. » Ribera ne voit dans la religion que des scènes sombres, et souvent atroces ; Murillo n'en montre que le côté tendre, aimable, radieux. « Avec lui les scènes les plus mystiques ont, comme on l'a dit, je ne sais quoi de lumineux que la pensée pénètre sans effort, et par où l'âme se laisse aisément ravir aux régions célestes. »

Dans son tableau de l'*Assomption* au Musée du Louvre, la Vierge, soutenue dans les nuages par des anges et des chérubins, semble remplie d'extase et de joie céleste.

(GUÉRIN.)

(1) 6 4 8
ge te fe
Que la Vierge à ta foi, | Murillo, se révèle
En sa joie infinie, | extatique, immortelle !
je fe ne
(1) 6 8 2

CORNEILLE (1606-1684).

...Corneille tend à élever les âmes par la peinture de l'héroïsme sous toutes ses formes, l'héroïsme du citoyen dans Horace, l'héroïsme de la clémence dans Auguste, l'héroïsme de la foi religieuse dans Polyeucte, l'héroïsme du sacrifice au devoir dans Rodrigue, Chimène, Pauline. La vie n'offre qu'à peu d'hommes l'occasion de la gloire ou du martyre : elle nous offre à tous l'occasion de secrets sacrifices que le monde ignore ou juge mal, sans autre récompense que la noble joie du bien accompli. On s'y prépare à l'école de Corneille. Ses scélérats mêmes, tout d'une pièce comme ses héros, produisent un effet moral : l'horreur de ce qui est vil et lâche n'est pas moins saine à l'âme que l'admiration de ce qui est noble et généreux.

(BYAIS.)

La popularité de Corneille honore notre pays. Elle y est née de cet amour pour les grandes choses et de cette passion pour les grands hommes, deux traits de notre caractère national. Nous aussi nous sommes un peuple héroïque. Qu'y a-t-il que nous préférerions à l'honneur, à ce que nous regardons comme notre devoir envers les peuples opprimés et la justice violée?

(NISARD.)

J'admire quand je songe | à tes héros, Corneille,
 Leur courage effrayant, | leur grandeur sans pareille.

(1) 6^{ge} 8 4

BUNYAN (1628-1688).

Le plus célèbre, le plus important de ses écrits est son *Voyage du Pèlerin de ce monde au monde à venir* : c'est une sorte de roman allégorique dont le héros, M. Chrétien, fait un voyage à la Jérusalem nouvelle ; ses aventures, ses traverses, ses combats représentent la lutte de la vie religieuse dans ses aspirations vers le ciel. Ces tableaux empreints de bizarrerie et d'exaltation mystique ne manquent ni d'intérêt, ni de grandeur et ils sont encore rehaussés par la vigueur et la simplicité du style. Les protestants font grand cas de ce livre répandu chez eux par de nombreuses éditions.

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

(1) 6 2 8
ge ne fe
Du voyage naïf | de Chrétien, Bunyan,
Grand tirage fut fait | pour le peuple anglican.
ge fe fe
(1) 6 8 8

PUGET [PIERRE] (1622-1694).

L'œuvre la plus remarquable du grand sculpteur Puget est le *Milon de Crotone*. D'après la tradition, cet athlète, ayant voulu briser de ses mains un chêne à moitié fendu par la foudre, demeura pris par le tronc qui se referma, et fut dévoré par des loups. Puget nous le montre déchiré par un lion. « Ah ! le pauvre homme ! » s'était écriée la reine Marie-Thérèse, quand le groupe fut exposé pour la première fois à Versailles. Ce cri sympathique nous dit avec quelle vérité le sculpteur a rendu cette lutte terrible entre une bête furieuse et Milon pris au piège de son orgueil.

(GABORIT.)

(1) 6 2 2
che ne ne
Pris au chêne noueux, | ô Puget, ton athlète
Bien peu sage périt | sous la dent d'une bête.
je pe re
(1) 6 9 4

FONTAINE [LA] (1621-1695).

Tout ce qu'il dit est simple et naturel ; et ce que j'estime surtout en lui, c'est une certaine naïveté de langage que peu de gens connaissent et qui fait pourtant l'agrément du discours.

(BOILEAU.)

C'est La Fontaine qui est notre Homère. Car d'abord il est universel comme Homère : hommes, dieux, animaux, paysages, la nature éternelle et la société du temps, tout est dans son petit livre... Le ton est naturel ainsi que dans Homère. Tout le monde l'entend ; ce sont nos mots de tous les jours... Nos enfants l'apprennent par cœur, comme jadis ceux d'Athènes récitaient Homère ; ils n'entendent pas tout, ni jusqu'au fond, non plus que ceux d'Athènes, mais ils saisissent l'ensemble et surtout l'intérêt ; ce sont de petits contes d'enfants, comme l'*Iliade* et l'*Odyssée* qui sont de grands contes de nourrice.

(TAINÉ.)

(1) 6 2 1
ge ne te
Ton ingénuité | nous charme, La Fontaine,
Ta fable irréprochable | enthousiasma Taine.
che be le
(1) 6 9 5

SÉVIGNÉ [M^{ME} DE] (1626-1696).

... C'est une excellente mère éloignée de sa fille, incessamment tourmentée du besoin de communiquer avec elle à travers l'espace, comme si elle était présente, et dont la sensibilité s'est élevée sans effort à toutes les perfections du style, parce que la sensibilité c'est le génie. Changez une seule circonstance dans l'histoire de M^{me} de Sévigné : ôtez-lui la fille adorée dont émanent toutes ses inspirations ; ou bien, si vous ne vous sentez pas plus capable que moi de cette fiction cruelle, faites mieux : laissez-lui sa fille sous la condition si douce pour elle de ne s'en séparer jamais. Vous lui rendrez à ce prix tout le bonheur qui lui a manqué sur la terre, mais vous lui enlèverez en même temps tout l'éclat de ce talent admirable qui l'a distinguée des autres femmes, et qui lui assigne un rang si éminent à la tête des littératures.

(Ch. NODIER.)

(1) 6 2 6
ge ne — je

Le génie enjoué | de Sévigné nous charme ;
La louange a beau jeu | quand la mère s'alarme.

(1) 6 ge be je
6 9 6

BRUYÈRE [LA] (1643-1696).

Le but que se proposa La Bruyère, en composant ses *Caractères*, fut de corriger les mœurs des hommes en leur montrant leurs défauts. C'est ce qu'indique son épigraphe tiré d'Erasme : *Admonere voluimus, non mordere; prodesse, non lædere; consulere moribus hominum, non officere*. Le moraliste présente aux hommes ce miroir; son mérite, c'est de les forcer à s'y reconnaître par la fidélité des images qu'il leur offre... La Bruyère nous a laissé une admirable série de portraits... Tous ces portraits sont peints d'après nature : ce ne sont pas des abstractions, ce sont des personnages réels, vivants et agissants... « J'ai pris un trait d'un côté et un autre d'un autre, disait-il, et de ces divers traits qui pouvaient convenir à une même personne, j'en ai fait des peintures vraisemblables. Je suis peu disposé à croire qu'il faut que mes peintures expriment bien l'homme en général, puisqu'elles ressemblent à tant de particuliers et que chacun croit y voir ceux de sa ville et de sa province. »

(BLANLŒIL.)

(1) 6 4 5
je re le

Souvent quand je relis | tes portraits, La Bruyère,
Pour moi-même j'empoche | une satire amère.

(1) je pe che
6 9 6

RACINE (1639-1699).

« Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
 « Émouvoir, étonner, ravir un spectateur :
 « Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
 « N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
 « Que, dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
 « En a fait, sous son nom, couler la Champmélé. »
 (BOILEAU.)

Iphigénie est une vierge royale, fière et résignée dans le malheur.

(DEMOGEOT.)

Athalie, selon Voltaire, est le chef-d'œuvre de l'esprit humain. C'est de toutes nos tragédies classiques celle qui se rapproche le plus du drame antique, par la simplicité, la régularité, la majesté de l'action.

(BLANLŒIL.)

(1) 6 3 9
 je me be
Racine, j'aime bien | ta fière Iphigénie,
Mais je mets chapeau bas | devant ton Athalie.
 che pe be
 (1) 6 9 9

LENOTRE (1613-1700).

Le jardin de Lenôtre peut nous paraître avec raison trop artificiel : non seulement il complète la nature, mais il lutte contre elle. Cependant il s'accorde admirablement avec le palais qu'il accompagne. Pour le comprendre il faut le considérer comme une œuvre à moitié architecturale qui, au moyen d'éléments et de matériaux d'un nouveau genre, terrasses, arbres, massifs, bassins, sert de transition entre le palais lui-même et la simple nature... Dans toutes ses conceptions il fait jouer un grand rôle aux pièces d'eau, dont plusieurs deviennent de véritables monuments, où l'imagination, la fantaisie même, reprennent tous leurs droits. Il n'y en a pas à Versailles deux qui se ressemblent, depuis les rocailles et la colonnade jusqu'à la pièce de Latone et aux Bains d'Apollon... Versailles et son parc resteront le modèle que tous les princes imitent ou même copient, à Charlottenburg, à Potsdam, à Péterhof, à Carlsruhe, à Wilhelmshe, à Caserte, à Saint-Ildefonse, à la Mafra, des bords de la Néva jusqu'aux bouches du Tage, et de nos jours à Chiemsee, une des résidences favorites du roi Louis de Bavière.

(Roger PEYRE.)

(1) 6 1 3
che te me

**Pour ton enchantement, | Roi, Lenôtre dessine
Ce beau parc où s'assied | ta personne divine.**

(1) cue se se
7 0 0

SCUDÉRY [M^{LLE} DE] (1607-1701).

Les longs romans de Madeleine de Scudéry, le *Grand Cyrus*, *Clélie* avec la Carte du Tendre, méritent un souvenir parce que « Sapho », comme l'appelèrent galamment ses contemporains, a peint les courtisans, les beaux esprits, et les grandes dames de Paris.

(BYAIS.)

Cousin a pu, à l'aide de *Cyrus*, reconstituer le tableau de la société française au xvii^e siècle.

(N. BERNARDIN.)

La prolixité de M^{lle} de Scudéry est fatigante, son style précieux et ridicule.

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

(1) 6 0 7
 ge se gue tendre.
 Ton langage est sans goût, | Scudéry, ton cœur
 Cyrus est la gazette | où Cousin put tout prendre.
 gue ze te
 (1) 7 0 1

PERRAULT (1628-1703).

... La mère L'Oie, sans doute, aime et connaît les enfants : lorsqu'elle les réunit le soir au coin du feu, elle sait comment il faut conter pour tenir leur curiosité en haleine et leurs yeux grands ouverts; mais la bonne grand'mère, ayant longtemps vécu, a beaucoup vu, et, comme l'hirondelle de La Fontaine, elle peut avoir beaucoup retenu. Jamais elle ne s'égare dans les nuages brillants de la fantaisie au point de perdre de vue notre pauvre monde. Nos ridicules, nos vanités, nos misères restent devant ses yeux comme une tache à l'horizon, et tandis que son imagination s'envole, sa malice se met de la partie; je ne sais combien de fines remarques, de piquants conseils se pressent sur ses lèvres; alors la sagesse de la grand'mère passe par dessus les têtes blondes inclinées sur ses genoux, et va droit aux gens graves de l'auditoire, qui écoutent plus attentivement qu'ils n'en ont l'air, et répondent par un sourire d'intelligence. La baguette des fées ne fait pas seulement jaillir du sol de fringants équipages, des ruisseaux de diamants et de roses à l'usage de crédules bambins: elle touche en se jouant les fronts virils et y éveille la réflexion.

(E. BERTIN.)

(1) 6 2 8
je ne ve
Le lecteur jeune ou vieux, | Perrault, goûte Peau d'Ane,
Petit Poucet qui sème, | il écoute avec Anne.
(1) que se me
7 0 3

BOSSUET (1627-1704).

Les *Oraisons funèbres* sont l'œuvre la plus populaire de Bossuet, la plus parfaite peut-être et jamais la chaire ne retentit de plus sublimes accents. L'orateur évite autant que possible l'écueil du genre, les éloges hyperboliques; il abaisse les grandeurs humaines devant la majesté divine; il proclame, sur la tombe des morts illustres, les éclatantes et terribles vérités de la morale et de la religion. Ce n'est pas l'esprit de ses auditeurs qu'il veut charmer, c'est leur âme qu'il veut arracher aux enchantements de ce monde.

(G. DE MONTIGNY.)

Les *Oraisons funèbres* de Bossuet se déroulent aux yeux de la postérité comme les pages d'une imposante histoire. Chaque discours semble n'être qu'une partie d'un vaste ensemble, où les grands événements et les personnages illustres de l'époque apparaissent tour à tour à la lueur lugubre des solennités de la mort.

(DEMOGEOT.)

(1) 6 2 7
ge ne que

Que ton langage unique, | ô Bossuet célèbre,
Donne un magique essor | à l'oraison funèbre :

que se re
(1) 7 0 4

BOURDALOUE (1632-1704).

Ce qui frappe aujourd'hui dans ces *Sermons*, c'est la hardiesse avec laquelle l'illustre prédicateur traite les grands, les courtisans, les riches ; il étale impitoyablement leurs vices et leurs excès ; il leur enjoint de racheter leurs fautes en faisant l'aumône non par caprice, ni à leurs moments, ni après la part faite à leurs plaisirs, mais par devoir rigoureux et selon leur fortune de l'usage de laquelle ils devront un compte rigoureux à Dieu, « caissier des pauvres ». Il ne craignait même pas de faire les allusions les plus visibles et les plus fortes aux désordres du roi. Pour avoir une idée de sa hardiesse il faut lire le *Sermon sur la Conception* prononcé devant Louis XIV.

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

(1)	6		3	2	
	ge		me	ne	
D'un courage éminent fait preuve Bourdaloue,					
Quand il accuse un roi que tout le monde loue.					
	cue	se		re	
(1)	7	0		4	

BAYLE (1647-1706).

Pour Bayle, « le pyrrhonisme est la chose du monde la plus commode ; vous pouvez impunément discuter contre tout venant, sans craindre ces arguments *ad hominem* qui font quelquefois tant de peine. Vous contestez et vous doutez tout votre saoul, sans craindre la peine du talion ». Mais Pyrrhon avait un système ; il disait pourquoi il doutait et l'on pouvait attaquer et réfuter ses raisons. Bayle n'en a pas. Les articles qui forment le fond même de son *Dictionnaire* sont presque tous très courts, mais ils servent de prétexte à d'interminables notes où les faits et les assertions contradictoires sont accumulés de manière à laisser l'esprit du lecteur indécis, en l'inclinant toutefois plus vers l'erreur que vers la vérité.

(*Dictionnaire* GUÉRIN.)

(1) 6 4 7
je re gue

O Bayle, j'arguai | de ton Dictionnaire

Que le fameux « Que sais-je » | est ton auxiliaire.

(1) que se je
7 0 6

VAUBAN (1633-1707).

Les talents de l'ingénieur, les qualités du guerrier ne sont peut-être pas ce qu'il y a de plus intéressant à étudier dans Vauban. Le profond amour de ceux qui travaillent et qui souffrent, sentiment rare au xvii^e siècle, surtout chez les hommes de guerre, existe au plus haut degré chez Vauban; il est une des formes de son patriotisme. « Je ne suis, dit-il dans sa *Dîme royale*, ni lettré, ni homme de finance, et j'aurais mauvaise grâce à chercher de la gloire et des avantages pour des choses qui ne sont pas de ma profession; mais je suis Français et très affectionné à mon pays. » Peu de livres font plus d'honneur à l'intelligence et au cœur de leur auteur; et on a pu dire « que le Vauban de la paix était pour le moins l'égal du Vauban de la guerre ».

(JALIFFIER et VAST.)

(1) 6 3 3
je me me
En Vauban j'aime moins l'ingénieur capable
Que l'homme au cœur exquis, | le Français cha-
ritable.
(1) que se que
7 0 7

REGNARD (1655-1709).

...Regnard amuse, mais il n'instruit pas, moins encore corrige-t-il. Il divertit aux dépens de la vérité et des mœurs; il arrive au plaisant dans les caractères par la charge et dans le dialogue par la bouffonnerie et l'in-vraisemblance. Regnard, s'il a un dessein arrêté, est du parti des fripons et des débauchés. Toutefois il a de la verve, de la gaieté, de l'esprit et du mouvement. Il fait rire; c'est bien quelque chose, mais c'est tout pour lui : ce n'est pas assez pour le spectateur. Le théâtre de Regnard ne nous a pas laissé une seule leçon morale ni un caractère proprement dit. Son *Joueur* même n'est qu'une brillante individualité finement dessinée. Quel est son nom? on l'oublie et si on l'a retenu, s'en sert-on pour désigner une classe? C'est un mauvais symptôme pour un poète comique lorsqu'il ne fait pas passer un seul nom propre à l'état de nom générique.

(GÉRUZEL.)

(1) 6 5 5
 ^{ge} ^{le} ^{le}
En partage il a, lui, | Regnard, verve et gaieté;
Mais il se gausse un peu | de la moralité.
 ^{que} ^{se} ^{pe}
 (1) 7 0 9

/

BOILEAU (1636-1711).

En résumé Boileau a été sinon le législateur au moins le contrôleur général du Parnasse, et son influence, qui s'est exercée sur le public et les auteurs du xvii^e siècle, s'est étendue bien au delà, non sans protestations. Il a appris au public ce que valaient Corneille, Molière et Racine, au prix des Chapelain, des Quinault, des Scudéry.

(BYAIS.)

Sans lui, Racine, je le crains, dit Sainte-Beuve, aurait fait plus souvent des Bérénices, La Fontaine moins de fables et plus de contes, Molière lui-même aurait donné davantage dans les Scapin, en un mot chacun de ces beaux génies aurait abondé dans ses défauts...

On n'a point oublié l'éclatant hommage rendu par Boileau à la supériorité du génie de Molière. Louis XIV lui demandait quel était l'homme qui honorait le plus son règne : Sire, c'est Molière ! — Je ne le croyais pas, répondit le roi ; mais vous vous y connaissez mieux que moi.

(AMAR.)

(1) 6 3 6
ge me che

Aux ouvrages méchants | si Boileau fit la guerre,
Sa critique entendue | a su juger Molière.

(1) que te de
7 1 1

MALEBRANCHE (1638-1715).

Le point de départ de Nicolas Malebranche, incontestablement l'un des plus grands métaphysiciens que l'Europe ait produits, est cette idée de Descartes, que la pensée humaine ne peut pas se connaître elle-même, comme imparfaite et comme relative, sans concevoir Dieu, l'être parfait et absolu. Selon lui, l'idée de Dieu est à la fois contemporaine de toutes nos idées et le fondement de leur légitimité; et, par exemple, l'idée que nous nous faisons des corps extérieurs et du monde serait vaine si cette idée ne nous était donnée dans celle de Dieu. De là le fameux principe que nous voyons tout, et le monde matériel lui-même, en Dieu (vision en Dieu).

(*Un million de faits.*)

Voyant Dieu partout, il fait Dieu le seul agent dans le sens le plus étroit et ne reconnaît dans les causes secondes que des occasions. Pour lui, les idées seules ont une existence réelle; doctrine non seulement singulière et bizarre, mais encore dangereuse et entachée, contre le gré de l'auteur, de spinozisme, de scepticisme et de panthéisme.

(GUÉRIN.)

Bossuet avait écrit en marge des ouvrages du célèbre Oratorien ces trois mots : *pulchra, nova, falsa*.

(LABBÉ.)

(1) 6 3 8
che me ve

**Malebranche me voit | en Dieu, rien au delà
De l'intellectuel, | « Pulchra, nova, falsa ».**

cue te le
(1) 7 4 5

FÉNELON (1651-1715).

... C'est alors seulement qu'il aborde le récit des aventures de Télémaque, et le lecteur charmé croit encore lire Homère. Quelle création que de transporter dans la langue la plus dédaigneuse de l'Europe les larges et naïves peintures du chantre d'Ulysse ! Et que de nouvelles beautés l'imitateur ajoute à son modèle ! la sagesse de Socrate vient corriger les fables d'Homère... Cet ouvrage achève pour nous le portrait de Fénelon, comme l'*Histoire universelle* celui de Bossuet. Ces deux épopées, si différentes et si admirables, partent de deux points opposés de l'horizon ; l'une descend des montagnes sacrées d'Oreb et de Sinaï, aux sommets dépouillés mais pleins d'une majesté terrible ; elle coule à travers l'histoire, et réfléchit dans son cours les ruines des empires ; l'autre prend naissance dans les riantes vallées de l'Ilissus au milieu des myrtes fleuris ; elle serpente parmi les riantes chaumières des bergers de la Grèce ; les nymphes et les dryades viennent se reposer doucement sur ses bords.

(DEMOGEOT.)

(1) 6 5 1
ge le te

Cet ouvrage longtemps | sera lu, Fénelon,
Son style est un Pactole | et Mentor un Solon.

cue te le
(1) 7 1 5

LEIBNIZ (1646-1716).

En théodicée Leibniz se montre trop absolu, il exagère la doctrine de saint Augustin et de saint Thomas sur l'optimisme. Suivant lui, Dieu, étant infini en toutes ses perfections, a dû créer le meilleur des mondes possibles. Cette théorie contribue à éclaircir quelques-unes des difficultés que l'origine du mal soulève; mais en la prenant dans son sens absolu, elle prête elle-même à de grosses objections et contient un germe de fatalisme.

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

Dans sa *Monadologie*, Leibniz prétend qu'en créant les mondes, Dieu a prévu, déterminé, calculé, préétabli une fois pour toutes et à tout jamais une éternelle connexion entre les modifications de chaque monade et les modifications de toutes les autres. L'âme et le corps sont comme deux horloges si admirablement montées par un artiste infallible qu'elles semblent unies par le même ressort et n'avoir qu'un seul et même mécanisme. Cette hypothèse a le tort de supprimer toute réciprocité d'action entre l'âme et le corps, et de porter atteinte au libre-arbitre.

(LARBÉ.)

(1) 6 4 6
che re ge

Leibnitz aura chargé | peut-être l'optimisme;
On remarque un danger | dans son déterminisme.

que de ge
(1) 7 4 6

MAINTENON [M^{ME} DE] (1635-1719).

L'œuvre de Saint-Cyr fut, durant près de trente années, l'objet des constantes sollicitudes de M^{me} de Maintenon ; on peut dire qu'elle y mit toute son âme, tout son génie. C'est pour sa chère maison qu'elle dut le plus souvent prendre la plume. Lorsque les circonstances venaient à l'en éloigner, elle voulait être tenue au courant et ne laissait aucune lettre sans réponse. Les qualités supérieures du style avaient peu à se déployer dans sa correspondance ; l'imagination s'y montre rarement : ce sont plutôt les qualités moyennes que réclame ce genre d'écrits ; or elle les possède excellemment.

(1)	6		3	5	
	ge		me	le	

C'est la sage homélie, | ô grave Maintenon,
 Que Saint-Cyr goûtait bien, | qui fit tout ton re-

(1)	gue	te	be	
	7	1	9	

 nom.

ADDISON (1672-1719).

Goûts du jour, discussions, querelles littéraires, comptes-rendus du nouveau livre ou de la comédie nouvelle, tout se retrouve dans le *Spectateur* avec la figure même des salons et des rues. C'est là qu'Addison a mis le meilleur de sa nature et de son talent, popularisant les questions de littérature et de religion, allant prendre la philosophie morale « dans les bibliothèques, les écoles et les collèges pour l'amener dans les clubs et les réunions mondaines à la table de thé et dans les cafés. »

(Léon BOUCHER.)

(1) 6 7 2
je cue ne
Addison, je connais | un bon observateur
Au club écoutant bien, | c'est ton fin Spectateur.
cue te be
(1) 7 1 9

WATTEAU (1684-1721).

MM. de Goncourt ont écrit : « Le grand poète du XVIII^e siècle est Watteau. Une création, toute une création de poème et de rêve, est sortie de sa tête, emplissant son œuvre de l'élégance d'une vie surnaturelle, que le peintre a tirée des visions enchantées de son imagination. Il a renouvelé la grâce : la grâce de Watteau n'est pas la grâce antique. La grâce de Watteau est la grâce. Elle est le rien qui habille la femme d'un agrément, d'une coquetterie, d'un beau au delà du beau physique... » L'œuvre de Watteau est considérable.

(1) 6 8 4
ge fe re
Parmi les gens fêrus, | Watteau, de ton talent,
C'est Goncourt qui nous dit | le mieux ton art si
que ne de
(1) 7 2 1
grand.

NEWTON (1642-1727).

Képler avait trouvé que les planètes se meuvent dans des ellipses dont le soleil occupe un foyer. Newton généralisa cette découverte et en déduisit la loi de l'attraction universelle. Il expliqua le phénomène des marées, la précession des équinoxes, les troubles planétaires; il eut le premier l'idée de la décomposition de la lumière; il émit l'hypothèse d'un éther universel contenant et propageant la lumière; il trouva la formule du binôme et établit un important théorème sur la théorie générale des équations. Homme politique, il fit partie du Parlement anglais, où il donna des preuves d'une remarquable capacité. Profondément religieux, il fit paraître un ouvrage sous le titre d'*Observations sur les prophéties de l'Écriture sainte*, particulièrement sur les prophéties de Daniel et sur l'*Apocalypse* de saint Jean.

(*Un million de faits.*)

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

(1) 6 4 2
che re ne

**Travailleur acharné, | Newton le grand penseur,
Astre, suit ta conique | et sait ta pesanteur.**

que ne que
(1) 7 2 7

FOË [DE] (1663-1731).

Robinson Crusoé est le récit des aventures d'un homme qui, jeté dans une île déserte, trouve cependant les moyens de se suffire et même de se créer un bonheur relatif.

(LAROUSSE.)

Jean-Jacques a dit : « Puisqu'il nous faut absolument des livres, il en existe un qui fournit, à mon gré, le plus heureux traité d'éducation naturelle. Ce livre sera le premier que lira mon Émile : seul il composera longtemps toute sa bibliothèque, et il y tiendra toujours une place distinguée. Il sera le texte auquel tous nos entretiens sur les sciences naturelles ne serviront que de commentaires. Il servira d'épreuves, durant nos progrès, à l'état de notre jugement, et tant que notre goût ne sera pas gâté, sa lecture nous plaira toujours. Quel est donc ce merveilleux livre ? Est-ce Aristote ? est-ce Platon ? Non, c'est *Robinson Crusoé*. »

(1) 6 6 3
je ge me

Avec quel jugement, | Foë, ton Robinson
De tout s'accommodait | dans l'île sa prison !

cue me de
(1) 7 3 1

ROLLIN (1661-1741).

« Il manque de critique et même d'érudition, dit Villemain ; il ne choisit pas toujours bien ses autorités ; il ne connaît pas l'art ingénieux de tirer, par conjecture, des moindres textes, quelques indications pour l'histoire. Loin d'avoir le plus léger doute sur la série des rois de Rome, qui, de nos jours, sont devenus des mythes et des symboles, il prend tous les faits comme les donne Tite-Live. Toutefois son *Histoire ancienne* et ce qu'il a composé de l'*Histoire romaine* donnent une idée généralement vraie de l'antiquité. » « Un honnête homme, dit de lui Montesquieu, a par ses ouvrages enchanté le public. C'est le cœur qui parle au cœur ; on sent une secrète satisfaction d'entendre parler la vertu. C'est l'abeille de la France. »

(1) 6 6 1
je ge te

**Rollin, qui jugea tant, | put manquer de critique.
Mais il nous fit garder | le culte de l'antique.**

gue re de
(1) 7 4 1

MASSILLON (1663-1742).

Louis XIV désira entendre Massillon. L'éloquent orateur prêcha à la Cour l'Avent de 1699, puis le Carême de 1701 et de 1704. Dans son premier sermon devant le roi, il prit pour texte : *Beati qui lugent* ; et il en tira à la fois, avec beaucoup d'à-propos, un éloge flatteur et une grave leçon pour le monarque. « Mon père, lui dit Louis XIV, j'ai entendu plusieurs grands orateurs dans ma chapelle, j'en ai été fort content ; pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très mécontent de moi-même. »

... On sait le mouvement que produisit le passage si connu du sermon sur le *Petit nombre des élus* : « Si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, etc... » Toute l'assistance se trouva à demi soulevée, et Massillon pâle, abîmé, se voilant le visage et gardant le silence, parut partager la terreur de son auditoire.

(BLANLŒIL.)

(1) 6 6 3
je ge me

Quand sur le Jugement | Massillon dans sa chaire
Prêchait, qui ne craignait | le Dieu juste et sé-
vère?

(1) 7 4 2
cue re gne

POPE (1688-1744).

... Il dépense trop souvent son talent sur des rebuts, par exemple, lorsque dans la *Dunciade*, satire personnelle contre les auteurs du jour, il lance à pleines mains « plus de boue que d'esprit » sur les pamphlétaires, les écrivains à gages et toute la bohème de Grub Street. Quand il rencontre au contraire un grand sentiment, une enchère qui prête à l'éloge ou au blâme, son vers s'échauffe et lance des étincelles. C'est dans les *Essais moraux*, dans l'*Essai sur l'homme*, dans la satire et dans l'épître que ses qualités ont trouvé leur développement le plus complet : c'est là qu'il grava, d'un trait si pur, les médaillons admirables qui font de lui un maître dans l'art d'écrire.

(LÉON DOUCHER.)

Encouragé par les souscriptions de la cour et de la ville, il entreprit de traduire en vers l'*Illiade* et l'*Odyssée* et mena à fin, en douze ans, ce gigantesque travail, non sans avoir accepté le secours de mains étrangères.

(MOTHÉRE.)

Pope, être ombrageux, vif, | fera la *Dunciade*.
Deux *Essais* écrira, | traduira l'*Illiade*.

(1) 7 4 4

SWIFT (1667-1745).

... Le plus original, le plus grand aussi, c'est ce sombre parent de notre joyeux curé de Meudon, le doyen de Saint-Patrick en Irlande, qui éleva si haut la satire politique, religieuse et littéraire, et trouva dans l'ironie une source de chefs-d'œuvre. De nombreux écrits politiques révélèrent en lui le premier des pamphlétaires, et tout ce qui sortait de sa plume fut dès lors recueilli par un public avide. Devenu populaire dans un pays qu'il détestait, pour avoir défendu, à propos d'une question de monnaie, les droits de la nation irlandaise, il n'avait pas encore cependant donné toute sa mesure. Il a donné dans les *Voyages de Gulliver*, vaste allégorie satirique où la politique et les mœurs de l'Angleterre, la philosophie humaine, enfin l'humanité même est traînée dans la boue, dépouillée de sa grandeur et fouaillée par l'impitoyable misanthrope. Là surtout éclate dans toute sa force ce style austère, sans ornements, dont l'ironie la plus froide et la plus audacieuse était l'âme et la vie.

(Léon BOUCHER.)

(1) 6 6 7
 ge che cue
 Swift pour juger chacun | n'a pas le joyeux air
 n'avait Pantagruel, | son rire est trop amer.
 gue re le
 (1) 7 4 5

LESAGE (1668-1747).

A la suite de *Gil Blas*, le lecteur se trouve mêlé à toute les classes de la société : il est initié à une foule d mystères et est témoin de mille actions coupables, inspirées par la cupidité, la bassesse, l'ambition, l'ignorance, la poltronnerie, enfin par toutes les passions qui font agir les hommes. Rien de piquant comme ce tableau sans cesse renouvelé de la vie humaine, rien de plus instructif que cette peinture des vices et des passions toujours les mêmes, dans tous les temps et chez tous les peuples.

(BLANÇEIL.)

(1) 6 6 8
 ge je ve
 En Lesage je vois | un peintre véridique
 Des mœurs, plus d'un croquis | de son Gil Blas
 cue re que l'indiqu
 (1) 7 4 7

VAUVENARGUES (1715-1747).

... Il doit à ses *Réflexions* sa gloire et le rang qu'il occupe parmi les moralistes. Sans prendre directement à partie La Rochefoucauld, il le réfute sans cesse. Autant celui-ci s'était plu à médire de l'homme, à dénigrer ses vertus dont il rapporte tous les actes à des mouvements d'amour-propre, autant Vauvenargues, au contraire, s'applique à relever la nature humaine et à la montrer capable de faire le bien. « Pratiquons la vertu, c'est tout », dit-il. « Faisons généreusement, et sans compter, tout le bien qui tente nos cœurs ; on ne peut être dupe d'aucune vertu. » « Les premiers jours du printemps ont moins de grâce que la vertu naissante d'un jeune homme. » « Les grandes pensées viennent du cœur. »

(BLANLOEIL.)

(1) 7 1 5
 que te le
 Tout homme qui te lit | se croit bon, Vauvenar-
 Les traits de ton carquois | tu les lances sans
 cue re que
 (1) 7 4 7
 nargue.

THOMSON (1700-1748).

Trente ans avant Rousseau, Thomson avait exprimé tous les sentiments de Rousseau, presque dans le même style. Comme lui, il peignait la campagne avec sympathie et enthousiasme ; comme lui, il opposait l'âge d'or de la simplicité primitive aux misères et à la corruption moderne... Comme lui enfin, il altérait la sincérité de son émotion et la vérité de sa poésie par des fadeurs sentimentales, par des roucoulements de bergerades et par une telle abondance d'épithètes, d'abstractions changées en personnes, d'invocation pompeuses et de tirades oratoires qu'on y aperçoit d'avance le style décoratif et faux de Thomas, de David et de la Révolution.

(TAINE.)

(4) 7 0 0
 que se se
On applique aux Saisons | de Thomson la critique
Faite à tout écrit faux, | pompeux, fade, utopique
 cue re fe
 (4) 7 4 8

BACH (1685-1750).

Comme organiste et compositeur d'orgue, Bach est demeuré inégalé. Comme fuguiste il a écrit des chefs-d'œuvre, modèles de force, de clarté, de richesse et parfois d'audace. Ses chorals et ses cantates ne sont pas moins admirés que ses autres ouvrages. Enfin dans les *Passions*, dans l'oratorio de *Noël*, dans la grande *Messe en si mineur*, on peut dire que son style est d'un sublime presque continu, et en maint endroit l'expression poétique, dramatique, humaine, atteint à une puissance inconnue jusque-là... L'œuvre de Bach est immense. La récapitulation de ses œuvres d'église a donné le nombre prodigieux de 253 grandes cantates religieuses composées chacune de quatre ou cinq morceaux, quatuors, chœurs, airs, duos et récitatifs avec des chorals à quatre parties et toutes instrumentées, sept messes à quatre voix et orchestre. Le nombre des motets produits par la verve inépuisable du grand artiste est considérable.

(Alfred ERNST.)

(1) 6 8 5
ge ve le
Bach, ta large envolée | étonne les fidèles
En tes œuvres d'église, | en tes fugues si belles.

(1) 7 5 0

SAINT-SIMON [Duc DE] (1675-1755).

... On a comparé Saint-Simon à Tacite : il est, comme lui, un admirable peintre de mœurs ; il sait, comme lui, pénétrer les hommes et scruter les consciences. Il a tracé de main de maître un grand nombre de portraits ; quelques coups de pinceau lui suffisent pour nous représenter les personnages au moral comme au physique et fixer leurs figures d'une manière ineffaçable. Saint-Simon est un esprit infatué des prérogatives de son rang, mécontent et haineux ; il est peut-être sincère, mais à coup sûr il n'est pas impartial. Il regarde l'impartialité comme impossible « à celui qui a vu et manié ce qu'il écrit ». Il nourrit une haine si vigoureuse contre tous les gens bas, rampants, intéressés, « en qui le servile surnage toujours ». Il n'a pas le moindre doute sur la perversité de tous ceux qu'il méprise ou déteste, il leur suppose volontiers les intentions les plus iniques, et il ne manque jamais de croire tout ce qui leur est défavorable. Disons cependant que, s'il est trop attentif à faire ressortir leurs défauts, il ne va pas jusqu'à cacher leurs bonnes qualités.

(BLANCOËIL.)

i (1) 6 7 5
 ge cue le dre
 Saint-Simon, juge enclin | à la haine, est à crain
 Le critique en lui loue | un habile à tout peindre
 que le le
 (1) 7 3 5

MONTESQUIEU (1689-1755).

Les causes de la grandeur de Rome furent, au dehors, la perfection de tout ce qui tient à l'art de la guerre ; au dedans, la politique du sénat et le juste équilibre des pouvoirs ; la décadence s'explique par l'extension de l'empire, la trop grande puissance accordée aux généraux, la corruption des mœurs, née des richesses, les guerres civiles qui anéantirent la liberté.

L'Esprit des Loix compte trente et un livres renfermant chacun un nombre plus ou moins grand de chapitres de longueur fort inégale ; quelques-uns n'ont qu'un alinéa, parfois même qu'une seule phrase. Montesquieu commence par définir les lois : « Dans leur signification la plus étendue, les lois, dit-il, sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses, et, dans ce sens, tous les êtres ont leurs lois. » Il n'étudie point les lois en métaphysicien ; il n'essaie point d'en formuler des théories abstraites et *a priori* ; il n'a pas d'autre dessein que d'expliquer la nature, les causes et les effets des différentes constitutions qui ont régi ou régissent encore les nations.

(BLANLŒIL.)

⁽¹⁾ 6 8 9
 je ve he
 Montesquieu, je vois bien | de Rome la grandeur
 Et, disséquant les lois, | ton Persan détracteur.
^{que} le le
⁽¹⁾ 7 5 5

FONTENELLE (1657-1757).

Plus encore que sa préface pour l'*Analyse des infiniment petits* du marquis de l'Hôpital (1696), ses *Entretiens sur la Pluralité des mondes* le firent choisir comme secrétaire de l'Académie des Sciences renouvelée en 1699, et ses *Éléments de la géométrie de l'Infini* (1727, in-4), ont moins fait pour la gloire de cette assemblée que son *Histoire de l'Académie royale des Sciences*, avec deux préfaces, recueil contenant des extraits des mémoires des savants et les éloges des académiciens morts; en 1702, l'*Histoire* depuis l'année 1699; en 1733, depuis l'année 1666. Fontenelle en 42 ans prononça 69 éloges, entre autres celui de Leibnitz. Par ses éloges académiques, Fontenelle a magistralement ouvert la voie à D'Alembert, Condorcet, Cuvier, Arago, etc. Son intelligence souple et lucide a très bien servi les lettres et surtout les sciences qu'il sut excellemment rendre accessibles et même attrayantes en gardant l'exactitude.

(LAROUSSE.) (*Grande Encyclopédie.*)

(1) 6 5 7
ge le que
Quel éloge éloquent | décerne Fontenelle
A Leibnitz son collègue; | en ce genre il excelle.
cue le gue
(1) 7 5 7

HÆNDEL (1685-1759).

Quand l'armée chorale tout entière jette sur les âmes frémissantes le grandiose *Alleluia*, ce chœur incomparable du *Messie* d'Hændel, quand éclate ce chœur tout vibrant d'allégresses célestes, on dirait que la voûte des salles se brise, que Jéhovah apparaît sur son trône au milieu des nuées resplendissantes, et que les chants des cohortes éternelles, entonnés dans le ciel au milieu des grondements de la foudre et des brûlants sillons de l'éclair, descendent des sphères élevées, remplissent l'espace et s'abaissent sur l'auditoire transporté. Les accents indescriptibles de cette fantaisie divine produisirent à Londres, à la première audition, un effet inattendu. Tous les assistants, hommes et femmes, enfants et vieillards, se dressèrent tête nue, les yeux au ciel, les bras levés comme pour prier, le front renversé en arrière dans l'extase et tous ils restèrent debout jusqu'à la fin du chœur.

(Maurice CRISTAL.)

(1) 6 8 5
 ge ve le
Génie au large vol, | Hændel, Londre admira
Tes chœurs cyclopéens | chantant l'Alleluia.
 cue le pe
 (1) 7 5 9

HOGARTH (1697-1764).

Hogarth s'attacha à représenter les actions successives de divers personnages dans une suite de tableaux, véritables drames qui firent une impression extraordinaire et l'élevèrent au premier rang des artistes. *Le Mariage à la mode*, *Industrie et Paresse*, *la Vie d'un jeune débauché*, *la Conversation moderne ou les Buveurs de punch*, les *Comédiennes ambulantes* eurent un succès si prodigieux que la mode s'en empara et en figura les diverses scènes sur les éventails. Dans toutes ces compositions, on retrouve cette gaité piquante, cet humour, comme disent les Anglais, qui souvent fait d'Hogarth le Molière et d'autres fois l'Aristophane de la peinture.

(VALENTIN.)

(1) 6 9 7
 je pe que rique,
 Que de sujets piquants, | Hogarth, grand sati-
 Te furent suggérés | par ton goût excentrique.
 guo ge re
 (1) 7 6 4

YOUNG (1681-1765).

... Young dut sa réputation à son poème des *Nuits*, qu'il intitula *Pensées de la Nuit*, *Night's Thoughts*. Ce poème lui fut inspiré par des malheurs domestiques. Young allait marier sa fille au jeune lord Palmerston lorsqu'elle lui fut enlevée par une maladie de poitrine ; le jeune lord suivit bientôt sa fiancée au tombeau et à toutes ces douleurs vint encore s'ajouter pour le poète celle que lui causa la perte de sa femme. Tant de malheurs, vivement ressentis, firent jaillir de son âme une source de poésie véritable : de versificateur, Young devint poète.

(BLANLŒIL.)

... Sans doute il y a de grands éclairs d'imagination dans ces poèmes : la gravité et l'élévation n'y manquent pas, on voit même qu'il les cherche, mais on découvre encore plus vite qu'il exploite son chagrin et qu'il se drape.

(TAINÉ.)

La vraie douleur est simple, celle de Young ne l'est pas : le poète déclame et semble prendre à tâche d'épuiser tous les lieux communs de la douleur.

(BLANLŒIL.)

(1) 6 8 1
che fe de
Trop d'art, échafaudé | par Young au cimetière
Nuit au pleur qui jaillit | et le fait moins sincère
que je le
(1) 7 6 5

STERNE (1713-1768).

Il faut bien donner le titre de romans à *Tristram Shandy* et au *Voyage sentimental*, car après tout, l'oncle Toby, le caporal Trim et Maria offrent de vivantes figures délicatement tracées ; mais ce sont bien plus encore des essais et des épisodes où le burlesque et le pathétique, mêlés dans des proportions fort inégales, servent à faire ressortir Yorick, c'est-à-dire Sterne lui-même, les caprices de son imagination, son scepticisme, ses affectations, sa sensibilité vraie et son égotisme, reflet du parfait égoïsme dont toute sa vie privée ne donna que de trop fréquents témoignages.

(Léon BOUCHER.)

Sterne est d'une si douce bonhomie, il se montre si spontanément sentimental que c'est lui qui a créé le mot, qui l'a introduit dans la langue anglaise et l'a fait adopter dans toutes les autres... Les impressions de voyage formèrent un épisode de *Tristram Shandy*. Elles furent aussi publiées séparément sous le titre de *Voyage sentimental*.

(Nouvelle bibliothèque française.)

(1) 7 4 3
cne le me

Il s'est exactement. | Sterne, l'original,

Peint dans Yorick, je vois | qu'il est sentimental

ke je ve
(1) 7 6 8

WINCKELMANN (1717-1768).

Winckelmann est le fondateur de la critique d'art ; son goût et son érudition en cette matière n'ont jamais été surpassés.

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

Ses ouvrages, particulièrement ses *Réflexions sur l'imitation des œuvres grecques dans la peinture et la sculpture* et son *Histoire de l'art dans l'antiquité* jouirent d'une autorité immense. Si Lessing le prit à partie dans le *Laocoon*, c'est que Winckelmann dans son enthousiasme pour les arts plastiques ne rendait pas toujours justice à la poésie, et reprochait entre autres à Virgile d'avoir représenté, dans le deuxième chant de l'*Énéide*, Laocoon poussant de grands cris.

(Albert LANGE.)

(1) 7 1 7
 . que te que tique
 Winckelmann, qu'attaqua | Lessing, sait l'esthé-
 Et, critique achevé, | possède l'art antique.

que che ve
 (1) 7 6 8

BOUCHER (1703-1770).

Elève de Lemoine qui avait étudié surtout à l'école de Rubens, il fut, avec Watteau, le décorateur par excellence des grâces coquettes. Il était venu dans une époque sensuelle et maniérée. L'afféterie tourmentait les types, l'esprit avait gâté le naturel, et selon le mot d'Arsène Houssaye, la beauté, cette loi éternelle de l'art, n'était plus qu'un gracieux caprice. Avec la coquetterie espiègle de son talent, la finesse de son coloris, l'élégance de son dessin, Boucher fut loin d'être un peintre complet. Dans ses jolis paysages roses, dans ses édens fleuris, où soupiraient des reines déguisées en bergères, il a répandu l'enchantement du monde des fées... Ce galant imitateur de Rubens et de Vanloo aura été en somme le portrait le plus fidèle de son temps, comme lui folâtre et dissipé, plus épris de l'artifice que de l'art, des couleurs factices que de la lumière du ciel, amoureux avant tout des images de plaisir et de licence. Il eut en M^{me} de Pompadour une puissante protectrice dont il fit le portrait et qui reproduisit elle-même à l'eau-forte plusieurs de ses pastorales.

(GUÉRIN.)

(1) 7 0 3
 que se me goûts fins.
 Par Boucher, qui sut mieux | comprendre ses
 Pompadour est conquise | et grave ses dessins.
 cue que se
 (1) 7 7 0

GOLDSMITH (1728-1774).

Goldsmith, réduit à la plus profonde misère, fit son tour d'Europe à pied, jouant de la flûte ou chantant des chansons à la porte des chaumières. Cette industrie lui procura chez les paysans un souper, un gîte et de la subsistance pour le lendemain. Dans son poème du *Voyageur* il fait allusion à cette manière de voyager. Dans son poème, *Le Village abandonné* (*Auburn*), il règne une telle vérité dans la peinture des scènes et des caractères qu'on demeure convaincu que le poète a décrit ce qu'il avait vu et senti. Dans le *Vicaire de Wakefield*, ouvrage en prose, nous retrouvons l'âme, le goût, les sentiments de Goldsmith qui fait le tableau de sa propre famille, un peu embelli par sa brillante imagination.

(Albert MONTÉMONT.)

(1) 7 2 8
 que ne ve
 Goldsmith que nous voyons | promenant sa mi- sère,
 Auteur convaincu, crée | Auburn (1) et le Vicaire.
 cue cue re
 (1) 7 7 4

(1) Le Village abandonné.

HALLER (1708-1777).

Le poème, *Les Alpes*, d'Haller, célèbre anatomiste et botaniste, est le fruit d'un voyage qu'il entreprit dans les montagnes de son pays pour développer ses connaissances en botanique. Les qualités qui le distinguent sont une profondeur et une concision toutes nouvelles dans la poésie allemande : la tendance didactique et morale y domine et Haller s'efforce de ramener ses lecteurs à l'antique simplicité suisse : la vie domestique, les travaux, les fêtes, les montagnes enfin, y sont l'objet de descriptions pleines de noblesse et de sentiment.

(Albert LANGE.)

(1) 7 0 8
 gue se ve plore.
Haller aux goûts savants | chante l'Alpe et l'ex-
Le critique est conquis | par ses vers et sa flore
 que cue que
 (1) 7 7 7

GRESSET (1709-1777).

... *Vert-Vert* parut un véritable phénomène littéraire. Les aventures d'un perroquet de couvent, envoyé par les Visitandines à leurs sœurs de Nantes, n'offraient cependant pas un fonds bien riche ; mais on admira l'art avec lequel ce jeune poète de vingt-quatre ans avait su l'embellir. Le ton de la plaisanterie la plus fine, les détails les plus gracieux, le naturel et le charme du style sont d'ailleurs autant de qualités qui firent regarder ce joli poème comme un modèle de délicatesse et de goût. Mais le badinage portait sur des personnes et des sujets qui demandent du respect. Les Visitandines se plaignirent et Gresset fut exilé par ses supérieurs de Tours à La Flèche. L'année suivante, il quitta la Société de Jésus et rentra dans le monde. Ses adieux aux Jésuites et ses *Épîtres* au P. Bougeant montrent que ses anciens maîtres n'avaient rien perdu de son estime. Gresset se rendit à Paris et reçut partout le meilleur accueil.

(BLANLŒIL.)

(1) 7 0 9
 que se he
C'est Gresset qui sut bien, | peu méchant dans
Montrer le gai caquet | d'un perroquet disert.
 gue cue que
 (1) 7 7 7

VOLTAIRE (1694-1778).

Voltaire, dont le nom revient sans cesse quand on parle du dix-huitième siècle, en est le véritable représentant; il en réunit toutes les tendances et les transforme dans une brillante individualité. Incrédule, mais déiste, il donne à la France ce qu'aucun sectaire n'avait su donner aux pays protestants, la tolérance... Les deux qualités dominantes de cette rare intelligence furent la passion et le bon sens: l'un corrigeait sans cesse et rectifiait l'autre; c'étaient le frein et l'aiguillon. Le produit de ces deux forces fut un esprit étincelant, universel, irrésistible, le génie de l'esprit qui fit toute la puissance de Voltaire... Quant à l'Église, il l'attaqua avec habileté, avec persévérance, avec fureur. Nous n'hésitons pas à condamner l'irrévérence et même l'injustice de ses agressions. Le catholicisme a été au moyen âge la vie morale du monde, et il a droit encore à notre respect, à notre amour, non pas, comme quelques-uns osent le dire, parce qu'il est un frein pour l'ignorance et un auxiliaire de la politique, mais parce qu'il recèle dans son sein et communique à tous, dans un langage simple et touchant, de grandes et sublimes vérités.

(DEMOGEOT.)

(1) 6 9 4
ge pe re

**Tout homme sage épris | de ton œuvre, Voltaire,
T'admire, quoiqu'au fond | il blâme le sectaire.**

(1) que que fe
7 7 8

LINNÉ (1707-1778).

Linné a donné une classification des plantes en vingt-quatre classes fondée sur les caractères tirés du nombre et de la disposition des étamines; les divisions des classes étaient établies d'après des caractères tirés du nombre et de la disposition des carpelles formant le pistil : ce système de classification, où Linné avait encadré d'innombrables plantes dont un grand nombre étudiées par lui, excita un enthousiasme universel et il en reste de nombreuses traces dans la science.

(LAROUSSE.)

(1) 7 0 7
que se que

Avec un sens exquis, | Linné, par l'étamine,
Voit le nom qui convient | aux fleurs qu'il exa-
mine.

(1) 7 7 8
que cue ve

ROUSSEAU (J.-J.) (1712-1778).

... Loin de s'en prendre à lui-même, il rejette sur les autres les causes de son chagrin et de ses ennuis. Comme si la société pouvait soustraire chacun de nous à l'inévitable responsabilité de ses actes, il lui reproche ses malheurs... Il faut lire ses *Dialogues* pour comprendre les angoisses de cette âme torturée par les soupçons, on se figure à peine une telle folie. Jamais on ne vit pareil spectacle d'un homme ingénieux à se déchirer de ses propres mains, haïssant tout le monde, se défiant de tous les humains et désespérant ses meilleurs amis par la noirceur de ses inquiétudes et l'aigreur de sa misanthropie.

(GIDEL.)

... Rousseau n'est peut-être pas le pire, il est certainement le plus illustre de ces utopistes dont j'ai esquissé le portrait. Le portrait lui-même est fait d'après lui, tour d'esprit et méthode, caractère et conduite, chaque trait essentiel se reconnaît dans ses ouvrages et dans sa vie. Seulement comme ses erreurs sont celles d'un esprit supérieur et ses fautes, celles d'un homme qui n'était pas sans qualités, l'éclat de ces contrastes rend son portrait plus séduisant.

(NISARD.)

(1) 7 1 2
cue te ne

Rousseau, trop cantonné | dans sa misanthropie.
Me séduit, quoiqu'au fond | j'aime peu l'utopie.

(1) que que fe
7 7 8

CONDILLAC (1715-1780).

Prenant son point de départ dans les opinions de Locke, Condillac s'efforça d'être encore plus méthodique, plus rigoureux, d'une clarté plus transparente et plus limpide que lui. La pensée avec tous ses développements ne fut que la « sensation transformée ». Locke avait au moins admis, à côté de ce premier fait passif, la réflexion qui laisse soupçonner quelque chose de l'activité réelle de l'âme ; la réflexion disparut du système de Condillac qui acquit ainsi un nouveau degré de simplicité apparente, mais l'âme s'anéantit par là même sous sa main.

(DEMOGEOT.)

(1) 7 1 5
 cue de le
 Mais Condillac dit là | de l'Idée aujourd'hui
 Ce que Locke avanç | moins clairement que lui
 (1) 7 8 0

LESSING (1729-1781).

Dans son *Traité sur le sentiment du beau*, le savant Winckelmann avait adopté l'axiome d'Horace : *Ut pictura poesis*; il tendait à confondre la poésie avec la peinture et les beaux-arts. Lessing le combattit. Il prit pour terme de comparaison la description de la mort de Laocoon au II^e livre de l'*Énéide*, et le groupe sculptural de Laocoon découvert à Rome en 1506. Lessing montra que le seul point commun entre la sculpture, la peinture et la poésie, c'est d'exciter en nous à des degrés divers le sentiment du beau... Lessing conclut que la poésie, surtout la poésie dramatique qui exprime l'action à son plus haut degré, est bien supérieure à la sculpture et à la peinture : elle en est la reine plutôt que la sœur.

(BLANCOEIL.)

Lessing exerça une influence considérable sur le théâtre allemand en substituant le drame à la tragédie.

(ALBERT LANGE.)

(1) 7 2 9
 que ne he
 Que Lessing connaît bien | ces beaux-arts qu'il gouverne
 C'est lui, Fritz (1), qui fonda | ton théâtre moderne.
 que le de
 (1) 7 8 1

(1) *Fritz* désigne ici le peuple allemand par une convention semblable à celle qui fait appeler l'Anglais, John, l'Américain, Jonathan.

VAUCANSON (1709-1782).

Le plus célèbre constructeur d'automates fut Vaucanson. On connaît son joueur de flûte, son joueur de tambourin, et son canard qui nageait, mangeait, digérait et rejetait les produits de la digestion. Robert Houdin, chargé de réparer l'automate, prouva que ces produits de la digestion n'étaient autres que de la mie de pain colorée en vert et réduite en bouillie. Elle était rejetée au dehors par un corps de pompe.

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

(1) 7 0 9
 cue ce be
Vaucanson conçoit bien, | construit avec un art
Fantastique, infini, | ses joueurs, son canard.
 que fe ne
 (1) 7 8 2

DIDEROT (1713-1784).

L'*Encyclopédie* n'est pas un livre, c'est un acte. On n'y va pas chercher la vérité littéraire et la durée. Tout en a été corrigé ou refait à neuf ; œuvre de polémique, elle a eu, avec le retentissement, la fragilité de ces sortes d'œuvres.

(NISARD.)

Diderot, lui-même, lorsqu'il s'adresse aux intimes, en parle en ces termes : « il y voit un gouffre où des espèces de chiffonniers ont jeté pêle-mêle une infinité de choses mal vues, mal digérées, bonnes, mauvaises, détestables, vraies, fausses, incertaines et toujours incohérentes et disparates. »

Voltaire convient que cet édifice est bâti moitié de marbre et moitié de boue ; selon D'Alembert, c'est l'habit d'Arlequin où il y a quelques morceaux de bonne étoffe et trop de haillons.

(1) 7 1 3
cue te me

Surpris, j'écoute, ami | Diderot, ton langage :

Tout sans ordre s'engouffre | en notre immense
ouvrage ».

(1) 7 8 4
gue le re

GLUCK (1714-1787).

L'*Iphigénie* de Gluck excita un prodigieux enthousiasme chez les connaisseurs. Il donna successivement *Orphée*, *Alceste*, où il trouva des accents d'une religieuse horreur... ; *Armide*, qui exprime tant de tendresse. Une harmonie savante et riche, une instrumentation colorée, une expression pénétrante et dramatique, qui a fait comparer sa musique à la poésie du grand Corneille, font de Gluck un des fondateurs de la musique moderne.

(RAMBAUD.)

Ses ennemis essayèrent maladroitement de lui opposer Piccini, musicien élégant et habile. Piccini devait être fatalement vaincu dans cette lutte qui est restée célèbre.

(*Almanach* HACHETTE.)

(1) 7 1 4
cue te re

Il eut des détracteurs, | Gluck, ton style lyrique
Pourtant nulle équivoque | en ta claire musique

que ve que
(1) 7 8 7

BUFFON (1707-1788).

Buffon avait la taille élevée, la figure imposante, le port majestueux. Son extérieur était toujours soigné. On a souvent répété qu'il ne composait qu'avec un habit de cérémonie et des manchettes de dentelles. C'est, sans doute, la solennité de son style qui a accrédité cette légende : on se le représente volontiers, en effet, en grand seigneur, déroulant ses périodes majestueuses. Dans son *Discours sur le style*, où se trouve la fameuse phrase « Le style est l'homme même », Buffon s'attachait moins à donner une idée complète de l'art d'écrire qu'à formuler la théorie de son propre style.

(BLANLOEIL.)

Buffon a plus d'imagination que de sensibilité, plus de noblesse que d'émotion.

(DEMOGEOT.)

(1) 7 0 7 \ somme
 ke se que
 Dans son langage exquis, | Buffon se montre en
 Plus imposant que vif : | oui, le style, c'est
 que ve fe l'homme!
 (1) 7 8 8

FRANKLIN (1706-1790).

Franklin, ayant fondé avec l'aide d'un ami une imprimerie pour son compte, édita en 1732 le premier de ses *Almanachs du Bonhomme Richard* qui eurent une vogue sans précédents. C'étaient des recueils de maximes, de proverbes, de contes, de bons conseils qui se lisaient avec avidité dans les familles. Une de ses occupations de prédilection était l'étude des phénomènes électriques. Il y apporta, comme en tout ce qui l'intéressait, ses qualités d'observation et d'invention : une expérience faite avec le cerf-volant lui fit inventer le paratonnerre. Quand le mouvement de l'indépendance se produisit en Pensylvanie, les regards se portèrent aussitôt sur lui pour défendre les intérêts de la colonie. Il fit, à cette occasion, plusieurs voyages diplomatiques en Angleterre et en France. Élu député au Congrès à son retour en Amérique, il proclama, le 4 juillet 1775, la déclaration d'indépendance.

(Charles SIMOND.)

(1) 7 / 0 6
 que se ge
Un politique, un sage, | un savant, c'est Franklin!
L'Almanach qu'il compose | est de bons conseils
 cue pe se
 (1) 7 9 0 **plein.**

MIRABEAU (1749-1794).

La vie de cet orateur prodigieux avait été longtemps traînée dans tous les scandales du désordre et du vice. Cet homme puissant, « ressemble, dit M. Villemain, au lion de Milton, dans le premier débrouillement du chaos, moitié lion et moitié fange, et pouvant à peine se dégager de la boue qui l'enveloppe, lors même que déjà il rugit et s'élance. » La boue, c'était la vieille aristocratie dégénérée dont Mirabeau venait de s'arracher avec une si superbe insolence en écrivant sur son enseigne, à Marseille : *Mirabeau, marchand de drap* ; le lion, c'était le génie de la Révolution enfanté à l'Assemblée nationale par l'ancienne province romaine ; c'était le génie de la démocratie française naissante, pure alors, et déjà invincible et formidable.

(*Un million de faits.*)

(1) 7 4 9
 cue re pe
Ce tribun corrompu | mais puissant, Mirabeau,
Des fougueux combattants | du Tiers fut le flam-
 cue le le
 (1) 7 9 4 **beau.**

MOZART (1756-1791).

Après avoir été le plus inconcevable des enfants prodiges, puisque à quatre ans il composait de petits menuets que son père notait pendant qu'il les jouait, il parcourut de six ans à dix ans, sous la conduite de son père, bon violoniste et maître de chapelle, d'abord l'Autriche, l'Allemagne, puis la Belgique, la France, l'Angleterre, la Hollande, recueillant partout, dans les cours et chez les grands seigneurs, les témoignages les plus flatteurs d'admiration qui se traduisaient, malheureusement, bien plus en baisers, en caresses et en petits cadeaux, qu'en argent monnayé... Il eut la mélodie limpide, suave et pénétrante de l'école napolitaine, l'harmonie profonde et colorée de ses compatriotes. Il donna pour devise à l'art : « Émouvoir l'âme, en l'ennoblissant »... Avec lui achève de se fonder cette musique moderne qui n'est ni italienne, ni allemande, ni française, mais dans laquelle chacun de ces trois génies nationaux, les trois Muses de l'art européen, a confondu ses mérites originels... Le nombre de ses ouvrages d'après un catalogue très consciencieux est de six cent vingt-six.

(LAVIGNAC.)

(RAMBAUD.)

(1) 7 5 6
que le ge

**Chacun sait à quel âge | on entendit Mozart;
Pur, classique, abondant, | il ennoblit son art.**

(1) 7 9 1
que be de

CHAMFORT (1744-1794).

Chamfort est moins connu par ses ouvrages que par sa réputation d'homme d'esprit. Comme critique il a laissé un commentaire des *Fables* de La Fontaine dont il fit l'éloge ainsi que de Molière. On retrouve dans ses *Pensées*, *Maximes* et *Anecdotes* toute la finesse et la causticité de son esprit, naturellement porté à la misanthropie et aigri encore par ses mécomptes. Il laissa plus d'un trait mordant contre la Révolution qu'il avait d'abord acclamée. C'est ainsi qu'il disait, en parodiant la fraternité révolutionnaire : « Sois mon frère, ou je te tue ! »

(BLANLŒIL.)

Nommé, sous le ministère Roland, administrateur de la Bibliothèque nationale, il eut à se défendre contre les dénonciations d'un subalterne qui convoitait sa place. Incarcéré, puis relâché, il allait être arrêté une seconde fois, quand il essaya de se tuer, se creva un œil et se défigura sans pouvoir se frapper mortellement. Il était en voie de guérison, lorsqu'il mourut par le fait d'une imprudence de son médecin.

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

(1) 7 4 1
cue re te

Raillant les cruautés | de la Terreur, Chamfort

Echappe au couperet | mais non pas à la mort.

(1) 7 4
cue pe re

LAVOISIER (1743-1794).

Lavoisier a le premier fait connaître la composition de l'air. Il chauffa du mercure dans un ballon de verre dont le col, très long et doublement recourbé, allait aboutir, en se relevant, jusque dans le haut d'une éprouvette graduée reposant sur une cuve à mercure et aux trois quarts remplie d'air. Au bout de quelques heures, il vit apparaître des pellicules rouges à la surface du mercure; en continuant à chauffer pendant douze jours, il reconnut que les pellicules, qui avaient été d'abord en augmentant, cessaient de s'accroître. — Un sixième environ du volume primitif avait disparu. Le gaz restant était impropre à la combustion et à la respiration, c'était l'azote, récemment découvert par Rutherford. Quant aux pellicules rouges, rassemblées et chauffées dans une petite cornue de verre, elles donnèrent du mercure et un gaz dans lequel il reconnut toutes les propriétés de l'oxygène. Ces deux gaz mélangés reproduisaient d'ailleurs de l'air ordinaire.

(L. TROOST.)

(1) 7 4 3
cue re me

De l'oxyde écrémé | que chauffe Lavoisier
Sort le gaz comburant | qu'isole son brasier.

(1) 7 9 4
cue be re

BURGER (1748-1794).

Bürger, né à Molmerswende près de Halberstadt, a laissé un nom qui ne périra pas. Ce talent est tout lyrique : odes, chansons, romances, ballades, sonnets ; il réveille la poésie populaire, nationale, et tout en lui conservant sa simplicité native, il lui donna ce qu'il lui manquait, l'art, la force, la noblesse, la variété et surtout la passion. Nul mieux que lui n'a mis en œuvre les ressources pittoresques de la langue allemande et l'harmonie imitative : Schiller lui-même, plus froid, plus métaphysique dans son lyrisme, n'a pas ce mouvement qui entraîne le lecteur dans une sorte de tourbillon fantastique... Qui ne connaît sa fameuse ballade de *Lénore*, qui a fait le tour de l'Europe et désespère les traducteurs ? Comment transporter dans une autre langue ce cliquetis de mots et de sons, cette harmonie bizarre, qui rend si bien le galop du cheval, la course effrénée, fantastique vers le but final, le cimetière, et cette répétition de vers, savamment calculée pour produire un effet terrible, avec le refrain : *Les morts vont vite* ?

(Dictionnaire GUÉRIN.)

(1) 7 4 8
cue re ve

Burger, grand écrivain | dont la Saxe s'honore.

Nous apparaît macabre | en son chant de Lénore

(1) 7 9 4
cue be re

CHÉNIER [ANDRÉ] (1762-1794).

... Les modèles qui l'assistent dans son travail sont aussi plus élevés; c'est Théocrite, d'un génie plus naïf et d'un art plus caché que les élégiaques latins; c'est Virgile, que ne contentait pas son *Énéide*. Aussi quels chefs-d'œuvre que le *Jeune malade*, le *Mendiant*, l'*Aveugle*, et, dans un cadre plus restreint, *Lydé*, *Hylas*, la *Jeune Tarentine*. Le disciple a égalé les maîtres, et il a l'avantage d'intéresser plus vivement les modernes à des choses de l'art antique... Que dire de la *Jeune captive* et des beautés vengeresses de ces *Iambes* qu'il envoyait à son père, de la prison de Saint-Lazare, avec son linge, écrits sur de petites bandes de papier enroulées, d'une écriture si serrée et si fine qu'il fallait les yeux paternels pour les lire; que dire des dernières tendresses et des dernières colères de ce cœur si passionné et si haut, sinon que le poète charmant des *Élégies* et des *Idylles* prenait l'essor d'un grand poète, au moment où le geôlier de Saint-Lazare vint le chercher pour l'échafaud.

(NISARD.)

(1) 7 6 2
 que che ne
 Quel malheur que Chénier, | ce nouveau Théo-
 Sous le lourd couperet | ait succombé si vite!
 cue pe re
 (1) 7 9 4

BURNS (1759-1796).

Bürns, le poète laboureur, comme on l'appelait, ayant obtenu un petit emploi de jaugeur, aurait pu trouver le bonheur dans cette médiocrité, si un penchant invétéré pour la boisson n'eût altéré ses facultés et abrégé sa vie... Ses poésies écrites, les unes en anglais, les autres en dialecte écossais, se distinguent par la grâce, le naturel et l'harmonie, avec un sentiment profond de la nature.

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

Lentement la brume descend des montagnes, cachant le ruisseau qui serpente dans l'ombre. Que le site, hier si riant, paraît morne quand l'automne cède à l'hiver l'année blême ! Les forêts sont nues, les prairies d'un gris sombre, tous les gais atours de l'été disparus. Laissez-moi tout seul m'égarer et rêver au temps qui s'envole, aux coups rudes du sort, à ma vie passée, à ma vie gaspillée, aux instants si courts que la vie me réserve, aux couleurs que l'âge en sa course effaça, aux liens que le sort a brisés dans mon cœur. Mais avant ce point culminant, que d'erreurs ; que d'ennuis en bas, de ténèbres, de peines. Par ses dons la vie n'ayant nulle valeur, l'homme pauvre au delà doit puiser son courage.

(*Essai de traduction en prose rythmique, par J. MOISAN.*)

(1) 7 5 9
gue le be

Bürns célèbre la glèbe | en patois écossais.

Hélas ! le gai bouchon | eut pour lui trop d'attraits.

gue be che
(1) 7 9 6

BABEUF (1764-1797).

Babeuf se posa comme le messie de l'égalité absolue et le réalisateur d'une république fondée sur la communauté des biens. Ayant gagné quelques disciples, il organisa une conspiration contre le Directoire, mais il fut dénoncé et condamné à mort. Il se poignarda devant ses juges. Babeuf disait que « la nature a donné à chaque homme un droit égal à la jouissance de tous les biens », que « le but de la société était de défendre cette égalité », que « les travaux et les jouissances devaient être communs », qu'il ne devait y avoir « ni riches ni pauvres » et qu'aucun droit, même au génie, ne pouvait être reconnu contre la stricte égalité de tous les hommes. C'est le communisme égalitaire et forcé.

(HERVÉ BAZIN.)

(1) 7 6 4
 cue je re
 Babeuf le conjuré, | grand chef du communisme
 Aura risqué beaucoup | pour placer son so-
 que he cue
 (1) 7 9 7
 phisme

BEAUMARCHAIS (1732-1799).

Beaumarchais, jeté dans le tourbillon des affaires, commerçant, diplomate, fournisseur, homme d'action par goût, écrivain par distraction et par pléthore d'esprit, jeta aussi sur le théâtre cette plaisanterie hostile à l'autorité et lui fit gagner sa cause devant le parterre comme devant la justice. Dans des comédies étincelantes d'action, de vivacité et de bons mots pleins de bon sens, dans ces pièces où tout le monde a trop d'esprit, à commencer par l'intrigue, Beaumarchais plaidait encore : il prenait en main la cause de ce spirituel, de cet industriel barbier à qui « il a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans, à gouverner les Espagnes ; qui sait la chimie, la pharmacie, la chirurgie, broche ses pièces de théâtre, rédige des journaux, écrit sur la nature des richesses » et risque fort de mourir à l'hôpital.

(DEMOGEOT.)

(1) 7 3 2
 que me ne
 Ce Beaumarchais qui mène | avec art toute in-
 Résiste et combat bien | pour le succès qu'il bri-
 cue be be
 (1) 7 9 9

KLOPSTOCK (1724-1803).

... Cédant à son penchant pour la retraite, il s'était entièrement isolé du monde, quand la Révolution française éclata et parut lui offrir la réalisation des sentiments patriotiques qu'il s'était vainement flatté d'éveiller en Allemagne. Toujours passionné pour la liberté qu'il regardait comme une des plus saintes conséquences du christianisme, il composa des odes qui lui valurent le titre de citoyen français, titre qu'il abdiqua à l'époque de la Terreur, mais sans cesser de s'intéresser au sort de la France.

(Baronne DE CARLOWITZ.)

... La plupart de ses odes peuvent être considérées comme des psaumes chrétiens ; c'est le David du Nouveau-Testament que Klopstock ; mais ce qui honore surtout son caractère, sans parler de son génie, c'est l'hymne religieuse sous la forme d'un poème épique, à laquelle il a consacré vingt années, la *Messiede*... Lorsqu'on commence ce poème, on croit entrer dans une grande église, au milieu de laquelle un orgue se fait entendre, et l'attendrissement et le recueillement qu'inspirent les temples du Seigneur s'emparent de l'âme en lisant la *Messiede*.

(M^{me} DE STAEL.)

(1) 7 2 4
ke ne re

En Klopstock honorons | le chantre du Messie
Et vantons son civisme : | en France on l'apprécie.

ve se mo
(1) 8 0 3

HERDER (1744-1803).

... Toutes les langues lui étaient connues, et celui de tous ses ouvrages où l'on reconnaît le plus jusqu'à quel point il portait le tact des nations étrangères, c'est son *Essai sur la poésie hébraïque*. Jamais on n'a mieux exprimé le génie d'un peuple prophète, pour qui l'inspiration poétique était un rapport intime avec la Divinité. La vie errante de ce peuple, ses mœurs, les pensées dont il était capable, les images qui lui étaient habituelles, sont indiquées par Herder avec une étonnante sagacité. A l'aide des rapprochements les plus ingénieux, il cherche à donner l'idée de la symétrie du verset des Hébreux, de ce retour du même sentiment ou de la même image en des termes différents, dont chaque strophe offre l'exemple; quelquefois il compare cette brillante régularité à deux rangs de perles qui entourent la chevelure d'une belle femme. « L'art et la nature, dit-il, conservent toujours une imposante uniformité à travers leur abondance. » A moins de lire les psaumes des Hébreux dans l'original, il est impossible de mieux pressentir leur charme que par ce qu'en dit Herder.

(M^{me} DE STAEL.)

(1) 7 4 4
ene re re

**Herder nous décrira | les rythmes des Hébreux
Avec ravissement | dans un langage heureux.**

ve se me
1 8 9 1

KANT (1724-1804).

Voilà un grand logicien qui, après avoir scruté les fondements de la connaissance, déclare que la raison tourne fatalement dans le cercle où l'enferment ses propres lois, instrument admirable pour coordonner et ranger les phénomènes dans ses inflexibles catégories, instrument de mensonge et d'erreur aussitôt qu'elle tente de s'assurer si les choses sont bien au dehors telles qu'elle les voit au dedans. Il semble que Kant, suspendu entre l'erreur et la vérité, va pencher vers la négation ou du moins s'interdire toute affirmation ; mais au contraire, par une heureuse contradiction, sortant de sa solitude et de son isolement, il trouve à chaque pas dans la nature et dans la vie ce qu'il avait vainement demandé à la raison ; « le ciel étoilé au-dessus de sa tête, la loi morale au fond de son cœur, le remplissent d'une admiration et d'un respect toujours renaissants. »

(PLANIOI.)

(1) 7 2 4
cue ne re

**Kant ne reconnaît rien | avec la raison pure,
Mais le savant saura | voir Dieu dans la Nature.**

(1) 8 0
ve se re

GREUZE (1725-1805).

... Après les fadeurs de Boucher, ce fut comme une révolution que cette peinture, précise de dessin, d'un coloris un peu vague, mais exquise dans les expressions et les attitudes, d'inspiration si honnête. Même les fermiers-généraux et les filles d'opéra furent émus et se crurent meilleurs. Grimm et La Harpe firent sonner le nom du régénérateur... Rien de plus frais, de plus gracieux que la *Cruche cassée*, le *Retour de nourrice*, l'*Accordée de village*, la *Jeune fille au chien*, la *Mère bien-aimée*, surtout, avec sa fricassée d'enfants, comme disait M^{me} Geoffrin. « Cela prêche la population », écrivait Diderot. Au reste, il suffit qu'on retrouve aujourd'hui un de ces intérieurs souriants pour qu'on dise aussitôt : « C'est un Greuze ».

(RAMBAUD.)

(1) 7 2 5
 que ne le
 Greuze, qu'on a loué | ta charmante accordée
 Et cette jouvencelle | à la cruche cassée!
 ve ce le
 (1) 8 0 5

SCHILLER (1759-1805).

Wallenstein est la tragédie la plus nationale qui ait été représentée sur le théâtre allemand; la beauté des vers et la grandeur du sujet transportèrent d'enthousiasme tous les spectateurs à Weimar, où elle a d'abord été donnée, et l'Allemagne se flatta de posséder un nouveau Shakspeare.

(DE STAEL.)

Dans *Jeanne d'Arc*, comme dans *Marie Stuart*, Schiller traite l'histoire avec une indépendance que la liberté la plus ample que le théâtre est en droit de revendiquer ne saurait justifier. L'intérêt du drame ne languit pas, du reste, depuis le moment où Jeanne fait ses adieux au pays de son enfance et à ses troupes jusqu'à celui de sa mort... L'intérêt dramatique du sujet, la beauté soutenue de la forme et la générosité des sentiments qui y sont exprimés font de *Guillaume Tell*, la pièce la plus populaire non seulement de Schiller, mais de tout le théâtre allemand.

(Albert LANGE.)

(1) 7 5 9
que le pe
C'est Wallenstein qu'il peint, | Schiller, c'est Jeanne d'Arc;
Il nous fait saluer | Tell armé de son arc.
fe se le
(1) 8 0 5

FOX (1749-1806).

D'abord ministériel dévoué, pourvu comme tel d'un des emplois supérieurs de l'amirauté, il passa bientôt à l'opposition... En 1782 un ministère whig arriva au pouvoir sous la présidence du marquis de Rockingham. Fox y entra en qualité de secrétaire d'État. Après la dissolution du cabinet, Pitt le remplaça et de ce moment commença une lutte à jamais célèbre dans les fastes parlementaires, lutte pendant laquelle les deux adversaires soulevèrent et traitèrent, chacun à son point de vue particulier, toutes les grandes questions qui se rattachent non seulement à la constitution, mais encore à l'existence politique de la nation anglaise et qui dura autant que leur vie. Charles Fox mourut le 13 septembre 1806. Complètement ruiné par la passion du jeu qu'il conserva jusqu'à ses derniers jours, il n'avait d'autre ressource pour vivre que les libéralités du parti whig, qui, par une souscription, lui assura une rente viagère considérable.

(Charles SIMOND.)

(1) 7 4 9
gue re pe saire.
fox, whig, chef de son groupe | et de Pitt l'adver-
A son grand vice, au jeu, | ne sut pas se sous-
ve ce je traire.
(1) 8 0 6

PITT [W.] (1759-1806).

Les éloges les plus pompeux ont été accordés au caractère de Pitt. Il était, dans l'opinion avouée de ses amis, un ministre doué de talents profonds, d'une sagesse consommée et d'une intégrité incorruptible. L'esprit pénétré des véritables intérêts de son pays, il ne négligeait aucun moyen qui pût contribuer à sa prospérité, assurer ses avantages et étendre ses ressources... Pitt était enfin un diplomate digne de l'admiration générale, un patriote désintéressé et l'un des plus grans orateurs qui parurent jamais. Dans la vie privée, les vertus dont il fut le modèle lui donnèrent droit à l'estime et au respect de ses semblables.

(Ch. COOTE.)

Pitt se montra toujours l'ennemi de la Révolution française ; il fut l'âme de toutes les coalitions qui se formèrent contre nous. La victoire de Bonaparte à Austerlitz renversa toutes ses espérances ; il mourut l'année suivante, inquiet et doutant des destinées de son pays.

(BLANLŒIL.)

(1) 7 5 9
que le be

Le grand Pitt qu'Albion | n'aimait pas à demi,
Nous fit mauvais visage, | il fut notre ennemi.

(1) 8 0 6
ve so ge

CABANIS (1757-1808).

Les théories de Cabanis sont entièrement et exclusivement matérialistes, quant à la thèse. Il risque des affirmations tantôt exactes, tantôt absurdes : « Nous savons avec certitude que l'attention modifie directement l'état local de nos organes. » — « Pour se faire une idée juste des opérations d'où résulte la pensée, il faut considérer le cerveau comme un organe destiné spécialement à la reproduire, de même que l'estomac et les intestins à opérer la digestion. — Donc, nous pouvons conclure avec certitude que le cerveau digère les impressions et qu'il fait organiquement la sécrétion de la pensée. »

(Dictionnaire GUÉRIN.)

(1) 7 5 7
 cue le que
Cabanis nous inculque | une chose insensée ;
Quoi ! son cerveau savant | sécrète sa pensée !
 ve se ve
 (1) 8 0 8

HAYDN (1732-1809).

La très grande simplicité d'Haydn et sa piété sont sensibles dans ses productions, qui toutes commencent par les mots : *In nomine Domini* et finissent par ceux-ci : *Laus Deo* ; un sentiment pur, un charme doux et tranquille, une admirable facilité d'énonciation, un style clair, facile, abondant les distinguent entre toutes... Haydn a élevé la pure symphonie au premier rang des œuvres de musique instrumentale : il a fixé sa forme générale, précisé les caractères et les contrastes de ses motifs dominants, leurs développements et leurs rôles. Il a surtout fait de la mélodie populaire chantante et dansante, la base thématique de ses architectures sonores, et fait du charme sentimental de cette mélodie le principe vivant, l'âme inspiratrice, tendre ou enjouée de tout le travail symphonique ; s'il ne possède pas la passion entraînante de Mozart, ni l'énergie et la fantaisie de Beethoven, l'extrême perfection de la forme et l'harmonie intérieure de ses œuvres n'a pas été surpassée.

(Ph. BERTHELOT.)

(1) 7 3 2
 que me ne
Ta musique, éminent | Haydn, et simple et claire
Très souvent s'appuyait | sur un chant populaire.
 ve se pe
 (1) 8 0 9

WIELAND (1733-1813).

Dans le roman satirique des *Abdéritains* où il se venge spirituellement des mesquines chicanes de ses compatriotes de Biberach, Wieland raille les ridicules des habitants des petites villes. La versification et le style d'*Obéron* imité du vieux poème français d'*Huon de Bordeaux* sont aisés et pleins d'agrément. Imitateur de la littérature française, Wieland fit tort parmi ses compatriotes à cette même littérature en dotant son propre pays d'ouvrages remarquables par les qualités mêmes qui avaient fait le succès de la littérature française en Allemagne.

(Albert LANGE.)

Napoléon le décora de la Légion d'honneur après la victoire d'Iéna.

(1) 7 3 3
 que me me
 L'Obéron qui m'émue, | Wieland, l'Abdéritain
 En France ont fait aimer | ton esprit si latin.
 fe te me
 (1) 8 1 3

DELILLE (1738-1813).

Le genre descriptif est, de sa nature, faux et monotone ; il a besoin d'être relevé par la vérité et le pittoresque des tableaux. Mais Delille ne nous décrit qu'une nature artificielle, telle que la rêve un homme de salon, non telle que la voit un amateur des grandioses spectacles qu'offre la nature véritable. La froideur et la monotonie de ses poèmes, malgré l'harmonie des vers et la beauté des détails, nous expliquent assez le discrédit dans lequel ils sont tombés... La traduction des *Géorgiques* est le chef-d'œuvre de Delille... Elle est correcte, élégante, versifiée avec un rare mérite, mais elle ne rend pas les mâles beautés des *Géorgiques*. « L'imitateur français, dit Dussault, a substitué aux grâces sévères, imposantes et pures de l'original, des grâces un peu maniérées, une espèce d'afféterie, de coquetterie plus appropriées sans doute à la tournure de son talent, et peut-être plus conformes au goût de ses contemporains. » La traduction de l'*Énéide* est bien inférieure à la précédente. Le style symétrique monotone avec ses enjolivements recherchés ne ressemble en rien à la mâle diction du poète de Mantoue.

(BLANLŒIL.)

(1) 7 3 8
 gue me ve
 Après l'engouement vient | la critique, Delille ;
 Tu traduis fadement | en maint endroit Virgile.
 fe de me
 (1) 8 1 3

GRÉTRY (1744-1813).

Grétry possédait à un suprême degré la faculté de l'expression dramatique, de la vraie diction musicale; il avait la tendresse et la grâce, et par dessus tout un style d'une justesse parfaite, qui lui faisait toujours parler le langage qui convenait à la nature et au rang de ses personnages. Sous ce rapport, il était en quelque sorte infaillible, et l'on peut dire que le style de l'*Épreuve villageoise* ne ressemble pas plus à celui de *Richard Cœur de Lion* que le style de l'*Amant jaloux* ne ressemble à celui de *Zémire et Azor*. C'est bien là le vrai ton de la comédie musicale, avec sa variété d'accent, de couleur et d'expression, et ce qui fit donner jadis à Grétry le surnom de « Molière de la musique ».

(Maurice GRAY.)

(1) 7 4 1
cue re de

Chacun doit t'accorder, | Grétry, que ta musique
Convient parfaitement | à l'opéra-comique.

fe te me
(1) 8 1 3

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (1737-1814).

... Ainsi dans cette pastorale, tout arrive en son lieu, à son moment ; tout sert à l'impression dernière de pureté, d'innocence et de poésie, la plus douce et la plus douloureuse qu'il ait été donné à un livre de produire. Je ne suis pas si inquiet sur la gloire de Bernardin de Saint-Pierre que cet apologiste qui, trouvant sans doute *Paul et Virginie*, un trop petit bagage, nous renvoie aux *Études* « non pour y voir le grand peintre, dit-il, ce qui est n'y rien voir, mais pour y admirer la pensée supérieure qui unit l'homme aux nations, les nations au monde et le monde à Dieu ! » Si Bernardin de Saint-Pierre avait à attendre sa gloire jusqu'au jour où le monde sera d'accord avec son apologiste sur la pensée supérieure des *Études* il l'attendrait longtemps. Bien lui a pris de la demander à un petit livre moins ambitieux, où il n'a rien mis de ses systèmes, où ce qu'il a rêvé est si supérieur à ce qu'il a pensé. S'il a une place dans l'histoire des écrits durables, il le doit à sa pastorale.

(NISARD.)

(1) 7 3 7
que me que
Bernardin, ce qui manque | à ton charmant génie
Parfois aventureux, | ce n'est pas l'harmonie.

(1) ve te re
8 1 4

FULTON (1765-1815).

Fulton, né à Little-Britain (Pensylvanie), proposa au Directoire, puis au Premier Consul une bombe sous-marine qu'il appelait *torpedo*, puis un bateau sous-marin, le *Nautilus*, et enfin un bateau mû par la vapeur essayé sur la Seine en 1803 ; l'Académie fit un rapport défavorable et Fulton remporta dans sa patrie ses découvertes dédaignées. Au mois d'août 1807, le premier steam-boat qu'ait vu l'Amérique fut essayé sur l'Hudson. De nouvelles améliorations ajoutées au *Clermont* lui permirent de faire le service de la poste entre New-York et Albany et de parcourir en trente heures les 150 milles de distance qui séparent ces deux villes.

(Dictionnaires GUÉRIN et LAROUSSE.)

(1) 7 6 5
 que je le
 J'enrage quand je lis | que ton steam-boat, Ful-
 chez nous jugé futile, | a traversé l'Hudson!
 fe te le
 (1) 8 1 5

MAURY (1746-1817).

Nommé député aux États-Généraux, Maury défendit avec éloquence et souvent avec courage les intérêts du clergé et ceux de la royauté... Souvent en butte aux menaces de la populace, il la désarma plus d'une fois, par ses spirituelles saillies. « L'abbé Maury à la lanterne ! », criaient un jour quelques forcenés. — « Y verrez-vous plus clair ? », leur répondit-il... Il s'était dit : « Je périrai dans la Révolution, ou, en la combattant, j'obtiendrai le chapeau de cardinal. » Il l'obtint, en effet, car s'étant rendu à Rome après avoir quitté la France en 1792, il reçut la pourpre et fut nommé évêque de Montefiascone et de Corneto. Malheureusement pour sa gloire il se laissa séduire par Napoléon : il entra au Sénat en 1806, et occupa en 1810 le siège archiépiscopal de Paris, malgré la défense formelle du Pape. A la Restauration, exclu de l'Académie, repoussé par la noblesse et le clergé, il alla finir tristement à Rome, où il expia sa désobéissance par six mois de captivité au château Saint-Ange.

(BLANCOEIL.)

(1) 7 4 6
 cue re ge
 Maury, très courageux | quand à la Chambre il siège,
 Malgré le Vatican, | de Paris prend le siège.

ve te cue
 (1) 8 1 7

STAEL [M^{ME} DE] (1766-1817).

Sous le Directoire, M^{me} de Staël fut l'âme du cercle constitutionnel. Bonaparte devenu consul l'exila à quarante lieues de la capitale. Elle se retira alors en Allemagne, à Weimar où elle connut Goethe, Wieland et Schiller... Elle publia son livre *De l'Allemagne*, à la suite d'un second séjour qu'elle fit dans ce pays : mais l'Empereur fit mettre au pilori les 10,000 exemplaires de la première édition... *L'Allemagne* est peut-être le chef-d'œuvre de M^{me} de Staël. Se dégageant des préjugés français, elle sut la première y apprécier à leur valeur la philosophie et la littérature allemandes. Elle révéla l'Allemagne à la France ; son livre eut une influence considérable. En nous faisant goûter les beautés littéraires de Goethe, de Schiller, de Lessing, de Wieland, en nous initiant à la critique de Schlegel, elle contribua beaucoup à l'avènement du romantisme dont elle fut d'ailleurs la première à prononcer le nom.

(BLANLŒIL.)

(1) 7 6 6
que je go

Grande Staël, qui jugeas | dans l'exil l'Allemand,
Tu peux revendiquer | plus d'un bon jugement.

ve de que
(1) 8 1 7

WATT (1736-1819).

James Watt, écossais, est le vrai créateur de la machine à vapeur. A la chaudière qui produit la vapeur, il ajoute, pour réduire celle-ci en eau quand il faut supprimer sa tension, le condenseur. Il trouve moyen d'envoyer la vapeur dans le corps de pompe tour à tour au-dessus et au-dessous du piston, de sorte que c'est la vapeur elle-même qui fait à la fois monter et descendre celui-ci. On a ainsi la machine à double effet. Dès 1775, Watt construisit en grand dans son usine de Soho, près de Birmingham.

(RAMBAUD.)

« Il est, a dit Arago, peu d'inventions, grandes ou petites, parmi celles dont les machines à vapeur actuelles offrent l'admirable réunion qui ne soient le développement d'une des premières idées de Watt. »

(1) 7 3 6
 cue me go science.
 La vapeur comme agent, | Watt, est pour la
 Productive depuis | ta découverte immense.

— (1) ve de pe
 8 1 9

MAISTRE [JOSEPH DE] (1754-1821).

A cette assertion fondamentale des Constituants que la société civile et politique est un fait purement humain, résultant d'un contrat comme les autres, et que, par conséquent, l'autorité vient des hommes et de l'accord de leurs libres volontés, ce qui rend inutile d'en chercher en Dieu la source et le fondement et même de savoir s'il y a un Dieu, le profond écrivain oppose sa thèse qui est celle-ci : La société politique est une œuvre divine parce qu'elle est la conséquence et le développement nécessaire de la nature humaine telle que Dieu l'a faite. Par conséquent, l'autorité sociale, la souveraineté, quelle que soit sa forme, est de droit divin, comme la société elle-même, puisqu'elle est la condition d'existence et le principe vital de l'état social. Et il y a là-dessus, dans ces pages, de longues et profondes échappées sur le grand cataclysme français, entrevues par ce regard d'aigle qui, du premier coup, voyait de si haut et de si loin en 1796.

(D. LEROUX.)

Pour de Maistre est très clair | notre état politi-
 que.
 où la Divinité | joue un rôle logique ».

(1) 5 2 1

HAÛY [VALENTIN] (1745-1822).

L'honneur d'avoir le premier dirigé l'éducation des aveugles d'une façon méthodique revient à Valentin Haüy. Il inventa une méthode de lecture pour ses jeunes élèves aveugles-nés : d'abord c'étaient des caractères en relief et mobiles, puis il imprima des livres où les caractères se dessinent en empreintes saillantes. La délicatesse du tact chez l'aveugle lui permet de remplacer par ce sens celui de la vue et de lire avec les doigts. Il fit de même composer par ce procédé des cartes géographiques, des morceaux de musique. Il arriva ainsi à apprendre à ses aveugles-nés la lecture, l'écriture, la géographie, le calcul, les langues, la musique, etc., et divers travaux manuels.

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

(1) 7 4 5
cue re le

Aveugle, j'écris, lis, | Haüy, grâce à ton art.

Tu veux qu'il vienne en nous | suppléer au re-
gard.

(1) 8 2 no
2

BERTHOLLET (1748-1822).

En reprenant les différentes lois de Berthollet, on a constaté qu'il existe un certain nombre de réactions qui sont en contradiction avec ces lois et l'on reconnaît que les résultats qui sont en contradiction avec les lois de Berthollet, de même que les réactions qu'elles font prévoir, satisfont toutes à une même condition générale qui les domine : elles s'effectuent avec dégagement de chaleur. De sorte que dans tous les cas des réactions obéissent à ce principe général (principe du travail maximum) : Tout changement chimique accompli sans l'intervention d'une énergie étrangère (chaleur, électricité, lumière) tend vers la production du corps ou du système de corps qui dégage le plus de chaleur.

(M. BERTHELOT.)

(1) 7 4 8
cuc re ve
Berthollet, croyez-vous | que votre loi s'applique
A tous les faits ? Non, non, | Berthelot nous l'ex-
fe ne ne
(1) 8 2 2 plique

JENNER (1749-1823).

Jenner, médecin anglais, remarqua que le pis de certaines vaches et les doigts des vachères habituées à les traire portaient des espèces de pustules. Il apprit que ces femmes étaient toujours indemnes de la petite vérole... L'inoculation proprement dite avait ses inconvénients. Le virus de la variole rendait très malades les inoculés. En puisant ce virus sur des sujets plus ou moins sains, on pouvait y puiser aussi le germe d'autres maladies. Le grand service rendu à l'humanité par Jenner fut de lui avoir substitué la vaccination (du mot latin *vacca*, vache)... C'est seulement vers 1801 que, sous les auspices du duc de Larochefoucault-Liancourt, le médecin Thouret fit chez nous les premières vaccinations. La découverte de Jenner a peut-être préservé plus de vies humaines que les guerres de la Révolution et de l'Empire n'en ont détruit.

(RAMBAUD.)

Jusqu'à cette époque on n'a pu découvrir l'élément actif de la variole, mais tout porte à croire que c'est une maladie microbienne.

(GUÉRIN.)

(1) 7 4 9
cue re he

**Combattre le microbe | en vaccinant, Jenner,
C'est un événement | à l'humanité cher.**

ve ne me
(1) 8 2 3

BYRÛN (1788-1824).

Byron partit en 1809 pour un voyage de deux années, après avoir donné à ses amis une dernière fête dans son château de Newstead : déguisé en moine ainsi que ses convives, il avait fait éclairer la salle du festin par des bougies placées dans des crânes humains... Byron a donné sa puissante personnalité à tous ses héros : il s'est identifié avec eux. Aussi tous se ressemblent. Qu'ils s'appellent *Childe Harold*, *Lara*, le *Corsaire*, *Manfred* ou *Don Juan*, tous reproduisent le même type, Byron lui-même... Il prit en main la cause de la Grèce opprimée par l'Islam ; il partit en 1823 sur un brick qu'il avait armé, débarqua à Missolonghi et fit des efforts énergiques pour organiser les forces de l'insurrection ; mais la jalousie, les rivalités ambitieuses des chefs paralysèrent son action. Atteint de la fièvre à la suite d'une promenade à cheval par une pluie glacée, il fut emporté au bout de dix jours, à l'âge de trente-six ans.

(GUÉRIN.)

(BLANLŒIL.)

(1) 7 8 8
cue ve ve

**Byron, sombre convive, | Harold puis Don Juan,
En Grèce finira | noblement son roman.**

fe ne re
(1) 8 2 4

COURIER [PAUL-LOUIS] (1772-1825).

Peu de matière et beaucoup d'art, écrivait un jour Courier en ébauchant le projet d'un récit de l'expédition d'Égypte. « Ces mots, a dit Sainte-Beuve, sont toute la devise, et le secret de son talent. » C'est l'écrivain qui survit en lui et non le champion des polémiques éteintes ou bien dépassées depuis. Artiste avant tout, Courier travaille jusqu'à ses moindres lettres intimes et ce souci constant se trahit dans ses pages les plus célèbres telles que le récit du vote de ses camarades en faveur de la proclamation de l'Empire ou celui de la nuit passée chez de prétendus brigands de la Calabre.

(Maurice TOURNEUX.)

Il y avait dans sa moquerie un sel cuisant et léger qui venait en droite ligne d'Athènes et on reconnaissait dans sa manière quelque chose du génie d'Aristophane marié avec celui de Lucien. Il avait une certaine netteté d'expression, une pureté dans son tour de phrase, une élégance de style et dans ses bons moments, un atticisme d'ironie dont les écrivains de son siècle n'approchent pas.

(A. DE NETTEMENT.)

(1) 7 7 2
 que cue ne
 Dans tout ce qu'on connaît, | Courier, de ta ma- nière,
 Nous trouvons, nous louons | l'art sous peu de
 ve ne le
 (1) 8 2 5
 matière.

WEBER (1786-1826).

... A côté de Vogler, de Meyerbeer, de Gansbacher et de Caroline Brandt, affections si propices à Weber, il faut placer le poète national Körner, dont Weber devint le collaborateur en mettant ses chants de guerre en musique. L'esprit de liberté vibrail dans toutes les âmes et Weber n'eut qu'à se laisser emporter par le grand souffle patriotique. Ses chœurs pleins d'énergie et de fièvre excitaient l'enthousiasme de la jeunesse allemande. Nous ne saurions garder rancune à la mémoire du grand musicien germanique de ses airs de guerre à l'étranger. Nous étions alors les envahisseurs de l'Allemagne. Ajoutons que, pour donner libre cours à son indignation patriotique, à ses accents de colère contre les oppresseurs de la patrie allemande, Weber n'a pas attendu les défaites de la France ; il n'a pas raillé et bafoué notre génie national, après avoir été notre hôte, comme devaient le faire plus tard de moins grands esprits et de moins nobles cœurs.

(A. MARMONTEL.)

•

1^{er} 7^e 8^e 6^e
 que 1^{re} 1^{re}
Weber disait : Que vois-je, ô Körner, notre révo
Prend corps. Devant nos chants l'Allemagne se
 1^{re} 1^{re} 1^{re} 1^{re}
 1^{re} 1^{re} 1^{re} 1^{re}

VOLTA (1745-1827).

En reproduisant l'expérience de Galvani, Volta, professeur à Pavie, constata que, pour obtenir des contractions énergiques, il est nécessaire d'employer un arc formé de deux métaux différents. Il fut alors conduit à une théorie nouvelle d'après laquelle le contact de métaux différents établit entre eux une différence d'état électrique ou de potentiel, par une force électromotrice spéciale. Dans la théorie de Volta, c'est la combinaison des électricités contraires du zinc et du cuivre qui, dans l'expérience de Galvani, détermine les contractions de la grenouille au moment où la décharge se produit au travers des muscles et des nerfs.

(FERNET.)

(1) 7 4
 cue re le
Volta, qui croyait, lui, | son contact plus utile
Que l'essai galvanique, | imagina la pile.

ve ne que
 (1) 8 2 7

LAPLACE (1749-1827).

Dans sa *Mécanique céleste*, Laplace a su présenter en un seul corps de doctrine homogène tous les travaux jusque là épars de Newton, Halley, Clairaut, d'Alembert, Euler et Lagrange sur les conséquences de la gravitation universelle.

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

Il a démontré que, quelles que soient les masses des planètes, par cela seul qu'elles se meuvent dans le même sens et dans des orbes peu excentriques et peu inclinés les uns aux autres, leurs inégalités séculaires sont périodiques et renfermées dans d'étroites limites, en sorte que le système planétaire ne fait qu'osciller autour d'un état moyen dont il ne s'écarte jamais que d'une très petite quantité.

(*Un million de faits.*)

(1) 7 4 9
guc re pe

Laplace a tout groupé | dans sa sphère céleste
Et sa loi neuve, unique, | aucun ne la conteste.

ve ne que
1 3 2 7

BEETHOVEN (1770-1827).

Beethoven fut un génie puissant et pittoresque. Sa musique est l'expression infiniment variée des grands bruits de la nature ; ses symphonies en ont l'ampleur et le mystère.

(GUÉRIN.)

« Elles se plaisent, dit Paul de Saint-Victor, à en imiter les orages, à reproduire en les transposant ces frappants contrastes de ténèbres et de clarté qui déchirent parfois l'horizon visible... La symphonie de Beethoven, c'est la forêt frappée par les vents, pleine d'oracles et de tempêtes, de rumeurs sourdes et de fermentations mystérieuses dont les anciens Germains adoraient la masse, l'obscurité et le bruit. » La sixième symphonie en fa, appelée *La Pastorale*, dont Beethoven a lui-même rédigé le programme, est une œuvre très lumineuse... ; elle mérite l'enthousiasme universel qu'elle a excité. Le sentiment de la nature y est d'une vérité profonde et s'élève jusqu'à l'émotion humaine.

(Alfred ERNST.)

(1) 7 7 0
que cue ce
Beethoven qui conçoit | la nature et l'exprime
Dans l'œuvre symphonique | est un maître su-
blime.
(1) phc ne que
8 2 7

HEGEL (1770-1831).

Hegel, à l'exemple de Fichte et de Schelling, part de l'identité universelle. Mais pour lui le principe de cette identité n'est ni le Moi du premier, ni l'Absolu du second ; réunissant en quelque sorte ces deux systèmes, il le place dans l'Idée. Au point de vue hégélien, l'Idée n'est pas seulement un phénomène subjectif ; elle est tout ce qui est : la substance vivante qui, au moyen d'un mouvement non interrompu, se manifeste sous telle ou telle forme et constitue ainsi la réalité. L'objet de cette idée est l'Être qui se trouve au fond de toutes nos conceptions ; mais pour concevoir l'être dans son état d'indétermination, il faut avoir recours à une autre idée, celle du Néant. L'Être et le Néant sont en effet deux notions corrélatives qui ne peuvent être pensées l'une sans l'autre. Bien plus, on peut dire qu'elles s'identifient, puisque l'être indéterminé et dépouillé de toutes propriétés n'est au fond qu'un néant. Toutefois ce néant n'est pas absolu.

(Prælectiones philosophicæ.)

(1)	7	7	0
	que	cue	co
C'est Hégel qui conçoit tout être dans l'Idée			
Que ce savant maintient sur le Néant fondée.			
	ve	me	te
(1)	8	3	1

BENTHAM (1747-1832).

Bentham avait lu à treize ans le livre *De l'Esprit* d'Helvétius dont l'empreinte philosophique et matérialiste est restée dans tous ses ouvrages. En effet, selon lui, l'intérêt est le seul mobile de nos actions et l'utilité doit être le seul principe, la seule base de la législation. Pour Bentham, la légitimité, la justice, la bonté, la moralité d'une action ne sont que d'autres mots destinés à exprimer la même chose, l'utilité. « La vertu, dit-il (*Traité de Législation*), est le sacrifice d'un intérêt moindre à un intérêt majeur, d'un intérêt momentané à un intérêt durable. »

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

(1) 7 4 7
gue re que

Bentham, catégorique, | a dit que l'intérêt,
Pauvres mortels, vous mène, | en tout est votre
 ve me ne
 (1) 8 3 2 objet.

GOETHE (1749-1832).

Essayons, en terminant, d'analyser mot pour mot ce chœur mystique, expression de l'œuvre tout entière, mystérieuse et dernière essence de ce magnifique lotus qui s'est épanoui de nos jours sur le Rhin, et qu'on nomme le poème de *Faust*... L'homme a beau se creuser l'esprit, tous ses efforts n'aboutissent qu'à des résultats qui ne sauraient le satisfaire, qu'à l'Insuffisant (*das Unzürloengliche*). La nature et la vie ne peuvent conduire à la certitude : le symbole nous élève jusqu'à l'entité philosophique, jusqu'au souverain bien, à Dieu. L'Inénarrable (*das Unbeschreibliche*), l'union de l'âme avec Dieu, le dernier but de toute activité est atteint ; ce que l'intelligence ne peut comprendre, ce que la langue ne peut exprimer vient de s'accomplir par un miracle et par l'effet de cet amour dont le Féminin suprême (*das Ewig-Weibliche*) est l'auguste symbole, de cet amour qui seul peut conduire l'homme à la plénitude de l'être, à l'intelligence complète des idées de Beauté, de Bonté, de Vérité, qui seul développe en nous le sentiment de l'harmonie et nous fait voir dans la création ce magnifique spectacle, cette divine comédie dont le Seigneur parle aux archanges dans le prologue.

(Henri BLAZE.)

(1) 7 4 0
que te pe

**Goethe, Faust ne croit pas | trouver l'Inénarrable,
 L'Éternel Féminin | va l'en rendre capable.**

le me ne
 (1) 5 3 2

CUVIER (1769-1832).

... Cuvier pour opérer cette résurrection prodigieuse s'appuyait sur la loi de la corrélation des formes. Telle dent appartient évidemment à un carnivore, mais c'est le seul débris qu'on possède de lui ; cependant Cuvier lui attribuait avec certitude telle constitution de la mâchoire, du crâne, de la colonne vertébrale, des membres antérieurs et postérieurs, des ongles ou des griffes. Telle autre dent au contraire est d'un ruminant ; Cuvier n'hésite pas à dessiner cet herbivore fossile avec une mâchoire, un crâne, un estomac triple, des pieds fendus, bref, toute une structure générale. Donc il suffisait à Cuvier d'une dent ou du plus petit os pour reconstruire un squelette entier. Et, lorsque le hasard des fouilles amène au jour un squelette entier, on s'aperçoit avec stupeur que le savant ne s'est pas trompé d'un détail.

(RAMBAUD.)

(1) 7 6 9
 cue che pe
 vous ne vous cachons pas | notre stupeur, Cuvier
 lu'un petit os vous mène | à son squelette entier
 ve me ne
 (1) 8 3 2

SCOTT [WALTER] (1774-1832).

... Essayons cependant de trouver dans les romans modernes quelques esquisses que je puisse mettre à côté des grandes figures de l'antiquité. Je choisis entre toutes, comme une des belles et des plus pures que je puisse citer, le personnage de Jeanie Deans, dans le roman de Walter Scott, intitulé *La Prison d'Édimbourg*... Le personnage de Jeanie Deans que je veux étudier comme le type le plus parfait de la piété fraternelle dans la littérature moderne, ce personnage a tous les caractères que je viens de remarquer dans les créations du génie de Walter Scott : il est tiré du peuple, et il est noble ; il est simple et il est grand ; il est bon surtout, et d'une bonté qui n'a rien de factice et de romanesque... La pauvre paysanne écossaise est tour à tour grave, sentencieuse, touchante, et tout cela sans cesser d'être simple et vraie ; elle prend la force et la dignité de sa parole dans la dignité même de son âme émue par l'affection qu'elle a pour sa sœur ; et grâce à cette dignité de l'âme, elle n'est ni embarrassée ni abaissée devant le duc d'Argyle et devant la reine elle-même.

(SAINT-MARC GIRARDIN.)

(1) 7 7 1
 que cue te
Dans Walter Scott, qui conte | avec tant de génie,
Un héros féminin | bien touchant, c'est Jeanie.
 le me ne
 (1) 8 3 2

CHAMPOLLION le Jeune (1790-1832).

Jean-François Champollion, né à Figeac, avait été doué par la Providence d'un esprit plein de sagacité et d'une patience indomptable. Pendant sa courte vie, il a accompli une des œuvres les plus extraordinaires qu'il ait été donné à l'homme d'exécuter, et sa découverte est une de celles qui font le plus d'honneur à l'esprit humain. Il y usa ses forces, mais il put du moins, avant de rendre le dernier soupir, couché sur son lit de mort, et en proie aux étreintes de la fièvre, dicter à son frère sa *Grammaire égyptienne* et couronner ainsi cette découverte qui a rendu son nom immortel... Champollion a eu de dignes continuateurs. Lorsqu'il mourut en 1832, MM. Charles Lenormant et Nestor L'Hôte en France... se mirent courageusement à l'œuvre... L'égyptologie a fait en un demi-siècle des progrès considérables, illustrée en France par MM. Emmanuel de Rougé, le second chef de l'école après Champollion, de Saulcy, Mariette, Chabas, Devéria, de Horrack, Lefébure, Pierret, Jacques de Rougé, Grébaut.

(VIGOUROUX.)

(MASPERO.)

(1) 7 9 0
 cue pe se
 Cherchant, recomposant, | Champollion puise
 Maint élève éminent | poursuit son entreprise.
 ve me ne
 (1) 8 3 2

HÉROLD (1791-1833).

A dix-sept ans, ayant perdu son père, Hérold entra au Conservatoire de musique de Paris, où il eut pour maître de piano Adam, dont il fut un des plus brillants élèves ; pour professeurs d'harmonie Catel et Méhul. En 1812, il remporta le grand prix de Rome et partit pour l'Italie... En 1818, Hérold accepta la place d'accompagnateur pianiste au Théâtre Italien de Paris et, en 1826, celle de chef du chant au Grand Opéra où il écrivit quelques partitions de ballets. La musique d'Hérold se distingue par l'abondance des motifs heureux, la fraîcheur et la grâce des mélodies et la force dramatique. Presque tous ses ouvrages obtinrent beaucoup de succès et plusieurs sont des chefs-d'œuvre, tels que *Le Muletier*, *Marie*, *Zampa*, et surtout *Le Pré aux Clercs*.

(DEZOBRY et BACHELET.)

(1)	7	9	4	
	que	be	de	
Que ta musique abonde, Hérold, en motifs clairs!				
Quels suaves moments l'on passe au Pré aux				
	ve	me	me	Clercs!
(1)	8	3	3	

JACQUARD (1752-1834).

... Dès 1790 il chercha à perfectionner la machine à tisser : le premier engin qu'il établit, quoique fort imparfait, obtint une médaille de bronze à l'Exposition de 1801. Cette invention, successivement perfectionnée, est devenue le fameux métier à la Jacquard, qui permet à un seul ouvrier de tisser une étoffe du dessin le plus compliqué. Elle fut cédée par lui à l'État, moyennant une rente viagère de 3.000 francs, et tomba ainsi dans le domaine public. Elle ne devait donc pas enrichir son auteur. D'abord les ouvriers de Lyon irrités, comme ils l'étaient tous alors, en Angleterre et en France, contre les machines, l'avaient persécuté ; ils le jetèrent, un jour, dans le Rhône ; sa machine fut brisée publiquement par sentence du conseil des prud'hommes. A la fin, il eut la satisfaction d'assister au triomphe de son idée : en 1812, il y avait à Lyon, dont la fabrique s'était relevée par sa découverte, douze mille métiers à la Jacquard, et quand il mourut, en 1834, trente mille.

(RAMBAUD.)

(1) 7 5 2]
 que le ne
O Jacquard, que la haine | aveugle l'ouvrier!
Il ne l'affamera | pourtant pas ton métier!
 fe me re
 (1) 8 3 4

MALTHUS (1766-1834).

Pour Malthus, la population humaine s'accroît en progression géométrique, tandis que les moyens de subsistance s'accroissent seulement en progression arithmétique et cela en mettant au mieux les progrès de l'industrie, de l'agriculture, etc. D'où sa déduction, que si on permettait à la population de s'accroître suivant les lois naturelles, l'humanité se trouverait bientôt trop nombreuse pour que les moyens de subsistance puissent lui suffire. Le malthusianisme est contraire à la morale, à la fin du sacrement de mariage et même aux lois de l'expérience. L'économie politique prouve que, si l'accroissement de la population est double, l'accroissement de la production devient quadruple en même temps que celui de la consommation.

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

	(1)	7		6	6		
		que		je	ge		croit
Dans Malthus ce qu'on juge						est sa morale : il	
Que tous de faim mourront						si le nombre s'accroît.	
	(1)	8		3	4		

BOIELDIEU (1775-1834).

C'est sur le célèbre et délicieux opéra-comique de *La Dame Blanche* que le talent de Boïeldieu fut jugé et classé. « Jamais, dit Fétis, son style n'avait été plus varié, jamais, il n'avait montré tant de force expressive, jamais son instrumentation n'avait été plus brillante, jamais enfin il n'avait eu autant de jeunesse et de nouveauté dans ses compositions. Et il est resté lui-même, n'empruntant rien de personne : aussi est-il bien remarquable qu'il ait pu varier, comme il l'a fait, les effets de son opéra, faisant peu d'usage des modulations, affectionnant les tons principaux de ses morceaux et n'employant que les harmonies simples et sans recherches. Rien n'indique mieux la facilité d'invention mélodique que cette unité totale unie à la simplicité d'harmonie. »

(1) 7 7 5
 que cue le
Poétique et coulant | Boïeldieu, gloire franche,
Ton talent devient mûr | avec la Dame Blanche.
 ve me re
 (1) 8 3 4

AMPÈRE (1775-1836).

La découverte qui fait le plus d'honneur à Ampère qui fut la plus riche en conséquences, est la théorie qui porte son nom et qui rend compte de tous les phénomènes de l'électro-dynamique et de ceux qui en découlent. Poursuivant l'étude de ces phénomènes, il trouva l'action des courants sur les courants et y ramena tous les phénomènes de l'électro-dynamique, du magnétisme terrestre et de l'électro-magnétisme. Il contribua aussi avec Arago à l'invention de l'électro-aimant.

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

(1) 7 7 5
 cue cue le tism
Les travaux concluants | d'Ampère au magn
Ouvrent un fameux champ : | l'électro-dynami
 fe me che m
 (1) 8 3 6

FOURIER (1772-1837).

Pour appliquer sa théorie sociale, Fourier imagina le Phalanstère. Les hommes sont divisés en groupes de travailleurs. Chaque phalange contient environ seize cents membres et exploite une lieue carrée. La vie, les biens, etc., tout est en commun dans le phalanstère. La division du travail est pratiquée et l'on distribue les produits dans la proportion suivante : un tiers aux capitalistes, un quart au talent, cinq douzièmes aux travailleurs. Chaque phalanstère cultivera les produits appropriés à ses goûts et au sol : tous les phalanstères du monde échangeront leurs produits. Ainsi s'établira l'harmonie universelle. Les passions rivalisées par la cabaliste, exaltées par la composite, engrenées par la papillonne, entraîneront l'individu dans un tourbillon de travaux et de plaisirs. C'est le communisme inégalitaire.

(HERVÉ BAZIN.)

(1) 7 7 2
 que gue gne. lanstère?
 Fourier, qu'est-ce qu'on gagne | au fameux Pha-
 Rien, car vous vous moquez | trop du devoir aus-
 (1) 8 3 7
 ve me que
 tère.

PAGANINI (1784-1840).

Avant Paganini, personne n'avait imaginé que, hors des harmoniques naturels, il fût possible d'en exécuter de doubles en tierce, quinte, sixte, enfin qu'on pût faire marcher à l'octave des sons naturels et des sons harmoniques. Tout cela, Paganini l'exécutait dans toutes les positions avec une facilité merveilleuse... L'art de Paganini est un art à part qui est né avec lui, et dont il a emporté le secret dans sa tombe. Je viens de me servir d'un mot qu'il répétait souvent, car il assurait que son talent était le résultat d'un secret découvert par lui et qu'il révélerait avant sa mort dans une méthode de violon qui n'aurait qu'un petit nombre de pages, et qui jetterait tous les violonistes dans la stupéfaction. Un tel artiste devait être de bonne foi, mais ne se trompait-il point ? N'était-il pas sous l'influence d'une illusion ? Y a-t-il un autre secret que celui que la nature a mis dans le cœur de l'artiste, dans l'ordre et la persévérance de ses études ? Je ne le crois pas. Quoi qu'il en soit, la mort n'a pas permis que le secret dont parlait Paganini fût divulgué.

(FÉTIS.)

(1) 7 8 4
cue ve re

Qu'a-t-il donc découvert, | Paganini ? Sait-on
Le secret de sa force | en l'art du violon ?

fe re ce
(1) 8 4 0

CANDOLLE (1778-1841).

Dans son œuvre capitale, *Théorie élémentaire de la Botanique*, Candolle fit prévaloir la méthode naturelle de Jussieu sur la méthode artificielle de Linné et fonda sa théorie sur l'unité de composition organique, sur la symétrie primitive des êtres organisés, symétrie souvent altérée en fait par les soudures, les avortements, les dégénérescences des organes.

(Dictionnaire GUÉRIN.)

Les grands travaux de Candolle marquent dans la botanique une époque nouvelle. Il est le seul homme depuis Linné qui ait embrassé toutes les parties de cette science avec un égal génie : considéré comme professeur, sa gloire est unique... Considéré comme novateur, une qualité surtout le distingue, savoir : une logique parfaite.

(FLOURENS.)

(1) 7 7 8
 que que ve
 La logique qu'on voit, | Candolle, en ta méthode
 A Flourens paraît forte, à tous semble commode.
 fe re te
 (1) • 8 4 1

HAHNEMANN (1755-1843).

L'homœopathie est l'art de guérir les malades par une méthode rationnelle basée sur un principe invariable : *Similia similibus curantur*, « Les semblables sont guéris par les semblables ». C'est par l'observation, la méditation et l'expérience que Hahnemann reconnut que la marche à suivre pour obtenir de véritables guérisons, consistait à chercher et à appliquer à dose faible, dans chaque cas individuel de maladie, un médicament qui, donné à dose forte chez l'homme sain, développe chez celui-ci une affection semblable à celle que l'on veut guérir.

Telle est la loi de similitude.

... L'homœopathie a près d'un siècle d'existence. A son début elle suscita les colères, les haines de l'école officielle... Il en est ainsi lors de toutes les grandes découvertes, mais, malgré les attaques les plus perfides, l'homœopathie continua sa marche ascendante, de nouveaux travaux vinrent compléter l'œuvre d'Hahnemann : des cliniques et des hôpitaux mirent les pauvres à même de bénéficier de la grande découverte et ce furent les malades qui se chargèrent de vulgariser la médecine qui guérit.

(D^r WEBER.)

Hahnemann, ^{(1) 7 5 5}
 que le le
 Hahnemann, quelle loi | fait qu'avec certitude
 Tu nous guéris vraiment ? | C'est la similitude.
 ve re me
 (1) 8 4 3

DELAVIGNE [CASIMIR] (1793-1843).

... Son œuvre la plus spontanée, *Les Messéniennes*, obtint un succès brillant. Après le long silence de l'Empire, c'était chose si douce d'entendre la liberté politique s'exprimer en si beaux vers ! Et puis l'inspiration des *Messéniennes* était elle-même vraiment poétique. Le poète chantait les douleurs de l'invasion, les vieilles gloires de la patrie, les souvenirs de la Grèce libre, les espérances de la Grèce ressuscitée. Ici les sentiments du public dispensaient le poète d'inventer : il lui suffisait d'écrire ce que l'on pensait autour de lui. Or Casimir Delavigne a toujours excellé à couvrir de brillants détails des idées peu originales : c'est ce qu'il fit dans *Les Messéniennes*. De là l'enthousiasme passager qui les accueillit.

(DEMOGEOT.)

La voix du poète était devenue la voix de l'orgueil national blessé.

(NETTEMENT.)

(1) 7 9 3
 que pe me
L'héroïque poème | a tenté Delavigne;
Ses hymnes sont vraiment | d'un patriote digne.
 ve re me
 (1) 8 4 3

TOPFFER (1799-1846).

Pour bien saisir le talent de Töpffer, il faut se souvenir de ce que les Grecs appelaient charientisme (χαριεντισμός), c'est-à-dire l'enjouement qui à la délicatesse de l'atticisme unit quelque chose de piquant. Aussi Töpffer n'est-il point un humoriste, s'il faut entendre par l'humour, comme l'a dit M. Taine à propos de Carlyle, « l'irruption d'une jovialité violente enfouie sous un monceau de tristesses ; l'oubli du public qui fait qu'un auteur déclare qu'il ne se soucie pas de nous, qu'il n'a pas besoin d'être compris et approuvé, qu'il pense et s'amuse tout seul, et que si son goût et ses idées nous déplaisent nous n'avons qu'à décamper ». Telle n'est point la note personnelle de Töpffer. Tout au contraire les *Voyages en zigzag*, les *Nouvelles genevoises* témoignent d'une profonde et constante sympathie pour le lecteur. Ce qui fait le grand mérite de Töpffer dans toutes ses œuvres, c'est la vérité, la simplicité, une belle humeur toujours égale, une sorte de grâce rustique et naturelle.

(*Nouvelle Bibliothèque populaire.*)

(1)	7	9	9	
	que	pe	be	vois
Bon	Töpffer,	qui	peins	bien les mœurs des Gene
J'aime	ta	galoté	franche	et ton esprit courtois
		fe	re	che
(1)	8	4	6	

CHATEAUBRIAND (1768-1848).

Chateaubriand est la plus grande date de l'histoire littéraire de la France depuis la Pléiade. Il met fin à une évolution littéraire de près de trois siècles, et de lui en naît une nouvelle qui dure encore, et se continuera longtemps...

Son vrai style, celui qui le caractérise le mieux, et qui est celui que tout le monde a dans l'esprit quand on dit : « le style de Chateaubriand », est celui de la seconde manière. Éclat, nombre et harmonie; voilà de quoi il est fait avant tout...

Les maîtres du nombre sont Platon, Cicéron et Bossuet. Ce qu'ils ont trouvé, chacun dans sa langue, c'est le secret des rythmes propres à la prose, rythmes très complexes, très délicats, très fuyants, plus difficiles à saisir que ceux de la poésie qui sont plus fixes, d'un charme incomparable quand ils sont atteints.

Chateaubriand a retrouvé ce secret, à peu près inconnu depuis Bossuet. Il a rendu à la langue comme la palpitation d'un grand souffle depuis longtemps tombé ou languissant.

(FAGUET.)

Quoique Chateaubriand dédaignât de passer pour un chef d'école, c'est à bon droit qu'on l'a appelé le Père du romantisme.

(BLANLŒIL.)

Romantique achevé, | Chateaubriand, ton style,
Qui toujours fait rêver, | est en beautés fertile.

(1) 7 6 8
que che ve

(1) 8 4 8

BERZÉLIUS (1779-1848).

Les travaux de Berzélius embrassent presque la chimie tout entière et il est peu de corps qu'il n'ait étudiés. En fait d'analyse, ses méthodes l'emportent sur tout ce qui avait été fait de plus exact avant lui dans ce genre. Il institua la notation chimique par symboles, fondée sur la notion des équivalents, et détermina avec précision les équivalents d'un grand nombre de corps simples, entre autres le calcium, le baryum, le strontium, le silicium, et découvrit le sélénium. La minéralogie, bornée longtemps à la connaissance des caractères physiques des minéraux, a fait des progrès rapides et acquis une grande importance, depuis que Berzélius a demandé à l'analyse chimique la composition véritable des corps de la nature et a classé les minéraux d'après leur composition chimique.

(LAROUSSE.)

(1) 7 7 9
que cue pe

Berzélius qu'occupe | une notation

De tout corps voit, revoit | la composition.

ve re ve
(1) 8 4 8

STEPHENSON (1781-1848).

Stephenson construisit en dix mois une locomotive perfectionnée. Quelque lourde et grossière qu'elle fût, elle fonctionnait, le chemin de fer était inventé. Le 25 juillet 1814, la machine fut placée sur les rails de la houillère et entraîna huit wagons pesant trente tonnes avec une vitesse de quatre milles à l'heure. On se moqua de ce résultat, mais Stephenson répondit aux railleries : « Elle marche, c'est tout ce qu'il me faut. » Il ne tarda pas à reconnaître tout ce qu'elle avait de défectueux et, en 1815, il prit un brevet pour une locomotive améliorée qu'on doit regarder comme le prototype de toutes celles qui ont été construites depuis. Le chemin de fer fut inauguré le 27 septembre 1825. La vitesse du convoi atteignit jusqu'à quarante kilomètres à l'heure.

(LAROUSSE.)

(1) 7 8 1
cue fe de
Stephenson, confondus | devant ta tentative,
Tous les savants rêvaient | de ta locomotive.

ve ro ve
(1) 8 4 8

MEZZOFANTE (1774-1849).

... Sa mémoire ne fit que se développer avec l'âge et sa puissance devint telle, qu'un mot qu'il entendait une seule fois y restait gravé à tout jamais. C'est ce qui explique la merveilleuse connaissance qu'il avait des langues de toute sorte. Il la porta si loin, que ses interlocuteurs le prenaient pour un de leurs compatriotes... Et non seulement il connaissait les langues usuelles, mais toutes les variétés de leurs idiomes et jusqu'aux expressions les plus triviales : « Je l'ai tâté, dit Lord Byron, sur toutes les langues desquelles je savais seulement un juron contre postillons, sauvages, forbans, bateliers, matelots, pilotes, gondoliers, muletiers, conducteurs de chameaux, vetturini, maîtres de poste, chevaux de poste, maison de poste, toute chose de poste ! Et parbleu, il m'a confondu, même dans mon propre idiome »... D'après un relevé, fait par un de ses neveux, il connaissait cent quatorze langues et dialectes.

(L'abbé LAHEUX.)

(1774 - 1849) - hommes
 Mezzofante qu'on croit | le plus savant des
 sait, prodige frappant ! | cent quatorze idiomes
 (1774 - 1849)

CHOPIN (1810-1849).

La mort, souvent si prompte à briser les plus fortes organisations, mit douze ans à détruire fibre à fibre la frêle nature de Chopin. Dès 1837, l'illustre artiste fut atteint d'une maladie de poitrine... A partir de 1840, les symptômes du mal reparurent plus intenses ; la phtisie continua son œuvre en ruinant chaque jour davantage l'énergique volonté et les forces vitales du grand artiste... Chopin avait une façon toute personnelle d'attaquer le clavier, un toucher souple, moelleux, des effets de sonorité d'une fluidité vaporeuse dont lui seul connaissait le secret... Les conseils et les leçons de Chopin étaient très recherchés de la haute aristocratie parisienne dont l'incomparable virtuose était l'idole. Ses manières distinguées, sa politesse exquise, sa recherche un peu précieuse apportée en toutes choses, faisaient de Chopin le professeur modèle de la noblesse élégante. Il y trouvait avec l'enthousiasme sans réserves toutes les démonstrations de la plus affectueuse amitié... Très sensible aux éloges des lettrés de la musique, il se montrait indifférent aux bravos de la foule : un public nombreux n'avait aucun attrait pour sa nature aristocratique.

(A. MARMONTEL.)

(1) 8 1 0
phé te so
Chopin, par la phtisie | avant l'âge emporté,
Avait un jeu frappant | ,d'une élite goûté.

(1) 8 4 9
fe re po

POË [EDGARD] (1813-1849).

... Dans quelle ivresse vertigineuse nous a jetés la lecture du *Scarabée d'or*, de la *Maison Usher*, du *Cas de M. Waldemar*, du *Roi Peste*, de *Monos et Una*, des *Dents de Bérénice* et de toutes ces histoires si bien qualifiées d'extraordinaires ! Ce fantastique fait par des procédés d'algèbre et entremêlé de science, ces contes comme l'*Assassinat de la rue Morgue*, poursuivis avec la rigueur d'une enquête judiciaire et surtout la *Lettre volée* qui pour la sagacité des inductions en remontrerait aux plus fins limiers de police, surexcitaient au plus haut point la curiosité... Ce mélange d'empyrement et de froideur, d'ivresse et de procédés mathématiques, cette raillerie stridente, traversée d'effusions lyriques de la plus haute poésie furent admirablement compris par Baudelaire. Il s'était épris de la plus vive sympathie pour ce caractère altier et bizarre qui choqua si fort le cant américain, une variété désagréable du cant anglais, et la fréquentation assidue de cet esprit vertigineux exerça une grande influence sur lui.

(T. GAUTIER.)

(1) 8 1 3
ve le me

Poë, que dévotement | traduira Baudelaire,
Excella à nous frapper | par l'extraordinaire.

fe re pe
(1) 8 4 9

BALZAC (1799-1850).

Sa philosophie est grosse, courte, à axiomes tranchants, à paradoxes violents, sans finesse et sans nuances, comme celle d'un étudiant de brasserie. L'homme est une brute, n'a que des instincts, des appétits et des intérêts. Il faut un gouvernement absolu et une religion tyrannique pour le brider... Reste à son avoir, et comme son bien propre, tout le monde populaire et bourgeois, qu'il a admirablement connu et fait voir. Ses marchands, ses gens de justice, ses étudiants, ses rentiers, ses petits propriétaires, ses portiers, ses commis-voyageurs, ses journalistes, ses petits artistes (les grands sont moins bien vus), ses comédiens et ses comédiennes, ses gens de province, bourgeois, demi-bourgeois, hobereaux, sont excellents, dignes d'être étudiés par la postérité, et forment le tableau le plus vrai et le plus vif d'une société, qui ait paru depuis La Bruyère.

(FAGUET.)

(1) 7 9 9
 cue pe bo
Le grand Balzac peint bien | la Comédie humaine
Des instincts l'influence | est pour lui souveraine.
 fe le ce
 (1) 8 5 0

COOPER [FENIMORE] (1789-1851).

Sa santé affaiblie l'ayant forcé à renoncer à la marine, il se maria et se consacra aux lettres. Envoyé à Lyon en 1826, comme consul des États-Unis, il y resta jusqu'en 1829, voyagea, puis retourna dans sa patrie en 1832. Déjà il s'était fait connaître par plusieurs récits d'un vif et puissant intérêt. Le premier de ses romans, *La Précaution ou le Choix d'un mari*, passa inaperçu, mais il le fit suivre de *L'Espion*, où se révéla son talent dramatique. Sa veine était trouvée. Cooper n'a ni l'esprit ni la finesse de Walter Scott, mais il saisit par la puissance de son imagination et l'enchaînement du récit.

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

(1) 7 8 9
qu fe be

C'est Cooper qui fit bien, | rêvant des Mohicans,
D'abandonner la flotte | au profit des romans!

fe le te
(1) 8 5 4

DAGUERRE (1789-1854).

Ses recherches et ses travaux l'ayant conduit à chercher à fixer l'image de la chambre noire, Daguerre commença par perfectionner cet instrument, puis ayant appris que Niepce de Châlons poursuivait le même but et avait obtenu des résultats satisfaisants, il se mit en relation avec lui. Niepce lui proposa d'unir leurs efforts, et le 14 décembre 1829, ils conclurent un traité aux termes duquel les noms des deux inventeurs devaient rester attachés à la découverte.

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

Les perfectionnements imaginés par Daguerre étaient si considérables qu'il crut pouvoir, après la mort de Niepce, se poser comme l'unique inventeur de l'art nouveau et s'adjuger en conséquence le droit de lui donner son nom et il fit consentir le fils de Niepce à signer une déclaration en ce sens.

(LAROUSSE.)

(1) 7 8 9
cue ve pe
Il ne nous convient pas | de rabaisser Daguerre,
Mais il a peu flatté | Niepce son confrère.

te le te
(1) 8 5 1

ARAGO (1786-1853).

Recommandé à l'Empereur par Monge, Arago fut, à vingt ans, adjoint à Biot pour achever la mesure de l'arc du méridien terrestre ; les deux savants partirent pour les îles Baléares et leur travail était presque achevé lorsque la guerre éclata entre la France et l'Espagne. Pris pour un espion par les Majorcains, Arago fut enfermé à Palma par un officier de la marine espagnole qui le mit ainsi à l'abri de la fureur populaire. Autorisé à se rendre à Alger, il fut, à son retour en France, pris par un corsaire espagnol et enfermé sur les pontons de Palamos : enfin il put regagner son pays où on lui fit un accueil enthousiaste. Après 1830, il fut nommé député de son département et, en 1848, membre du Gouvernement provisoire comme ministre de la Guerre et de la Marine. Républicain modéré, il marcha contre les insurgés de Juin. Après le coup d'État de 1852, il refusa de prêter serment et, seul de tous les fonctionnaires, en fut dispensé. Arago s'occupa d'une manière toute spéciale de l'optique, il découvrit la théorie des couleurs complémentaires.

(GUÉRIN.)

(RAMBAUD.)

(1) 7 8 6
gue va ge

**Arago voyagea, | fit progresser l'Optique,
Et luttâ vaillamment | comme homme politique.**

vo le mo
(1) 8 5 3

LAMENNAIS (1782-1854).

Après avoir défendu l'Église avec une éloquence et une vigueur qui provoquèrent la plus vive admiration, il refusa de se soumettre à son autorité. Sa défection date de 1832. Il est mort sans avoir rétracté ses égarements... On peut dire de Lamennais ce que l'on a dit de Tertullien avec lequel il a des traits frappants de ressemblance : *Ubi bene, nemo melius; ubi male, nemo pejus.*

(BOUÉDRON.)

Le premier volume de l'*Essai* était une œuvre de haute valeur. Étonnant de doctrine et de logique, il était écrit en une langue non moins admirable. « Le style, dit un connaisseur, possède au plus haut degré la beauté propre, je dirai presque la vertu inhérente au sujet : grave et nerveux, régulier et véhément, sans fausse parure ni grâce mondaine, style sérieux, convaincu, pressant, s'oubliant lui-même, qui n'obéit qu'à la pensée, y mesure paroles et couleurs, ne retentit que de l'enchaînement de son objet, ne reluit que d'une chaleur intérieure et sans cesse active ».

(FRANCIS COURCHINOX.)

(1) 7 8 2
 que se ne
Lamennais qui finit | comme Tertullien
N'eut pas moins de valeur : | l'Essai le prouve
 (1) 8 5 4
 bien.

OHM (1787-1854).

Les lois qui servent de base à l'analyse d'Ohm se rapportent à la distribution de l'électricité dans l'intérieur d'un corps, à sa dispersion dans l'air ambiant et à son développement au point de contact des deux corps hétérogènes. Il les formule ainsi : 1° la grandeur du flux est proportionnelle à la différence des tensions que possèdent deux molécules infiniment voisines l'une de l'autre ; 2° la perte d'électricité est proportionnelle à la tension et à un coefficient qui dépend de l'état atmosphérique ; 3° au point de contact de deux corps différents, il s'établit une différence constante entre leurs tensions. « En partant de ces trois lois fondamentales, dit M. Radau, Ohm arrive à une théorie simple et complète des phénomènes que présentent les courants constants et en particulier à la démonstration de cette loi : que l'action d'un circuit est égale à la somme des forces électromotrices divisée par la somme des résistances et que l'effet reste toujours le même, quelle que soit la nature du courant, qu'il soit voltaïque ou thermo-électrique. »

(LAROUSSE.)

Ohm m'en a convaincu : | les courants électri-
 suivent dans leurs valeurs | des lois mathéma-
 tiques.

(1) 7 8 7
 cue ve cue

(1) 8 5 4

THIERRY [AUGUSTIN] (1795-1856).

Raconter, peindre, c'est tout le génie d'Augustin Thierry. Il a l'imagination, par laquelle l'historien se fait le témoin de la vie des aïeux, la sensibilité par laquelle il prend sa part de leurs joies et de leurs peines, le style qui seul préserve les ouvrages d'histoire de la fortune passagère des romans.

(NISARD.)

L'excès du travail avait rendu Augustin Thierry presque aveugle; aidé de sa femme et de secrétaires dévoués, il n'en continua pas moins ses fructueuses études. Les *Récits des Temps mérovingiens* obtinrent un grand succès et lui valurent de l'Académie le grand prix Gobert, qui lui fut décerné chaque année jusqu'à sa mort. Il y a tracé, d'après les monuments contemporains, le tableau de la société franque sous les Mérovingiens: la manière de vivre des rois francs, l'intérieur de la maison royale, la vie orageuse des grands, les guerres civiles et privées, les rivalités de ville à ville, de province à province. C'est l'ouvrage le mieux écrit de l'auteur.

(BLANCOIL.)

(1) 7 9 5
cuc pe le

**Historien complet | est Augustin Thierry;
Le malheur qui l'afflige | a son œuvre mûri.**

(1) fe le ge
8 5 6

HEINE [HENRI] (1799-1856).

Ce qu'il y a de personnel dans Heine, c'est qu'il sait lui-même tout ce que vaut son œuvre et ne se ménage point les critiques les plus acerbes : « Je suis, a-t-il écrit, de la choucroute assaisonnée d'ambrosie. » C'est lui-même aussi qu'il a voulu dépeindre dans ce passage : « Il y a des cœurs où l'ironie et la gravité, le pervers et le sacré, la flamme ardente et le froid glacial s'associent si aventureusement qu'il devient difficile d'en juger ». C'était un de ces cœurs qui flottait dans sa poitrine ; tantôt il glacie réfléchissant dans le miroir des eaux qui l'environnaient les forêts de palmiers flamboyants ; tantôt volcan d'enthousiasme en éruption soudainement submergé sous une avalanche de neiges riantes. Ces contrastes et ces oppositions qui dénotent de la négligence aux yeux d'un observateur inexpérimenté, mais qui constituent au vrai une perfection artistique, font de Heine un des écrivains les plus étonnamment doués qu'ait vus notre siècle et placent son *Buch der Lieder* et ses *Reisebilder* à côté du *Werther* de Goethe et des *Brigands* de Schiller.

(*La Nouvelle Bibliothèque populaire.*)

(1) 7 9 9
que pe be
Quel critique peut bien | juger, Heine, ton âme
Encline au persiflage, | ou de glace ou de flamme ?
fe le ge
(1) 8 5 9

SCHUMANN (1810-1856).

Un de ses meilleurs ouvrages est la *Sonate en fa dièse mineur*, dédiée à la célèbre pianiste Clara Wieck, devenue depuis lors M^{me} Schumann.

(FÉTIS.)

Le 7 février 1854, à minuit, il quitta son salon où se trouvaient deux amis, et, sans dire un mot, courut en robe de chambre vers le Rhin dans lequel il se précipita. Heureusement son vêtement fit le ballon et le soutint sur l'eau. Le bruit de sa chute attira l'attention de deux bateliers qui regagnaient le bord dans une nacelle ; ils le tirèrent du fleuve, mais lorsqu'ils le transportèrent à sa demeure, la folie était complète. Il fallut le placer dans une maison de santé où il mourut sans avoir recouvré sa raison. Un des biographes allemands de Schumann le juge dans les termes suivants : « Il fut artiste dans l'âme et l'art seul exista pour lui. Il composait, non par caprice ou par besoin de gagner sa vie, mais parce que la musique était la langue dans laquelle seulement il pouvait exprimer ses sentiments... S'il faut blâmer l'exaltation qui l'emporte souvent en dehors des règles, on ne peut méconnaître l'énergie ni les traits pleins de génie de ses tentatives. »

(LAROUSSE.)

(1) 8 1 0
fe de zo

**Ta sonate en fa dièse, | Ô Schumann, qui l'inspire ?
C'est celle qu'affligea | ton funeste délire.**

fe le go
(1) 8 5 6

BÉRANGER (1780-1857).

Sous la Restauration, la France libérale apprit par cœur les *Chansons* de Béranger, chansons légères, satiriques, politiques, voltairiennes, chansons qui s'élèvent parfois à la hauteur de l'ode, chansons qui furent les échos des instincts, des souvenirs, des sentiments, des préjugés de la foule. « Le peuple, c'est ma muse », dit le chansonnier dont l'œuvre sans doute a perdu la valeur de l'à-propos, mais restera populaire par le bon sens, la malice, l'esprit si gaulois, si français, et le style d'une rare perfection. « Il est classique par une facture dont l'aisance apparente a connu le travail et les lenteurs de la lime. »

(G. MERLET.)

Le *Cinq Mai*, le *Vieux Sergent*, la *Sainte Alliance des Peuples* sont l'expression des traditions impériales et républicaines que l'opposition réunissait, pour s'en faire des armes de combat, contre les Bourbons. Le *Dieu des bonnes gens*, c'est le Dieu qui réprouve l'alliance de la politique et de la religion ; le *Sacre de Charles le Simple*, c'est un boulet tiré contre Charles X.

(BIAYS.)

(1) 7 8 0
que ve se
Ta chanson qui visait, | Béranger, à nous plaire.
Fut très souvent l'écho | de la voix populaire.

(1) 2 5 7
ve le cue

COMTE [AUGUSTE] (1798-1857).

Pour Comte et les positivistes, il n'y a que des faits en connexion simultanée ou successive ; il y a des événements extérieurs et des états de conscience, avec correspondance constante de ces deux faces interne et externe de la nature ; quant à l'existence de la matière et de l'esprit, à la différence essentielle du moi et du non-moi, ce sont là des questions métaphysiques, c'est-à-dire, vaines, puériles, inaccessibles aux procédés de la méthode expérimentale et que par suite le vrai savant s'abstient de poser parce qu'il les sait tout à fait insolubles... L'empirisme dans la science, l'utilitarisme en morale, le fatalisme en histoire, la souveraineté du but en politique, l'athéisme et la négation de l'immortalité au point de vue religieux, le réalisme dans l'art, la corruption des mœurs et l'abaissement des caractères, tels sont les résultats de ce système qui n'est au fond qu'une forme du matérialisme.

(LABBÉ.)

(1)	7	9	8	
	que	he	ve	Comte
Pour quiconque a bien vu, pesé les faits que				
En tout trouve éloquents, n'est-il aucun mé-				
	ve	le	que	compte?
(1)	8	5	7	

MUSSET (ALFRED DE) [1810-1857].

L'imagination de Musset, la vraie, celle qui ne se donne pas, celle qu'il ne rencontre pas non plus par accident sous le coup d'une émotion violente, c'est la fantaisie. La fantaisie est à l'imagination ce que l'adolescence est à la jeunesse, c'est l'agilité, la souplesse et l'espièglerie de notre faculté créatrice, un feu mobile et léger, qui se pose en un instant sur mille choses et les fait luire d'un éclat passager. C'est le divertissement des grands poètes et le plus haut degré où atteignent les poètes secondaires. Musset s'est élevé plus haut; mais cette région moyenne, si charmante du reste, était la sienne propre, celle où il était merveilleusement à l'aise... Un libertin et un chercheur obstiné d'amour pur, un être sali et un enfant candide et aimant, Caliban et Ariel, les sens et le cœur, le corps et l'âme, l'un gênant toujours l'autre, chacun se sentant incomplet, aimant pourtant son voisin et n'ayant jamais ou le courage ou la force de le sacrifier : voilà comment Musset, se connaissant bien, a coutume de comprendre l'homme.

(FAGUET.)

L'abus des liqueurs fortes le conduisit au tombeau dès l'âge de quarante-six ans.

(1) 8 4 0
fe fe se

Musset, ta fantaisie | est une enchanteresse

**Mais au fond du flacon | pourquoi chercher l'i-
vresse?**

(4) 8 5 7
fe le cue

SCHEFFER [ARY] (1795-1858).

Ary Scheffer est le peintre de la poésie. Il aime les poètes, il est poète lui-même, et cependant quoi qu'on en ait dit, il est peintre, car il est poète avec le pinceau. Regardez toute cette suite de tableaux que le *Faust* de Goethe lui a inspirés. Il s'est épris de cette œuvre idéale et étrange entre le naturel et le surnaturel, entre la réalité et le rêve. Ses personnages que nous entendions seulement, ils les a vus. *Marguerite* est aussi bien la fille du pinceau d'Ary Scheffer que la fille de la plume de Goethe.

(NETTEMENT.)

La *Mignon* d'Ary Scheffer est tellement acceptée qu'elle s'est substituée peu à peu à la création du poète et qu'un véritable portrait d'elle ne serait plus aujourd'hui trouvé ressemblant par personne, murmurât-il avec une passion toute méridionale :

« Connais-tu le pays où les citrons mûrissent ! »

(T. GAUTIER).

(1) 7 9 5
 que po le
 Dans Scheffer ce qui plaît, | ce qui fait son mérite
 C'est qu'en rêve il a vu | Mignon et Marguerite.
 ve le ve
 (1) 8 5 8

BRIZEUX (1806-1858).

Brizeux était Breton, et il aimait d'un amour jaloux
« La terre de granit recouverte de chênes ».

Il personnifia la Bretagne dans la figure de *Marie*, doux symbole de la patrie absente et regrettée. Dans ce suave poème, on respire l'odeur des genêts et des ajoncs, la fraîcheur âcre et salubre de l'Océan voisin et l'on entend à travers les sons du biniou comme une modulation de flûte antique.

(T. GAUTIER.)

La rivière de l'Ellé a cette beauté un peu triste qui plaît tant sous notre climat ; rien n'est frais comme les eaux de Castell-linn, et du petit village de Stang-er-harô, ou de la montagne opposée, rien n'est vert et sauvage comme la vallée du Scorff.

(BRIZEUX, préface de *Marie*.)

(1) 8 0 6
fe se ge
O Brizeux, tu fus sage | en chaetant ta Bretagne,
L'Ellé nous semble un fleuve | et ton amour nous
fe le ve
gagne.
(1) 8 5 8

MACAULAY (1800-1859).

Penseur judicieux, solide, profondément érudit, Macaulay réunit toutes les qualités d'un historien. « Mon but et mes efforts, dit-il, seront de faire l'histoire de la nation aussi bien que l'histoire du gouvernement, de marquer le progrès des beaux-arts et des arts utiles, de décrire la formation des sectes religieuses et les variations du goût littéraire, de peindre les mœurs des générations successives et de ne pas négliger même les révolutions qui ont changé les habits, les ameublements, les repas et les amusements publics. Je porterai volontiers le reproche d'être descendu au-dessous de la dignité de l'histoire, si je réussis à mettre sous les yeux des Anglais du XIX^e siècle un tableau vrai de la vie de leurs ancêtres ». Ce plan, Macaulay l'a exécuté à la lettre.

(BLANLOEIL.)

Son style est merveilleux par la clarté.

(SIMOND.)

(1) 8 0 0
 ve se se
 Cet écrivain sensé, | clair, profond, Macaulay
 A su trouver le beau | tout en cherchant le vrai.
 ve le he
 (1) 8 5 9

SCHOPENHAUER (1788-1860).

« Ce monde, dit Schopenhauer, est mauvais, parce qu'il est l'affirmation de la volonté de vivre, de vouloir vivre. Au plus bas degré de développement moral est l'égoïsme qui est l'affirmation ardente de ce vouloir ; l'essence du sentiment moral est la pitié, fait mystérieux qui provient de ce qu'on reconnaît les êtres comme identiques dans la réalité absolue, dans le moi qui n'est rien par lui-même et qui se confond avec le non-moi, c'est-à-dire la volonté universelle. » L'amour de la vie, le désir du bonheur qui semblent s'opposer au pessimisme ne sont, selon Schopenhauer, que des duperies ou des piperies de la volonté. Il veut qu'on travaille à l'anéantissement de tous les êtres, il appelle l'extinction de la vie dans l'univers.

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

(1)	7	8	8
	gue	ve	ve

Gardez-vous, gais vivants, | voilà Schopenhauer
Qui voudrait vous chasser | du monde, cet enfer.

	vo	che	se
(1)	8	6	0

LACORDAIRE (1802-1861).

La mission principale du Père Lacordaire, à notre avis, fut de montrer que, loin d'être en opposition radicale, la raison et la foi, la science et la théologie, la société et l'Église s'appellent et s'unissent harmonieusement, et qu'en dehors du christianisme il n'y a pas de vie complète ni pour l'homme ni pour la société... Ce n'était rien pour lui d'avoir prouvé Dieu s'il ne l'avait fait resplendir; rien d'avoir fait dire : C'est vrai ! s'il n'avait entendu le cri : C'est beau ! Debout, l'œil fixé sur la lumière étincelante de l'Épouse du Christ, sa parole inspirée montait et chantait : ce n'était plus l'homme, mais le prophète : plus de l'éloquence, mais de l'extase; son front, son regard, son geste, tout vibrait et frémissait à l'unisson de l'âme. On était là, haletant, enivré, subjugué, ravi. Ah ! c'était une belle victoire !

(Le R. P. B. CHOCARNE.)

(1) 8 0 2
fe se ne
Lorsqu'à ta foi s'unit | ta raison, Lacordaire,
Que vibre ta voix chaude, | aux dogmes l'on
ve che de
(1) 8 6 t adhère.

UHLAND (1787-1862).

Louis Uhland est un poète lyrique de premier ordre ; ses chants et ses ballades vivront autant que les plus belles œuvres de la littérature allemande. Ses drames et ses travaux de critique littéraire sont bien loin de valoir ses poésies, et n'auraient pas suffi pour le faire placer immédiatement au-dessous de Schiller et de Goethe... Bien qu'il se rattache à l'école romantique par certains côtés tels que l'amour du moyen âge et de ses traditions, il est classique par la sobriété, la mesure, le naturel qui distinguent ses œuvres lyriques. Il a surtout excellé à rendre poétiquement des sentiments communs à toutes les âmes, à parler au cœur du peuple : c'est par là qu'il est devenu un poète national. Le *lied* allemand qui n'a pas d'équivalent chez nous, est le triomphe de la muse de Uhland. Il ne réussit pas moins dans la ballade, où il évoque, mais avec plus de vérité que Klopstock et ses disciples, l'Allemagne d'autrefois avec ses gracieuses légendes.

(SCHMIDT.)

(1) 7 8 7
 que ve que

C'est le vieux temps qu'évoque | en sa ballade Uhland,
Ce suave génie | au lied étincelant.

ve ge ne
(1) 8 6 2

VIGNY [ALFRED DE] (1797-1863).

De Vigny est le poète du désespoir ; une tristesse native, poignante, inguérissable, déborde sur tous ses sujets et sur tous ses tableaux. A ses yeux, tout est mal dans le monde, la vie n'est qu'une longue souffrance ; il ne croit pas même à l'espérance. Il est de la famille des René et des Werther et comme eux, ployant sous le fardeau de la vie, il va jusqu'à blasphémer le Créateur dont il méconnaît la sagesse et l'infinie bonté.

(GODEFROY.)

Nul artiste n'a jamais été plus épris d'idéal. Il n'est pas dans notre temps de renommée plus pure, de vie plus digne et plus justement honorée. Dès ses premiers pas dans la vie des lettres, le comte de Vigny avait pris l'attitude discrète et voilée qu'il a toujours conservée depuis et qui ne s'est jamais démentie, quelque chose de virgilien, la pose d'un Raphaël attristé.

(Dictionnaire LAROUSSE.)

(1) 7 9 7
que be cue
De Vigny, que beaucoup | trouvent trop attristé,
Dans l'art ne vit jamais | qu'idéale beauté.
ve je me
(1) 8 6 3

DELACROIX (1799-1863).

... Dès ce moment Eugène Delacroix était un maître. Il n'imitait personne, et sans tâtonnements il était entré en possession de son originalité. Quoi qu'en puissent dire ses détracteurs il avait apporté dans la peinture française un élément nouveau, la couleur, à prendre le mot avec ses acceptions multiples. Le *Massacre de Scio*, qui figura au Salon de 1814, porta au dernier degré d'exaspération les colères de l'école classique. Cette scène de désolation rendue dans toute son horreur sans souci du convenu, telle enfin qu'elle avait dû se passer, soulevait des fureurs qu'on a peine à concevoir aujourd'hui en voyant cette passion, cette profondeur de sentiment, ce coloris d'un éclat si intense, cette exécution si libre et si vigoureuse.

(T. GAUTIER.)

(1)	7	9	9	
	que	pe	he	
Pour moi, ce qui peint bien Delacroix méconnu				
C'est qu'il ne fut jamais l'homme du convenu,				
	fe	je	me	
(1,	8	6	3	

MEYERBEER (1794-1864).

Pour pouvoir renouveler le grand opéra, il fallait approfondir les lois de l'harmonie, appeler à son aide pour accompagner et renforcer le récitatif ou les chœurs toutes les sonorités de l'orchestre, toutes les ressources de coloris qu'offrait la variété croissante des instruments. L'homme qui nous donna les premiers chefs-d'œuvre en ce genre, ce fut Joachim Beer ou Giacomo Meyerbeer... Il est le premier qui ait su faire manœuvrer les masses chorales; commander aux légions d'instruments de toute forme et de toute nature, marier le chant gracieux des violons et des flûtes au grondement des contre-basses, au rugissement des cuivres, au roulement des timbales... Il a su traduire en harmonies poignantes toutes les passions de l'âme: la colère, le fanatisme, la jalousie, l'amour. Rien de plus beau, dans aucune poésie lyrique que son duo d'amour entre Raoul et Valentine des *Huguenots*.

(RAMBAUD.)

(1) 7 9 4
 cue pe re
 On ne peut comparer | Meyerbeer à personne,
 Car il innove un genre | où son art nous étonne.
 ve ge re
 (1) 8 6 4

FLANDRIN (1809-1864).

Hippolyte Flandrin s'est toujours tenu dans la plus haute sphère de l'art et c'est sur les murailles des églises, qu'il faut chercher les témoignages de son génie. Ce n'était pas assez pour lui de rechercher le beau, il cherchait le saint et la forme humaine épurée sans cesse lui servait à rendre l'idée divine. Il avait dans sa nature quelque chose de cette timidité tendre, de cette délicatesse virginale et de cette immatérialité séraphique de Fra Beato Angelico, mais sa naïveté de sentiment pouvait s'aider d'une science profonde. Chrétien d'une piété convaincue et pratique, il apportait à la peinture religieuse un élément bien rare aujourd'hui, la Foi. Il croyait sincèrement à ce qu'il peignait et n'avait pas besoin de se mettre l'esprit dans la situation voulue par un entraînement factice ; il y voguait d'une aile accoutumée et confiante.

(T. GAUTIER.)

(1)	8	0	9	
	fe	se	pe	lique.
Flandrin, ta foi se peint dans ton œuvre angé-				
Ton art suave est cher au monde catholique.				
	ve	che	re	
(1)	8	6	4	

PROUDHON (1809-1865).

Proudhon essaya de transporter dans le domaine de la philosophie et de l'économie politique la méthode de Hegel qui procède par thèse, antithèse et synthèse, méthode qui lui permit de nier et d'affirmer tour à tour selon les besoins de la cause. C'est sur la justice commutative et mutuelle que Proudhon fait reposer l'économie sociale. « Cette justice se réalise peu à peu à travers une série de contradictions économiques », dont la plus importante est l'antithèse de la propriété et de la communauté... Proudhon fait table rase de tout ce qui existe, plus de propriété ! c'est le vol ; plus de Dieu ! c'est le mal, et surtout plus de capital ! il l'appelle infâme. Les réformateurs d'accord entre eux lorsqu'il s'agit de détruire ce qui existe des institutions sociales sont divisés et deviennent impuissants lorsqu'il s'agit de les établir sur de nouvelles bases.

(Dictionnaire GUÉRIN.)

(1) 8 0 9
 ve ce pe voleur.
 Proudhon s'avance un peu : | quoi ! tout riche est
 On lit son Évangile, | on n'en est pas meilleur !
 ve ge le
 (1) 8 6 5

INGRES (1780-1867).

Rien n'a pu détourner Ingres du culte de la beauté pure, ni le pédantisme classique, ni l'émeute romantique ; il a mieux aimé attendre la réputation que de l'acquérir hâtivement en se conformant aux doctrines à la mode. A une époque de doute, de mollesse, d'incertitude, il a écrit sans un moment de défaillance ; la Nature, Phidias, Raphaël ont été pour lui une sorte de trinité de l'art d'où résultait pour unité l'idéal... Quel que soit le sujet qu'il traite, Ingres y apporte une exactitude, une fidélité extrême de couleur et de forme, et n'accorde rien au poncif académique.

(T. GAUTIER.)

(1) 7 8 0
 que ve se
Ton dessin pur qui vise, | Ingres, à l'idéal
Est sans défauts : | chacun le trouve magistral
 fe che cue
 (1) 8 6 7

COUSIN [VICTOR] (1792-1867).

A Victor Cousin l'on doit la distinction des systèmes en un certain nombre de types principaux auxquels ils se rattachent tous par leurs principes et leurs conséquences. Il a étudié et expliqué tour à tour avec une égale netteté Platon et le néo-platonisme, Locke, Leibniz, l'école écossaise, Schelling et Hegel. On lui doit aussi un *Cours de philosophie sur le fondement des idées absolues du vrai, du beau, du bien*, refondu sous le titre du *Vrai, du Beau et du Bien*. Il ne convainquit personne parce qu'il doutait lui-même et parce que l'éclectisme dont il a vulgarisé le nom et la pratique n'est qu'une forme du scepticisme.

(Dictionnaire GUÉRIN.)

(1) 7 9 2
que pe gne
C'est Cousin qui peignit | le Vrai, le Beau, le Bien.
Croyants, ce qui vous choque | est qu'il n'est sûr
de rien.
(1) 8 6 7
ve che que

BERRYER (1790-1868).

... Pendant les Cent-Jours, il prit le fusil parmi les volontaires royaux et fit même le voyage de Gand. Ses convictions politiques l'attachèrent dès lors et pour toujours, à la royauté légitime... Il négligeait ses intérêts personnels pour ceux du parti auquel il s'était dévoué ; aussi fut-il réduit, par suite du dérangement de ses affaires, à mettre en vente sa terre d'Angerville, mais les légitimistes se hâtèrent de couvrir une souscription de 400.000 francs qui lui permit de dégrever sa propriété... Berryer, comme orateur, est une des plus grandes gloires de la France, et c'est à juste titre qu'on le cite à côté de Démosthènes et de Mirabeau. La nature l'avait doué de tous les avantages extérieurs qui viennent en aide à la puissance oratoire : une physionomie noble, un geste impérieux et dominateur, une voix retentissante. A cela s'ajoutaient une forte mémoire, intelligence pénétrante et lucide, une âme sensible et profondément sympathique ; il fut un modèle accompli de l'orateur. }

(GUÉRIN.)

(1) 7 9 0
que pe se

**Pathétique imposant, | Berryer, roi du barreau,
Fut un dévoué chef | fidèle à son drapeau.**

ve che fe
(1) 8 6 8

ROSSINI (1792-1868).

Avec *Guillaume Tell*, Rossini opéra une révolution dans l'art et imprima au drame musical une nouvelle hardiesse, une nouvelle animation. On peut dire de Rossini qu'il est le mélodiste, le coloriste, par excellence. Génie d'une prodigieuse fécondité, il eut toujours l'inspiration fraîche et naturelle. Il eut pour le côté théorique de l'art, les règles sévères de l'harmonie, un dédain qu'explique sa nature, animée d'un besoin fiévreux d'écrire. Mais la grâce facile de son rythme, la puissance de son action dramatique revêtant quelque chose de vigoureux et de pittoresque rendront sa gloire immortelle.

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

(1) 7 9 2
 cue he ne sini
 Sachant bien combiner | rythme, accords, Ros-
 Fut par sa verve un chef | du drame rajeuni.
 ve che fe
 (1) 8 6 8

LAMARTINE (1790-1869).

... Après les *Méditations* Lamartine était épuisé. Mais il n'était point las ; car personne n'a eu le travail littéraire plus facile... Écrire en vers était pour lui ce que parler est à un Méridional : « Je chantais, mes amis, comme l'homme respire. » Où allait donc se porter cette faculté naturelle de s'épancher en paroles harmonieuses...

Les *Harmonies* ne révèlent chez Lamartine que la nécessité où il était de faire de beaux vers. Il n'y a point là développement ou renouvellement de son génie. Aucune idée, un seul sentiment, celui de l'adoration de Dieu, admiré dans ses œuvres. Épanchement large, abondant, souvent magnifique, d'une imagination facile et d'une âme heureuse. Rien de personnel, ni même de très profond comme émotion. Le mot de Barthélemy : « Tes *Gloria Patri* délayés en deux tomes », est l'expression basse et méchante d'une critique juste.

(FAGUET.)

(1) 7 9 0
 cue pe se
 Il médite et compose, | il chante, Lamartine,
 Dont l'œuvre venge bien | la majesté divine.
 ve ge bo
 (1) 8 6 0

BERLIOZ (1803-1869).

... A Breslau, il conduisait une symphonie de Beethoven. Surpris de ne pas entendre applaudir, il en demande le motif : « C'est par respect pour votre présence », lui répond celui qu'il interroge. — A Hanovre, se sentant tirer par derrière à l'orchestre, pendant qu'on exécutait le duo de *Roméo et Juliette*, il se retourne et surprend deux violons qui baisaient en pleurant les pans de son habit. — Nous ne finirions pas si nous voulions rendre compte de toutes les ovations qui accompagnèrent Berlioz à l'étranger et de toutes les marques de sympathie qu'il y reçut. Ces témoignages publics et privés lui furent très sensibles et le dédommagèrent de ses peines domestiques et de l'injustice de ses concitoyens à son égard..

(J.-M.-J. BOUILLAT.)

(1) 8 0 3
ve se me
L'Europe vous aimait, | Berlioz, son suffrage
Souvent vous vengea bien | de notre injuste ou-
trage.
(1) 8 6 9

SAINTE-BEUVE (1804-1869).

... Comme poète, Sainte-Beuve fut un talent délicat et original ; mais comme critique, il fit époque : il fut de ceux qui créent une méthode personnelle et fondent un genre d'esthétique... Son regard était fait pour voir partout les détails caractéristiques, les particularités importantes, mais l'ensemble lui échappait. Il voyait le particulier dans l'incessante évolution ; dans ce mouvement qui est la vie, et comme il reproduisait tout ce mouvement en son esprit et le traduisait par la plume, il sut donner à ses figures une réalité que l'on n'avait point vue jusqu'alors ; mais il ne parvint point à dominer les détails avec assez de supériorité, il n'eut pas ce sens, cette faculté qui s'entendent à ramener les causes les plus proches aux plus hautes et celles-ci à une seule. Il ne sut peindre comme critique que l'individu isolé et même il ne réussit jamais à le rendre d'un trait, mais le considère tantôt sous un point de vue, tantôt sous tel autre, tantôt à telle époque de sa vie, tantôt à telle autre, tantôt dans une situation, tantôt dans telle autre. Jamais il n'arrive à concentrer un article.

(Georges BRANDÈS.)

(1) 8 0 4
ve ce re
Sainte-Beuve, ce roi | de la fine critique,
N'est en revanche point | l'homme du trait typi-
que.
ve che je
(1) 8 6 9

VILLEMAIN (1790-1870).

Professeur de rhétorique au lycée Charlemagne, Villemain fut couronné, en 1812, par l'Académie française pour son éloge de Montaigne, et en 1816 pour celui de Montesquieu.

(GUÉRIN.)

Les écrits de M. Villemain présentent sans doute une lecture pleine d'intérêt à quiconque sait apprécier de vastes connaissances littéraires, un goût pur, une solide raison parée des ornements les plus délicats du style : cependant, on peut dire que ceux qui lisent aujourd'hui ses brillantes leçons sans avoir eu le plaisir de les entendre risquent de n'admirer que la montre de ce beau tableau. Les cours de Villemain n'étaient pas seulement des leçons, mais encore des modèles d'éloquence.

(DEMOGEOT.)

(1) 7 9 0
cuc pe se

Villemain composait | l'éloge académique
Dans la perfection : | son cours devint classique.

(1) 8 7 0
fe cuc ce

DUMAS [ALEXANDRE] (1803-1870).

Amuser le lecteur, n'est-ce pas tout ce qu'a voulu Alexandre Dumas ? Et qui n'a-t-il pas amusé ? Où n'a-t-il pas été lu ? Je sais des officiers de marine qui s'en donnaient le rafraîchissement en passant la ligne dans les intervalles du quart. Il n'est pas un coin du monde, ouvert à la langue française, où l'on n'ait admiré ce don de conter, cette intarissable abondance d'inventions divertissantes, ce dialogue si vif et si français, ce style aisé, naturel, cette verve, avec des défauts qu'on n'a pas le temps de voir, tant le contenu vous mène grand train où il veut ! Je ne contredis pas les critiques qui font des réserves sur la morale de toutes ces histoires, et qui ne la trouvent guère moins aisée que le style. Mais qui a jamais songé à prendre Alexandre Dumas pour son directeur de conscience ? Qui s'est jamais imaginé, en lisant l'amuseur, qu'il lisait un docteur de morale ? Sa morale et sa politique sont choses qu'on lui passe, comme aux brillants causeurs on passe les paradoxes.

(NISARD.)

(1) 8 0 3
ve se me

Dans le ravissement | Dumas met ses lecteurs.

Histoire ou fiction, | c'est le roi des conteurs.

fe eue ce
(1) 8 7 0

MONTALEMBERT (1810-1870).

... C'est un vrai combattant, comme disait de lui l'auguste Pie IX : *È un vero campione*. Il a beaucoup des qualités du batailleur : l'esprit chevaleresque, l'intrépidité, l'énergie, la persévérance et aussi la confraternité sans dérogeance ; il s'est dépeint d'un mot sans y prétendre : c'est un Croisé ¹... Ce que je regretterai surtout, c'est de n'avoir pas su redire assez la chaleur du cœur, l'ardeur de la conviction, la sincérité de la piété ; en un mot la beauté de l'âme, si résolue au devoir, si indépendante et si fière devant les hommes et si humble devant Dieu... On a dit de lui qu'il était « l'enfant gâté » de la Chambre des Pairs : un peu enfant terrible pour cette assemblée de vieillards émérites que dépaysaient la fougue, la franchise, le génie de ce jeune héros de la parole et de l'Église ; enfant gâté, parce que, malgré tout, la Chambre lui était attachée comme à un des fruits généreux de son hérédité perdue, parce qu'elle l'aimait comme une gloire dans sa fleur, gloire qui la consolait de ses illustrations sur leur déclin.

(H. DE RIANCEY.)

(1) 8 1 0
 ve te se
Pairs, comme il vous toisait, | le grand Montalembert,
Plein de conviction, | croisé sans le haubert!

 ve cue co.
 (1) 8 7 0

(1) Voici la phrase elle-même de M. de Montalembert : « Nous sommes les fils des Croisés, nous ne reculerons pas devant les fils de Voltaire!... »

DICKENS (1812-1870).

... Dickens avait touché et touché juste du premier coup la fibre la plus vibrante du public anglais. Doué de plus de qualités littéraires que Smollett, aussi ironique mais plus humain que Swift, aussi fin mais plus pénétrant que Sterne, il possédait comme ces trois maîtres, au même degré supérieur, cet humour qu'aucun mot français ou étranger ne peut traduire exactement et qui est le sens spécial de nos voisins d'outre-Manche, ce je ne sais quoi appartenant exclusivement au terroir, tout distinct de la causticité voltairienne et de la satire acétique de Jean-Paul Richter. Ce fut surtout *Pickwick* qui fit la notoriété de Dickens. Publiés par fragments, ces mémoires d'un bourgeois de Londres, où sont passés en revue tous les caractères de la société londonienne et anglaise, s'arrachèrent avec une véritable passion dont on ne peut se faire une idée de nos jours.

(*Nouvelle Bibliothèque populaire.*)

(1) 8 1 2
fe te ne
Dickens, neuf, étonnant | d'humour avec **wick,**
Gagna l'affection | durable du public.
fe ke se
(1) 8 7 0

AUBER (1782-1871).

Pouvez-vous faire qu'Auber n'ait point charmé trois ou quatre générations ? Pouvez-vous faire que ses succès n'aient point été universels ? Pouvez-vous faire qu'il n'ait point été acclamé dans le monde entier ? Il lui manque ceci, direz-vous, et cela et bien d'autres choses encore. Et à vous donc, à commencer par la charité ? Et à votre idole ! Admirez-donc M. Wagner, tressez-lui des couronnes, élevez-lui des statues..., mais laissez-nous la liberté d'admirer qui nous plaît, d'estimer les artistes qui n'ont pas des visées si hautes, de conserver quelque coin dans notre cœur pour ces charmeurs qui n'ont pas l'ambition de renouveler le monde, pour ces amuseurs élégants que nous aimons parce qu'ils nous ont procuré quelques-unes des heures les plus douces de notre existence.

(Arthur PUGIN.)

(1) 7 8 2
cue ve ne

Oui, nous en convenons, | Auber est peu profond,
Mais sa verve féconde | à nos goûts correspond.

fe cue de
(1) 8 7 1

GUIZOT (1787-1874).

Sa famille appartenait à la religion réformée, et il resta lui-même protestant... Son livre sur le *Gouvernement représentatif* le fit bientôt regarder comme le chef des doctrinaires, partisans du système de gouvernement anglais... Pendant qu'il était aux affaires M. Guizot prononça de nombreux et importants discours. Il était partisan de la monarchie représentatrice : mais, dans la pratique, il se montra toujours homme de gouvernement, préférant le despotisme à l'anarchie. Son éloquence était toujours grave et digne, parfois énergique et hautesaine. Sa parole était en général dogmatique et sentencieuse.

(BLANLŒIL.)

Son ministère constitué le 29 octobre 1840, un des plus longs et des plus mémorables qu'ait produits le régime parlementaire, ne fut renversé que par la Révolution de 1848.

(BRIAND.)

(1)	7	8	7	
	cue	ve	cue	
Protestant convaincu, Guizot le doctrinaire				
Fit preuve de vigueur dans son long ministère.				
		ve	gue	re
(1)	8	7		4

MICHELETT (1798-1874).

De tout cela s'est formé un esprit bien particulier : très large, visant au grand et y atteignant sans peine, tout à coup mesquin et puéril, grand penseur par intuition et souffrant d'une infirmité de raisonnement et de logique qui étouffe ; candide comme un poète et sceptique comme un sectaire ; ayant des vues admirables et des partis-pris merveilleux de ne point voir ; agrandissant tout à coup l'histoire jusqu'à en faire comme un merveilleux poème de l'humanité, la réduisant soudain aux proportions d'un pamphlet d'anticléricalisme ; presque toujours dans les extrêmes, très souvent dans celui de l'éloquence, de la poésie, des passions nobles, de la haute intelligence, quelque fois dans tous les excès contraires ; séduisant, je crois qu'on peut dire toujours, et absolument incapable d'ennuyer, parce que sa sensibilité nerveuse et son imagination flamboyante ne le quittent jamais ; décevant bien des fois par ses brusques déparats et ses contradictions imprévues ; ravissant presque toujours l'admiration, imposant très rarement le sentiment que l'historien est dans l'obligation de mériter, la confiance.

(FACIET)

10 7 9 8
1798 1874
Michelet qui pouvait, [poète sans égal]
Mauzhammer, pour convaincre [est bien trop
partiel]

JANIN [JULES] (1804-1874).

Le feuilleton de théâtre, c'est bien Janin qui l'a inventé. On ne peut s'imaginer, aujourd'hui qu'on est habitué à ce perpétuel miracle, quel effet produisit alors ce style si neuf, si jeune, si pimpant, d'une harmonie charmante, d'une fraîcheur de ton incomparable, ayant sur la joue un velouté de pastel avivé d'une petite mouche, avec son essaim de phrases légères, ailées, voltigeant çà et là et comme au hasard, sous leur draperie de gaze, mais se retrouvant toujours, en rapportant des fleurs qui se rassemblaient d'elles-mêmes en un bouquet éblouissant, diamanté de rosée, et répandant les parfums les plus suaves.

(T. GAUTIER.)

1) 8 0 4
ve se re

En devisant, riant, | Janin, le grand critique
Au style neuf, créa | le feuilleton scénique.

(1) 8 7 4
le cue re

COROT (1796-1875).

Deux toiles, les *Environs de Naples* et un *Soir au lac d'Albano*, furent très admirées au Salon de 1839 ; Théophile Gautier, passionné de la peinture de Corot, dont il comprenait la poésie, a traduit la page charmante du *Lac* dans ces vers dignes de son talent si coloré :

Mais voici que le soir du haut des monts descend ;
L'ombre devient plus grise et va s'élargissant ;
Le ciel vert a des tons de citron et d'orange,
Le couchant s'amincit et va plier sa frange,
La cigale se tait, et l'on n'entend de bruit
Que le soupir de l'eau qui se divise et fuit.
Sur le monde assoupi les heures taciturnes
Tordent leurs cheveux bruns mouillés de pleurs nocturnes.
A peine reste-t-il assez de jour pour voir,
Corot, ton nom modeste écrit dans un coin noir.

Les éloges furent unanimes ; un critique du *Figaro* signalant cette toile exquise, s'écriait : « C'est un chant des *Géorgiques* retrouvé après dix-huit siècles. »

(C. DE BEAULIEU.)

(1) 7 9 6
cuc be je
Corot, ton Lac, objet | d'un éloge unanime,
Comme on le voit ! Qu'il est | beau dans ton soir
ve que le
(1) 8 7 5 sublime !

SAND [GEORGE] (1804-1876).

... Quand on a terminé la lecture de l'*Histoire de ma vie*, fermée par le récit des rapports de George Sand avec les coryphées de la Révolution de 1848, on comprend mieux l'écrivain de tant de romans souvent contradictoires. Ce qui caractérise George Sand, c'est l'alliance d'un grand talent avec un faible jugement et un esprit profondément chimérique. L'imaginative, chez l'auteur, est la faculté maîtresse ; c'est la locomotion qui mène, le conducteur se laisse emporter à l'impétuosité vertigineuse de la vapeur. La chimère n'est pas toujours la même, mais il y a toujours une chimère. Dans les temps d'apaisement c'est une idylle et une pastorale à la D'Urfé, mais avec la magie d'un style qui, dans les bons moments, rappelle celui de Jean-Jacques. Sous le coup d'une passion qui gronde, la chimère tourne au drame, à l'invective, au dithyrambe. George Sand vient-il à s'occuper d'études philosophiques, la chimère passe à l'état d'utopie sociale ou de thèse socialiste. La politique présente-t-elle une ouverture inespérée à la réalisation du rêve, la chimère c'est la république et George Sand écrit ses bulletins dans un style coloré et passionné qui s'étonne de devenir officiel.

(NETTEMENT.)

(1) ve so re
George Sand, révasseur | et chimérique auteur,
Un esprit faux caché | sous un style enchanteur,
 fe cue che
(1) 8 7 6

THIERS (1797-1877).

... *L'Histoire du Consulat et de l'Empire* fait suite à *l'Histoire de la Révolution* : mais c'est une œuvre plus calme. Avant de l'entreprendre, M. Thiers parcourut l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre ; il visita les champs de bataille, fit des recherches dans les bibliothèques et les archives, et recueillit partout de précieux renseignements. Jamais historien n'eut à sa disposition plus de documents authentiques, de papiers originaux. On s'en aperçoit à la précision et à la multiplicité des détails dont son histoire surabonde. Il a pris soin cependant de grouper les événements, et il a donné à chaque livre un nom particulier, celui du fait principal qui s'y trouve raconté. Le récit d'ailleurs présente toujours la même vivacité, le même naturel, la même clarté. Les batailles en particulier sont décrites avec une telle vérité de détail que l'on croirait y assister.

(BLANLOEIL.)

Thiers pour l'époque épique | est très docu-
 Pour moi, je fus conquis | par sa grande clarté.

(1) 8

(1) 7

que

9 7

pe que

menté;

le

cue

que

7

7

DUPANLOUP [M^{GR}] (1802-1878).

Il y a dans notre belle langue française, si claire et si profonde en sa clarté, certains mots dont l'antiquité n'avait ni le sens ni le secret, et qui, vivifiés par le christianisme, rayonnent d'une puissance jusque-là inconnue. L'un de ces mots, c'est le zèle; sa définition, c'est la devise fameuse *Lucens et ardens* : lumière et flamme. Ce mot, cette devise — j'ose le dire — c'est M^{GR} Dupanloup tout entier ... Qui donc, parmi ses élèves, oublierait la chapelle de Saint-Sulpice, la chapelle de l'Assomption et cette Académie de Saint-Hyacinthe où il recueillait, excitait, enflammait des jeunes gens qui sont aujourd'hui des hommes!... Qu'ils soient même tombés et déçus, pas un n'entendra le nom de l'abbé Dupanloup sans que son cœur s'émeuve, et qu'une larme de gratitude, de remords ou d'affection, mouille sa paupière ! — Je ne connais pas de plus bel éloge. Et je l'étends à sa seconde mission de zèle pour l'enfance et la jeunesse. Je l'étends aux nombreux disciples qu'il a formés lui-même au petit-séminaire de Saint-Nicolas, à Paris ; à ceux qu'il forma de haut au petit-séminaire de la Chapelle à Orléans.

(HENRI DE RIANCEY.)

(1) 8 0 2
fe ce ne

Dupanloup vous façonne, | enfants, au séminaire :
Au bien il vous convie, | il est flamme et lumière !

(1) ve cue ve
8 7 8

BERNARD [CLAUDE] (1813-1878).

Il est assurément l'un des hommes qui ont le plus vivement imprimé un mouvement en avant à la physiologie expérimentale. Son enseignement était des plus pratiques, ses expériences conduites avec une sûreté, une méthode admirables. Le but constant de ses recherches était de déterminer les causes prochaines des différents actes physiologiques, et l'on peut dire qu'il a érigé le déterminisme scientifique en véritable doctrine. Convaincu que l'anatomie est incapable le plus souvent de conduire à la connaissance des phénomènes physiologiques, il s'est constamment adressé à la nature vivante, et lui a arraché ses secrets par la vivisection. Ses principaux travaux ont d'abord porté sur le rôle des différents sucs digestifs en présence des aliments, notamment sur celui du suc pancréatique, qui lui valut le grand prix des Sciences physiques. (GUÉRIN.)

Il consacra vingt années à l'étude d'une propriété du foie, la propriété glycogénique qui consiste à produire du sucre, substance indispensable à l'organisme, mais dont la production exagérée constitue une maladie spéciale, le diabète.

(RAMBAUD.)

(1) 8 1 3
fe te me

**Bernard parfaitement | parla du suc gastrique,
Puis il trouva qu'au foie | est le mal diabétique.**

ve que fe
(1) 8 7 8

CARLYLE (1795-1884).

Il y avait dans Carlyle un écrivain humoriste, un historien, un philosophe. Dans ses boutades, dans ses théories, dans ses récits, c'est toujours le même génie personnel hautain et convulsé ; c'est Michelet plus âpre, plein d'exclamations et d'apostrophes, de prosopopées, plein de parti-pris en tout et de mauvaise humeur. Comme humoriste, Carlyle s'est défini lui-même quand il s'est appelé « un taureau sauvage embourbé dans les forêts de la Germanie ». Il est en effet profondément Germain. « Un Germain solitaire, énergique, imaginatif, amateur de contrastes violents fondés sur la réflexion personnelle et brute, avec des retours imprévus de l'instinct physique. »

(Henri FAUVEL.)

(1) 7 9 5
 cue pe le
 C'est un Germain complet, | l'historien Carlyle
 Qui, d'humeur vive, était | d'un abord difficile.
 ve ve te
 (1) 8 8 1

LITTRÉ (1801-1881).

Fervent disciple d'Auguste Comte, Littré publia sous le titre d'*Analyse raisonnée du cours de philosophie positive*, un résumé de la doctrine du maître.

(*Dictionnaire GUÉRIN.*)

Il a élevé un monument : *Dictionnaire historique de la langue française*, qui lui avait demandé vingt ans de préparation et qui a fait presque oublier ses autres travaux. On y trouve l'étymologie et les changements de chaque mot, depuis les origines, et la grammaire ainsi expliquée par l'histoire n'est plus une série de règles sans liaisons.

(BIAYS.)

(1) 8 0 1
ve se te

Littré, positiviste, | est aussi philologue ;

Par les savants vanté | son lexique eut la vogue.

(1) 8 ve ve te
8 8 1

DARWIN (1809-1882).

... Bien que Darwin, sans doute par crainte d'augmenter une opposition déjà très violente, « n'eût pas formulé en détail explicitement la conséquence capitale de sa théorie, la descendance animale de l'homme, celle-ci apparaissait si clairement que tout l'effort de son adversaire s'y porta aussitôt... L'évêque d'Oxford, Wilberforce, profita de la réunion de l'Association britannique pour diriger contre Darwin une attaque violente. Il se laissa aller à demander à Huxley (1) si c'était par son grand-père ou par sa grand-mère qu'il se rattachait au singe. A quoi celui-ci répliqua aussitôt qu'il préférerait avoir pour aïeul un singe qu'un ignorant qui se mêlait de traiter des questions auxquelles il n'entendait rien... Cette brève et saisissante formule : « La lutte pour l'existence » où Darwin avait vu simplement la clef de la transformation des formes animales devint pour beaucoup une loi autonome susceptible d'applications directes à la sociologie... Trente ans ont passé sur l'œuvre de Darwin et en ont montré les lacunes et les imperfections. Il n'est plus guère de naturaliste qui s'imagine y trouver une solution définitive du problème de l'origine des espèces.

(D. BERTHELOT.)

(1) 8 0 9
 ve ce be forme.
 Darwin le veut, c'est bien ; | tout lutte et se trans-
 Mais il me veut venu | du singe, être difforme.
 ve ve ne
 (1) 8 8 2

(1) Partisan de Darwin.

WAGNER (1813-1883).

Dès la première période d'incubation de son œuvre, alors qu'il ne faisait qu'entrevoir et caractères et situations, il se présentait à son esprit certaines phrases musicales, certains motifs, — les *Leitmotive*, comme il les désigna plus tard — qui déterminaient pour lui les émotions dominantes ou les traits caractéristiques de ses personnages... C'est dans le *Vaisseau Fantôme* qu'il convient de noter la première apparition de la mélodie caractéristique qui devait venir si bien en aide à Richard Wagner pour atteindre à son idéal... De son aveu même *Tristan et Iseult* est l'expression la plus fidèle et la plus vivante de ses idées théoriques. « Il n'y a pas, dit-il, de félicité supérieure à cette parfaite spontanéité de l'artiste dans la création, et je l'ai connue en composant mon *Tristan*. » Il en fut de même, à ce qu'on peut croire, quand il termina l'*Anneau du Niebelung*, interrompu pour *Tristan*, et quand il écrivit les *Maîtres Chanteurs* et *Parsifal*.

(Adolphe JULLIEN.)

(1) 8 4 3
 fe te me

C'est le Vaisseau Fantôme, | ô Wagner, qui t'ins-
 Ces leit-motifs fameux | qu'en Tristan l'on ad-
 fe fe me
 (1) 8 8 3

pire
 mire.

MARX (1818-1883).

Karl Marx érigea le socialisme contemporain en système scientifique et économique. Sa théorie repose sur une fausse conception de la valeur qui fait le fond de son grand ouvrage, *Le Capital*. Il oppose sans cesse le capitaliste et le travailleur et s'efforce de démontrer que celui-ci, qui crée toutes les valeurs, ne reçoit qu'une part dérisoire dans le produit de son travail, tandis que le capitaliste qui, comme tel, n'a droit à rien, finit par avoir tout. Il répète que la propriété repose, en dernière analyse, sur la violence et la conquête et conclut qu'il faut l'anéantir et la remplacer par la propriété collective et par le capital collectif.

(HERVÉ-BAZIN.)

(1) 8 1 8
ve te - ve

**Karl Marx, je vois ton vœu : | la Collectivité
S'empare vivement | de la propriété.**

ve ve me
(1) 8 8 3

HUGO [VICTOR] (1802-1885).

Les Rayons et les Ombres, ce titre de l'un des recueils de V. Hugo, sera sa devise : ses beautés resplendent comme des rayons, et ses défauts pèsent sur l'esprit comme des ombres.

(NISARD.)

C'est faire la part légère à l'admiration. Nous dirions plutôt avec P. Albert que l'œuvre du Maître peut se comparer à une vaste forêt où la source limpide murmure, où le ruisseau se trouble sous l'orage, où l'aigle hante les fiers sommets, où le ramier roucoule à l'ombre des aubépines. La violette y parfume les buissons et le chêne antique y tord ses branches sans feuillage. Tous les sentiers n'y sont pas sûrs, tous les chants n'y sont pas harmonieux. Mais l'ensemble laisse une forte impression de grandeur, de charme, de beauté.

(BLAYS.)

(1) 8 0 2
fe ce ne

Le lecteur que fascine | Hugo ne voit pas l'ombre
De ses défauts voilés | par des beautés sans
fe ve le nombre.

(1) 8 8 5

LISZT [FRANZ] (1811-1886).

La carrière de Liszt, au point de vue de la virtuosité comme à celui de la composition, fut une ascension constante. Des procédés artificiels, il s'élève au plus grand style, sans abdiquer cette verve capricieuse, tour à tour pompeuse, attendrie et ironique qui est le propre de sa personnalité... A partir de 1840, il commence à désertir son piano. Le grand-duc de Weimar, le voyant décidé à n'être plus un virtuose, l'attache à sa cour et lui confie son théâtre. L'influence de Liszt, à Weimar, a été capitale dans l'évolution musicale contemporaine. Avec une clairvoyance critique merveilleuse et la plus rare générosité d'esprit, il a encouragé et, jusqu'à la fin de sa vie, contribué à mettre en lumière les musiciens de tous les pays, sans distinction d'origine, sans acception de genres, en qui perçait une originalité. Il a fait jouer dans le théâtre grand-ducal le *Benvenuto Cellini* de Berlioz et le *Lohengrin* de Wagner.

(L. DE FOURCAUD.)

(1) 8 1 1
 ve de te tuose
 O Franz Liszt, vous datez | comme grand vir-
 Weimar vous vit jouer | un rôle grandiose.
 ve ve jo
 (1) 8 8 6

NISARD (1806-1888).

... Il conçut alors le grand dessein de se faire le champion du passé et de ramener sous la férule du pédagogue, ces écoliers indisciplinés qui s'appelaient eux-mêmes les romantiques. En cela, comme en politique, il se trouvait être en conformité d'opinions avec Armand Carrel, et la nouvelle école rencontra, en lui, un adversaire opiniâtre. Le feuilleton littéraire du *National* fut la chaire du haut de laquelle il lança l'anathème sur les drames de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas, qu'il appelait des débauches d'imagination en délire et qu'il déclarait indignes d'occuper les esprits sérieux.

(LAROUSSE.)

Nisard a des principes arrêtés : la raison, le bon sens, voilà pour lui la règle suprême. Il est de l'école classique de Boileau, et il réserve toute son admiration pour le xvi^e siècle.

(BLANLOEIL.)

(1) 8 0 6

ve se ge

Nisard n'envisageait | que les auteurs classiques
Sa lutte aussi fut vive | avec les romantiques.

fe ve ve

(1) 8 8 8

CHEVREUL (1786-1889).

La découverte des acides gras a conduit Chevreul à la préparation des bougies stéariques, découverte qui lui fit décerner en 1852 le prix de 12.000 francs fondé par le marquis d'Argenteuil au profit de la Société d'encouragement... Deux autres découvertes importantes sont dues à M. Chevreul : celle de la loi du contraste simultané des couleurs et celle du cercle chromatique... Enfin on doit signaler ses études sur la baguette divinatoire dans lesquelles il analyse d'une façon fort exacte et élégante les mouvements inconscients provoqués par une volonté prédominante... La longue durée de la vie de Chevreul lui assura dans ses dernières années une grande popularité. « Doyen des étudiants », comme il aimait à s'intituler, il fut fêté avec enthousiasme par la jeunesse des écoles lors de son centenaire. « Chevreul, dit M. David, son chef de laboratoire, dans un discours prononcé à cette occasion, sut réduire à des lois scientifiques rigoureuses l'élément si fugace et si variable de la couleur. »

(GUÉRIN, Ed. BOURGAIN.)

(1)	7	8	6	
	que	ve	je	
	Chevreul, qui voit joyeux fêter son centenaire,			
	ve	fe	be	
(1)	8	8	9	

Par ses travaux fut bien | du siècle une lumière!

TENNYSON (1809-1892).

Il révéla son talent de 1830 à 1842, en publiant deux recueils qu'il faut lire pour connaître la vraie nature de son génie ; c'est le poète des émotions douces, des sentiments délicats : il peint avec un naturel exquis les scènes de la vie domestique et les tableaux les plus gracieux... La *Reine de mai*, où il peint une jeune malade qui dit adieu à la vie, le *Ruisseau*, sont de ravissantes idylles dignes de Théocrite. Tennyson a changé de manière depuis qu'il a ceint le laurier vert. Il a ressuscité les légendes de la Table Ronde dans les idylles du *Roi* et le *Saint-Graal*... Enfin dans ses dernières années, Tennyson s'est rapproché de son premier genre en publiant *Enoch-Arden*, récit de la vie familière d'une grande perfection. Ce poète, on le voit, a déployé une grande variété de talent.

(BLANLŒIL.)

Carlyle lui-même, si peu satisfait d'ordinaire des hommes de son temps, se joint aux nombreux admirateurs de Tennyson.

(*Nouvelle Bibliothèque populaire.*)

(1)	8	0	9	
	fe	se	he	
Tennyson fit si bien l'Idylle que son style,				
Parut vif, empoignant, même au chagrin Car-				
	fe	pe	gue	
(1)	8	9	2	lyle.

RENAN (1823-1892).

... Souvent aussi M. Renan reproduit les idées de Hegel. Une substance unique est le fond éternel duquel tout procède. Cette substance, on peut l'appeler l'Infini; cependant elle n'est encore infinie qu'en puissance. Elle se développe par un progrès continu. La nature et l'humanité sont les phases de ses transformations. Lorsque la substance primordiale aura accompli les transformations dont elle porte le principe en elle-même, l'infini, l'absolu, Dieu existera réellement. Maintenant Dieu n'existe pas. Confondu avec l'humanité et la nature, il est en voie de se faire, il se fait à mesure que l'humanité et la nature se développent. L'éternel devenir, telle est la loi fatale à laquelle tout obéit. Aussi tout est-il relatif, changeant et transitoire... Selon M. Renan, « le grand progrès de la critique a été de substituer la catégorie du devenir à la catégorie de l'être ; la conception du relatif à la conception de l'absolu. »

(BOUÉDRON.)

(1) 8 2 3
ve ne me

Renan, l'avènement | de Dieu dans la matière
Tu ne vas pas nier | qu'il est lent à se faire!

ve pe ne
(1) 8 9 2

GOUNOD (1818-1893).

Dès son début au théâtre, Gounod avait été un novateur, novateur par la conception générale, novateur par le style. Un musicien a dit spirituellement : « On fait du Meyerbeer quand on veut, du Gounod plus qu'on ne veut » ; en effet, sa musique enveloppante et délicieuse s'empare du cœur et de la mémoire ; elle s'y fixe, s'y implante, la charmant au point de l'obséder... Gounod, nous l'avons dit, fut un novateur, non seulement parce qu'il nous initia à une langue musicale toute nouvelle et encore inentendue, mais parce qu'il éleva l'idéal de notre école, il l'entraîna à sa suite dans la voie où nous la voyons s'élancer aujourd'hui. Le cher et vénéré maître a plus d'une fois tonné contre les tendances nouvelles : n'était-ce pas lui qui les avait indiquées le premier ?

(H. LAVOIX.)

(1) 8 1 8
ve de ve

**Inclinez-vous devant | Gounod compositeur
De Faust, savant poème, | œuvre d'un novateur.**

(1) 8 9 3
ve pe me

TAINÉ (1828-1893).

Taine était positiviste tout simplement. Il ne croyait qu'aux faits et à quelques petites lois très humbles auxquelles une patiente, méthodique, minutieuse, héréditaire et séculaire observation des faits peut conduire. Les hommes sont une fourmilière et les grands événements du monde qui nous entoure sont des éléphants. Avec de bons télescopes, une connaissance vague des éléphants et avec une observation intense, quelques indications sur les chemins ordinairement suivis par les éléphants et leur façon de marcher, voilà ce qui est permis aux plus intelligents d'entre les fourmis. Ramasser des faits et en tirer quelques lois plus ou moins certaines et toutes relatives, proportionnées à la taille des citoyens des fourmilières, voilà le droit et voilà aussi le devoir du philosophe. Taine ne voyait rien et se refusait à rien voir au delà... Et c'est pour cela qu'aucune philosophie n'est plus incomplète et moins scientifique que la sienne:

(Émile FAGUET.)

(1) ⁸ ² ⁸
^{fe} ^{ne} ^{vo} ^{vre humaine,}
Taine, hors les faits ne voit | rien dans une œu-
Nous n'en trouvons pas moins | sa science incer-
^{ve} ^{pe} ^{me}
(1) ⁸ ⁹ ³ **taine.**

LECONTE DE LISLE (1820-1894).

Le caractère littéraire de Leconte de Lisle est d'une unité et d'une simplicité admirables : il a vécu en dehors et au-dessus des passions humaines pour un idéal d'art qu'il a poursuivi toute sa vie sans aucune défaillance ni vulgarité. Cette vie austère, cette attitude si haute, la probité scrupuleuse de son grand talent, ce souci de la perfection sont d'une belle qualité intellectuelle. Il a été longtemps tenu à l'écart, peu connu de la foule, car il dédaignait les petites intrigues, le commerce des éloges et des blâmes, la réclame au milieu des visions radieuses qu'il évoquait dans le silence et la retraite. Il dédaignait la vie éphémère dont les apparences se déroulaient autour de lui. La poésie fut pour lui une sorte de religion et c'est le seul Dieu qu'il ait jamais adoré.

... La versification est d'une régularité classique ; c'en est le plus parfait modèle : les rimes sont riches sans rien sacrifier du sens : la régularité un peu monotone du rythme s'associe bien à la hauteur et à la gravité de la contemplation... En résumé, les deux sentiments qui dominent la belle poésie de Leconte de Lisle sont le désenchantement de la vie et l'amour du beau plastique.

(Ph. BERTHELOT.)

(1) 8 2 0
fe ne se

Nous, nous définissons | Leconte un vrai poète
Toute sa vie épris | de la forme parfaite.

ve pe re
1) 4 4

RUBINSTEIN (1829-1894).

Les œuvres des grands maîtres de la symphonie et du piano ont en Rubinstein un interprète merveilleux, mais d'une perfection intermittente. Le plus souvent j'ai applaudi de tout cœur la bravoure heureuse, la puissante sonorité, la passion débordante de ses fougueuses exécutions : mais, quelquefois aussi, je me suis retiré déçu, désillusionné : le grand artiste ne semblait plus être lui-même... Il faut l'entendre interpréter ses concertos symphoniques ou ceux de Beethoven, Weber et Mendelssohn ou les *Nocturnes* de Chopin, ou les transcriptions de Liszt. Alors seulement on peut juger de son tempérament vraiment unique. Le grand artiste se révèle tout entier : non le pianiste d'école, à l'exécution contenue, correcte, au style irréprochable, mais l'interprète inspiré, ardent, passionné, qui poétise l'instrument, charme, entraîne, éblouit. Rubinstein réunit alors la fougue de Liszt à l'exquise sensibilité de Chopin : c'est un admirable virtuose.

(A. MARMONTEL.)

(1) 8 2 9
 ve ne pe
Ton jeu slave n'est pas, | Rubinstein, très égal,
Mais quand ton âme vibre, | il atteint l'idéal.
 ve be re
 (1) 8 9 4

PASTEUR (1822-1895).

Le 13 juin 1881, M. Pasteur rendant un compte sommaire des premières expériences faites à Pouilly-le-Fort, près Melun, sur la vaccination charbonneuse, disait à l'Académie des Sciences : Dans ma note du 28 février dernier, qui avait pour objet la découverte d'une méthode de préparation des virus atténués du charbon, je m'exprimais ainsi, en mon nom et au nom de mes jeunes collaborateurs : « Chacun de ces microbes charbonneux atténués constitue pour le microbe supérieur un vaccin, c'est-à-dire un virus propre à donner une maladie plus bénigne. Quoi de plus facile, dès lors, que de trouver, dans ces virus successifs, des virus propres à donner la fièvre charbonneuse aux moutons, aux vaches, aux chevaux sans les faire périr et pouvant les préserver ultérieurement de la maladie mortelle : nous avons pratiqué cette opération avec un grand succès sur les moutons. Dès qu'arrivera l'époque du parcage des troupeaux dans la Beauce, nous en tenterons l'application sur une grande échelle. » Les expériences publiques de vaccination charbonneuse avaient admirablement réussi. Le vaccin charbonneux était trouvé.

(M. PASTEUR. *La Rage, le Vaccin charbonneux.*)

(1) 8 2 2
ve ne ne

**Le charbon vénéneux | sous Pasteur se dérobe,
Quel progrès fabuleux, | le vaccin du microbe!**

(1) 8 9 5
fe be le

FORMULES INDIQUANT LE SIÈCLE

Les chronologistes n'ont pu déterminer d'une façon précise les années de naissance et de mort d'un certain nombre d'hommes célèbres ayant vécu avant Jésus-Christ.

Il est nécessaire cependant de savoir quel siècle les a vus briller.

Nous avons consacré à chacun d'eux une formule en un vers de huit pieds.

La *première articulation* du vers est le chiffre du siècle avant notre ère.

Ex. :

Conduis-nous aux combats, Tyrtée!

que
7

Conçus dans le même esprit de méthode que les formules précédentes, ces vers contiennent les noms des personnages qu'ils mnémonisent et une ou plusieurs indications s'y rapportant. C'est ainsi que dans le vers cité plus haut il est fait allusion aux chants guerriers qui ont illustré le poète grec.

HOMÈRE (X^e SIÈCLE AV. J.-C.)

La gloire d'Homère est non seulement d'avoir produit l'*Iliade* et l'*Odyssée*, mais d'avoir servi de modèle à tant d'hommes de génie qui sont venus après lui. Le poète Manlius a justement comparé la poésie d'Homère à un grand fleuve d'où sont dérivés, ainsi qu'une multitude de ruisseaux, tous les genres de littérature.

Aussi, dit Joseph Chénier :

« Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère,
« Et depuis trois mille ans, Homère respecté
« Est jeune encor de gloire et d'immortalité. »

(BLANLOEIL.)

Au-dessus (1) de tous est Homère.

de se
1 0

HÉSIODE (IX^e SIÈCLE AV. J.-C.)

Le poème didactique des *Travaux* et des *Jours* d'Hésiode renferme des préceptes sur l'agriculture mêlés à des leçons morales : ce poème a inspiré les *Géorgiques* de Virgile.

(GÉRUZEZ.)

Voici comment Quintilien trace le caractère d'Hésiode : « Il arrive rarement à Hésiode de s'élever ; une grande partie de ses ouvrages ne renferme que des noms propres. On y trouve pourtant d'utiles sentences pour la conduite de la vie. Il y a de la

(1) Cette formule est la seule pour laquelle on doit prendre deux articulations. Toutes les suivantes se conforment à la règle que nous avons énoncée à la page précédente.

douceur dans l'expression et dans le style; on lui donne la palme dans le genre médiocre. »

Préceptes sages d'Hésiode.

pe
9

LYCURGUE (IX^e SIÈCLE AV. J.-C.)

Après avoir parcouru l'Ionie et l'Égypte et habité l'île de Crète, Lycurgue revient à Sparte, apaise la discorde civile, et donne à ses compatriotes des lois, dont celles de Minos étaient la base... Une seule pensée anime toute sa constitution : la préoccupation exclusive des intérêts de l'État au détriment des intérêts privés qui sont absolument sacrifiés... Les lois de Lycurgue respirent la gravité, la sévérité, et l'enthousiasme patriotique; elles eurent pour but de rendre les Spartiates courageux, à force de sévérité, et vertueux, à force d'indigence.

(WAUTIER D'HALLUVIN.)

(AMMAN.)

Pour Sparte fais tes Lois, Lycurgue !

pe
9

ISAÏE (VIII^e SIÈCLE AV. J.-C.)

En 756 Isaïe commence à prophétiser; et continue durant environ soixante ans. C'est le plus éloquent des prophètes, et l'un des plus admirables poètes... La période la plus féconde de son existence se passa sous le règne d'Ezéchias. Le *Livre* d'Isaïe se divise en deux grandes parties. La première s'occupe surtout du présent et d'un avenir prochain, quoique parfois le prophète jette un regard sur l'avenir le plus éloigné et prévoit le temps du Messie. La deuxième partie s'occupe tout entière de la cap-

tivité, de la délivrance de la nation, de la restauration et de la glorification de la théocratie par le Messie; ces prophéties ont autant d'importance pour les races futures que pour ses contemporains.

(WAUTIER D'HALLUVIN.)

(GUÉRIN.)

Voix éloquente d'Isaïe.

ve
8

ALCÉE (VII^e SIÈCLE AV. J.-C.).

Alcée, né à Mitylène, composa une ode dont Horace devait plus tard s'inspirer; il y compare la cité à un vaisseau battu par la tempête. Les autres compositions d'Alcée sont également pleines de belles conceptions et de nobles pensées. Ses mètres étaient très variés et on lui doit la strophe alcaïque, strophe composée de quatre vers dont les deux premiers qui lui donnent leur nom sont alcaïques proprement dits.

(LEJARD.)

Conçois ta belle strophe, Alcée!

que
7

TYRTÉE (VII^e SIÈCLE AV. J.-C.).

Tyrtée prêta le secours de sa poésie inspirée et de ses talents comme général aux Spartiates, dans la seconde guerre contre Messène. Son nom est devenu générique pour désigner les poètes dont les chants excitent le courage des guerriers. On n'a conservé qu'un fragment des hymnes guerriers que les Spartiates chantaient en marchant contre l'ennemi; mais il en reste plusieurs des élégies par lesquelles il excitait leur valeur. Ces

admirables morceaux respirent encore le courage et l'enthousiasme qu'ils inspiraient.

(GERUZZ.)

Conduis-nous aux combats, Tyrtée!

que
7

ÉSOPE (VI^e SIÈCLE AV. J.-C.).

L'apologue était connu dès la plus haute antiquité quoiqu'il ne formât pas un genre de littérature, mais c'est Ésope qui a laissé le plus grand nombre de fables. Quoiqu'il soit douteux qu'il ait jamais rien écrit, il passe pour le créateur de ce genre littéraire.

(BLANLOEIL.)

Il me semble qu'on devrait mettre Ésope au nombre des sages dont la Grèce s'est tant vantée, lui qui enseignait la véritable sagesse et qui l'enseignait avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions et des règles.

(LA FONTAINE.)

J'aime l'apologue d'Ésope.

je
6

PYTHAGORE (VI^e SIÈCLE AV. J.-C.).

De toutes les philosophies anciennes, il n'en est peut-être aucune dont il soit plus difficile de démêler le véritable sens que celle de Pythagore. L'obscurité qui l'enveloppe tient non seulement au petit nombre de documents originaux qui nous restent sur cette philosophie, mais encore au langage mathématique dont Pythagore se sert et dont il voulait faire la langue universelle des sciences. De là les controverses qui se sont élevées sur la manière d'interpréter plusieurs points de

la doctrine pythagoricienne, notamment sur cet axiome sur lequel elle repose tout entière, savoir, que les Nombres sont les principes des choses.

(*Prælectiones philosophicæ.*)

Cherchons tes Nombres, Pythagore.

che
6

SAPHO (VI^e SIÈCLE AV. J.-C.).

La célèbre Sapho de Lesbos, *la première des dixièmes muses*, excita par son génie une admiration universelle. Elle enseignait aux jeunes filles de Lesbos la poésie et la musique ; elle avait composé neuf livres de poésies lyriques, des élégies et des hymnes. Les deux morceaux lyriques qui nous sont parvenus, l'Ode à Vénus et les strophes citées par Longin, traduites par Boileau, justifient l'admiration des anciens. Le mètre auquel elle a donné son nom est plein de grâce et d'élégance. Les lyriques latins l'ont souvent reproduit.

(GERUZEZ.)

Je suis Sapho, dixième muse !

je
6

PÉRICLÈS (V^e SIÈCLE AV. J.-C.).

L'éloquence de Périclès brillait par la grandeur des pensées, l'éclat des images, la vigueur des expressions ; elle était encore relevée par la tenue pleine de majesté de l'orateur. Durant sa longue carrière politique, il n'eut qu'un but : établir sur la Grèce entière la suprématie d'Athènes et entourer cette cité de tout l'éclat des lettres et des arts. Il fut aidé dans son œuvre par un grand nombre d'hommes de génie dont la gloire

réjaillit sûr lui et fit donner à cette époque le nom de siècle de Périclès.

(BLANLOEIL.)

« Le siècle de Périclès. »

1^{er}
5

DÉMOCRITE (IV^e SIÈCLE AV. J.-C.).

D'après Démocrite, les diverses combinaisons des atomes forment les corps... Les atomes sont des corps indivisibles et très petits. Ils existent de toute éternité ; ils sont infinis en nombre. De toute éternité, ils se meuvent dans le vide infini, en ligne verticale... Les atomes ont des formes diverses : les uns sont ronds, les autres plus allongés, d'autres crochus... S'agitant de toute éternité dans l'espace infini, ils se rencontrent et s'agrégent. De là l'existence de la terre et du ciel, et une infinité de mondes qui se succèdent. Tous les corps sont des agrégats d'atomes, les âmes elles-mêmes sont formées d'atomes ronds, subtils et ignés qui pénètrent les atomes purement matériels et font imbuvir toutes les parties du corps.

(BOUÉDRON.)

(GUÉRIN.)

Rêve d'atomes, Démocrite.

re
4

THÉOCRITE (III^e SIÈCLE AV. J.-C.).

Théocrite n'a pas été surpassé par Virgile qui a imité dans ses *Églogues* les idylles du poète syracusain. Théocrite brille entre tous les poètes par sa fidélité dans la description du paysage où il place le lieu de la scène ; par la peinture des carac-

lères et l'expression des passions. Il donne la vie aux tableaux qu'il décrit, aux personnages qu'il met en scène, aux sentiments qu'il exprime. Ses pasteurs, ses bergers, ses chevriers, ont tous une physionomie distincte; et lorsqu'il fait parler des pêcheurs, la scène, le langage et les idées prennent un aspect nouveau, analogue à la nature qu'il peint et aux acteurs qu'il introduit.

(GERUZEZ.)

Aimons l'Idylle et Théocrite,

me
3

CELSE [Aulus] (1^{er} SIÈCLE AV. J.-C.).

Le seul ouvrage qui nous reste de Celse, *De medicina* ou *De arte medica* en 8 volumes, est remarquable par la précision des connaissances, la valeur pratique des observations et surtout la clarté, l'élégance même du style. Celse y passe en revue les sectes médicales qui l'ont précédé, expose les deux systèmes des rationalistes et des empiristes, prend à l'un et à l'autre ce qu'ils ont de moins contestable et en tire une science toute nouvelle. Il recommande ensuite l'hygiène, la promenade, la gymnastique, les poids à lever, les bains, etc.; il décrit enfin d'une façon remarquable les maladies, leurs traitements, les opérations et les instruments de chirurgie.

(Dictionnaire GUÉRIN.)

De medicina d'Aulus Celse.

de
1

INDEX ALPHABÉTIQUE

A		Pages.
Abélard	68	
Addison	168	
Albukerque.	84	
Alcée	324	
Alcuin.	64	
Alfred le Grand	65	
Ambroise (Saint).	56	
Ampère	248	
Amyot.	112	
Anacréon	4	
Anselme (Saint)	67	
Apelle.	20	
Arago.	264	
Archimède	26	
Arioste (L')	91	
Aristophane.	13	
Aristote	19	
Athanase (Saint)	55	
Auber.	295	
Augustin (Saint)	59	
B		
Babeuf	209	
Bach	179	
Bacon (François).	119	
Bacon (Roger).	72	
		Pages.
Balzac (Honoré de)		261
Bayle		160
Beaumarchais		210
Beethoven		237
Bentham.		239
Béranger.		270
Berlioz		289
Bernard (Saint)		69
Bernard (Claude).		304
Bernardin de Saint-Pierre.		223
Berryer		286
Berthollet		230
Berzélius.		256
Boccace		76
Boëeldieu.		247
Boileau		163
Bossuet		158
Boucher		188
Bourdaloue.		159
Brantôme		116
Brizeux		274
Buffon.		200
Bunyan		148
Bürger		206
Bürns.		203
Byron.		232
		C
Cabanis		218

	Pages.		Pages.
Callot	123	Daute Alighieri	74
Calderon	144	Darwin	307
Calvin	101	Delacroix	280
Camoëns (Le)	106	Delavigne (Casimir)	253
Candolle	251	Delille	221
Carlyle	305	Delorme (Philibert)	105
Catulle	33	Démocrite	327
Cellini (Benvenuto)	102	Démosthène	18
Celse (Aulus)	328	Déscartes	129
Cervantès	117	Dickens	294
César (Jules)	31	Diderot	198
Chamfort	204	Diogène le Cynique	17
Champollion	243	Dominiquin (Zampieri dit	
Charles Martel	63	le)	123
Chateaubriand	255	Dumas (Alexandre)	292
Chénier (André)	207	Dupanloup (Mgr)	303
Chevreul	313	Dürer (Albert)	90
Chopin	259	Dryden	156
Cicéron	32	Dyck (Van)	126
Colomb (Christophe)	82		
Commines	83	E	
Comte (Auguste)	271	Épicure	21
Condillac	195	Érasme	93
Confucius	3	Éschyle	5
Cooper (Fenimore)	262	Ésope	325
Corneille	147	Euclide	23
Corot	300	Euripide	10
Copernic	94		
Corrège (Ant. Allegri dit le)	92	F	
Courier (Paul-Louis)	233	Fénelon	165
Cousin (Victor)	285	Ferdoucy	66
Cuvier	241	Flandrin	282
		Foë (De)	171
D		Fontenelle	182
Daguerre	263		

INDEX ALPHABÉTIQUE

331

Fourier	Pages. 249
Fox.	216
Franklin.	201
Froissart.	77
Fulton	224

G

Galien.	52
Galilée	127
Gama (Vasco de).	88
Gassendi.	130
Gautier (Théophile).	296
Gerson	78
Gluck	199
Goethe.	240
Goldsmith	189
Goujon (Jean).	103
Gounod	316
Grégoire le Grand (Saint).	61
Gresset	191
Grétry.	222
Greuze	214
Guizot.	297
Gutenberg	80

H

Hændel	183
Hahnemann.	252
Haller.	190
Harvey	132
Haüy (Valentin)	229
Haydn.	219
Hegel.	238

Heine (Henri)	Pages. 268
Herder	212
Hérodote.	8
Héroid	244
Hésiode	322
Hippocrate	14
Hobbes	142
Hogarth	184
Holbein	95
Homère	322
Horace	38
Hugo (Victor)	310

I

Ignace de Loyola (Saint).	99
Ingres.	284
Isaïe	323

J

Jacquard.	245
Janin (Jules).	299
Jean Chrysostôme (Saint).	57
Jenner	231
Jérôme (Saint).	58
Joinville	73
Justinien.	60
Juvénal	46

K

Kant	213
Képler	121
Klopstock	211

L			
	Pages.		Pages.
La Bruyère	152	Marc-Aurèle	51
Lacordaire	277	Marot	96
La Fontaine	150	Marx	309
Lamartine	288	Massillon	173
Lamennais	265	Maury	225
Laplace	236	Meyerbeer	281
La Rochefoucauld	143	Mezzofante	258
Lavoisier	205	Michel-Ange	100
Leconte de Lisle	318	Michelet	298
Leibniz	166	Milton	140
Lenôtre	154	Mirabeau	202
Lesage	176	Molière	138
Lessing	196	Montaigne	111
Lesueur	131	Montalembert (De)	293
Linnaé	193	Montesquieu	181
Liszt (Franz)	311	Mozart	203
Littré	306	Murillo	146
Lope de Vega	122	Musset (Alfred de)	272
Lorrain (Le)	145		
Lucrèce	30	N	
Luther	97	Newton	170
Lycurgue	323	Nisard	312
M		O	
Macanlay	275	Ohm	266
Machiavel	89	Origène	51
Magellan	87	Orléans (Charles d')	79
Mahomet	62	Ovide	40
Maintenon (Mme de)	167		
Maistre (Joseph de)	228	P	
Malebranche	164	Paganini	250
Malherbe	120	Palestrina	113
Malthus	216		

Swift	Pages. 175	Véronèse.	Pages. 108
T		Vigny (Alfred de).	279
Tacite.	48	Villehardouin	70
Taine	317	Villemain	291
Tasse (Le)	114	Villon.	81
Tennyson.	314	Vincent de Paul (Saint).	133
Térence	28	Vinci (Léonard de)	83
Tertullien	53	Virgile	35
Théocrite.	327	Voiture	128
Théophraste.	22	Volta	233
Thierry (Augustin)	267	Voltaire	192
Thiers.	302	W	
Thomas (Saint)	71	Wagner (Richard)	308
Thomson.	178	Watt	227
Thucydide	12	Watteau	169
Tibulle	36	Weber.	234
Tite-Live.	39	Wieland.	220
Titien (Le)	104	Winckelmann	187
Töpffer	254	X	
Tyrtée.	324	Xénophon	15
U		Y	
Uhland	278	Young.	185
V		Z	
Vauban	161	Zénon.	25
Vaucanson	197		
Vauvenargues	177		
Velazquez	134		

AUTEURS CITÉS

Amman.
Henri Cordier.
Larousse.
Bouëdron.
Géruzez.
Blanlœil (L'abbé).
Schœll.
De Ronchaud.
Roger Peyre.
Dezobry et Bachelet.
Quintilien.
J.-J. Rousseau.
Mgr Guérin.
Littré.
Fénelon.
Labbé.
Beulé.
La Bruyère.
Paul Tannery.
Michelet.
Rollin.
Villemain.
Donat.
J. Janin.
W. d'Halluin.
Demogeot.
Gidel.
Talbot.
J. Moisan.

Duruy.
Maunoury.
Charpentier.
Jalliffier et Vast.
Charles Simond.
Nisard.
Sainte-Beuve.
Ginguené.
Champollion-Figeac.
Hipp. Durand.
Byais.
Gaborit.
Alfred des Essarts.
Th. Gautier.
Ménard.
Roger Peyre.
Léon Sagnet.
Eug. Müntz.
G. Merlet.
Boileau.
Vasari.
C. Lévesque.
Valentin.
Brachet.
Viardot.
Rimbaud.
Fétis
Suard.
Guizot.

Lope de Véga.	M. Berthelot.
Wauters.	Maurice Tourneux.
Jeanniard du Dot.	A. de Nettement.
Michel.	A. Marmontel.
Léon Boucher.	Fernol.
Victor Cousin.	Paul de Saint-Victor.
Ch. Blanc.	Henri Blaze.
Taine.	Saint-Marc Girardin.
Ch. Nodier.	Fétis.
N. Bernardin.	Flourens.
E. Bertin.	Dr Weber.
G. de Montigny.	Faguet.
Amar.	Louise Sw. Belloc.
Bossuet.	Radau.
De Goncourt.	Brizeux.
J.-J. Rousseau.	R. P. Chocarne.
Montesquieu.	Schmitt.
Louis XIV.	Godefroy.
Mothéré.	Pasteur.
Alfred Ernst.	H. Lavoix.
Maurice Cristal.	Georges Brandès.
Albert Langé.	D. Leroux.
Albert Montémont.	H. de Riancey.
Voltaire.	Arthur Pougin.
D'Alembert.	Briand (L'abbé).
Lavignac.	C. de Beaulieu.
L. Troost.	Henri Fauvel.
A. Buisson du Berger.	D. Berthelot.
Hervé-Bazin.	Adolphe Jullien.
Baronne de Carlowitz.	P. Albert.
Mme de Staël.	L. de Fourcaud.
Planiol.	Ed. Bourgoïn.
Ch. Coote.	David.
Ph. Berthelot.	J. Bouillat.
Dussault.	Vigouroux.
Maurice Gray.	Francis Courchinoux.
Arago.	
